

Arthur Conan Doyle

UN DUO



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Arthur Conan Doyle



UN DUO

Roman

Traduit de l'anglais par Albert Savine

1912



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

À Mrs. Maude Crosse

Chère Maude,

Tous les petits canots à deux rames qui se lancent sur le grand océan ont besoin d'une carte qui les mette en état de régler leur marche.

Chacun d'eux part plein de bonheur et de confiance, et pourtant nous savons combien d'entre eux chavirent, car ce n'est point un voyage aisé, et il y a sur la route des récifs et des bancs de sable.

Ainsi donc je donne quelques pages de votre livre de bord, où il est parlé de jours de paix et de jours de tempête – des tempêtes qui paraissent minuscules du pont d'un grand navire, mais qui sont sérieuses pour les canots à deux rames.

Si votre paix peut aider quelque autre à trouver la paix, si votre tempête peut consoler quelque autre en proie aux secousses de la tempête, alors je me croirai justifié de mon intrusion dans vos affaires personnelles.

Puisse votre voyage entier être semblable au départ, et lorsque enfin les rames tomberont de vos mains et de celles de Frank, puissent d'autres mains affectueuses être prêtes à prendre à leur tour leur part de fatigue !

Ainsi donc, bon voyage.

Votre ami toujours,

20 juin 1899.

L'AUTEUR

CHAPITRE PREMIER

L'ouverture à propos de la date

Voici le début de quelques-unes des lettres qu'ils écrivirent à propos de la date à fixer.

Woking, 22 mai.

Ma très chère Maude,

Comme vous le savez, votre mère a été d'avis, et nous avons adopté son avis, que votre mariage ait lieu au commencement de septembre. Ne pensez-vous pas que nous pourrions le fixer au 3 août ? C'est un mercredi, jour convenable à tous les points de vue. Faites en sorte que la date soit changée, car celle-ci serait à bien des égards préférable à l'autre. J'ai hâte de recevoir de vous des nouvelles à ce sujet. Et maintenant, très chère Maude... (Le reste n'a pas d'intérêt pour aujourd'hui.)

Saint-Albans, 22 mai.

Mon très cher Frank,

Maman ne voit pas d'inconvénient au 3 août, et je suis disposée à faire tout ce qui vous sera agréable, à vous et à elle. Naturellement il faut songer aux invités, aux couturières, aux

autres arrangements, mais je suis convaincue que nous arriverons très bien à changer la date. Ô Frank... (Ce qui suit est étranger à la question.)

Woking, 25 mai.

Ma très chère Maude,

J'ai réfléchi à ce changement de date, et je vois une objection à laquelle je n'avais pas songé quand je l'ai proposée.

Les vacances de la banque tombent le premier août, et il n'y a certes nul agrément à voyager à cette époque.

Je suis d'avis maintenant que nous devrions devancer cette date.

Imaginez-vous, par exemple, combien il serait agréable pour l'oncle Joseph d'avoir à faire le trajet d'Édimbourg au milieu de la cohue des vacances de la banque.

Nous agirions en égoïstes, si nous n'arrangions pas nos plans de façon à éviter tous ennuis à nos parents.

Donc, tout bien considéré, je trouve que le 20 juillet, un mercredi, serait, de tous les jours, celui qui nous conviendrait le mieux.

J'espère, ma chérie, que vous ferez jouer tous les ressorts pour obtenir de votre mère qu'elle consente à ce changement.

Lorsque je pense... (Suit une digression.)

Saint-Albans, 27 mai.

Mon très cher Frank,

Je trouve que ce que vous dites au sujet de la date est fort sensé, et vous vous montrez si bon, si peu égoïste, de penser à

l'oncle Joseph.

Certes, ce serait chose fort déplaisante pour lui que d'être forcé de voyager en un moment pareil, et nous devons faire jouer tous les ressorts pour éviter cela. Ma mère ne voit qu'une seule objection.

L'oncle Percival (c'est-à-dire le second frère de ma mère) revient de Rangoon vers la fin de juillet, et il manquera le mariage (Ô Frank, songez qu'il s'agit de *notre* mariage), à moins que nous le retardions.

Il a toujours eu une grande affection pour moi, et il serait peut-être blessé que notre mariage se fît si peu de temps avant son arrivée.

N'êtes-vous pas d'avis qu'il serait bon de l'attendre ?

Maman s'en rapporte à vous sur ce point, et nous ferons exactement ce que vous conseillerez... Ô Frank. (Le reste est confidentiel.)

Woking, 29 mai.

Ma très chère,

Je pense que ce serait déraisonnable de la part de votre oncle Percival de croire que nous aurions dû changer la date d'une affaire si importante pour nous, simplement pour qu'il pût être présent.

Je suis sûr qu'en y réfléchissant une fois de plus, votre mère et vous, vous verrez les choses sous ce jour.

Je dois dire cependant que sur un point je trouve que vous montrez toutes deux un grand jugement.

Il serait évidemment choquant que notre mariage ait lieu *immédiatement* avant son arrivée. Je suis réellement d'avis qu'il aurait quelque sujet de se plaindre si nous agissions ainsi.

Pour parer à toute chance de le froisser, je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux, si votre mère et vous partagez mon avis, que notre mariage se fasse le 7 juillet. C'est un jeudi, un jour convenable sous tous les rapports.

Quand je lis votre dernière lettre... (Le reste n'a pas d'importance.)

Saint-Albans, 1er juin.

Mon très cher Frank,

Je trouve que vous avez parfaitement raison de croire qu'il serait bon en effet que la cérémonie ne fût par trop rapprochée de la date où l'oncle Percival arrivera en Angleterre.

Nous serions désolés de blesser en quoi que ce soit sa susceptibilité.

Maman est allée voir Mrs Mortimer au sujet des toilettes, et elle pense qu'en se pressant, tout pourrait être prêt pour le 7 juillet. Elle est si obligeante, et ses jupes tombent si élégamment. Ô Frank, ce n'est plus que l'affaire de quelques semaines, et alors...

Woking, 3 juin.

Ma très chère Maude.

Comme vous êtes bonne – et votre mère aussi – d'agréer mes propositions !

Je vous en prie, ne vous tourmentez pas au sujet des toilettes.

Vous n'avez besoin pour vous marier que d'un costume de voyage ; pour le reste, nous le ramasserons ici ou là, en route.

Je suis sûr que la toilette blanche, avec une bande noire – celle que vous portiez à notre partie de tennis chez les Arlington, ferait merveilleusement l'affaire.

Vous étiez tout simplement splendide ce jour-là.

Je suis porté à croire que c'est celle de vos toilettes que je préfère, excepté celle de couleur sombre avec le devant vert clair. Elle fait valoir votre tournure d'une façon splendide.

J'aime beaucoup la toilette d'alpaga gris, coupe quakeresse. Quelle petite colombe vous paraissez ainsi habillée !

Je trouve que ces toilettes, et naturellement aussi votre toilette de soirée, en satin, sont mes préférées.

En y réfléchissant, je m'aperçois qu'elles sont les seules que je vous aie vu porter. Mais je préfère la grise parce que vous l'aviez la première fois que je... vous vous souvenez ?

Il ne faudra jamais vous défaire de ces toilettes. Elles sont associées avec tant de souvenirs. Je tiens à vous les voir porter, des années, des années, et des années.

Ce que je tenais à vous dire, c'est que vous avez assez de toilettes charmantes pour que nous puissions nous dispenser de compter avec Mrs Mortimer.

Si ses costumes arrivent trop tard, ils pourront être utiles par la suite.

Je ne tiens pas à agir en égoïste, ni en étourdi, ma petite chérie, mais il serait tout de même un peu fort que mon tailleur ou votre couturière deviennent des obstacles à notre union.

C'est que je veux votre mignonne petite personne, dussiez-vous n'avoir, comme dit Burns, qu'un petit bout d'habit.

Mais attention, maintenant ! Je désire que vous usiez de toute votre influence auprès de votre mère, pour opérer un petit changement dans nos plans.

Plus tôt nous aurons notre lune de miel, plus les hôtels seront agréables.

Je tiens à ce que les premiers jours que vous passerez avec moi ne présentent pas même l'ombre d'un ennui.

En juillet, la moitié de l'univers se met en route pour les vacances. Si nous pouvions nous évader à la fin de ce mois-ci, nous aurions un peu d'avance sur lui. Ce mois, ce mois même !

Oh ! tâchez d'arranger cela, ma chère chérie !

Le 30 juin tombe un mardi. C'est un jour convenable à tout égard. On pourrait parfaitement bien se passer de moi au bureau.

Cela nous donnerait juste assez de temps pour les trois bans, en commençant dimanche prochain.

Je remets cela entre vos mains, chérie ? Essayez, réussissez.

Saint-Albans, 4 juin.

Mon très cher Frank,

Nous avons failli faire venir le médecin, à la suite de votre bonne chère lettre si absurde. Ma mère est tombée suffoquée sur le canapé quand je lui en ai lu quelques passages.

Moi, la fille de la maison, me marier en ma vieille toilette de tennis blanc et noir, que je portais chez les Arlington, et cela pour ménager ma belle toilette !

Oh ! vous êtes parfois tout bonnement splendide ! Et la manière savante dont vous amenez mon costume d'alpaga ! En réalité, c'est du mérinos, mais cela ne fait rien.

Se figure-t-on que vous vous rappeliez ainsi ma garde-robe ! Et que vous teniez à me la voir porter, pendant des années.

Je le ferai, mon cher, en secret, quand nous serons tout à fait, tout à fait, seuls. Mais elles sont déjà passées de mode, toutes, et si dans un an ou à peu près, vous voyiez votre pauvre femme ainsi fagotée, en manches collantes, au milieu d'une chambrée de jeunes dames aux entournures bouffantes, rien ne vous en consolerait, pas même le souvenir de m'avoir vue pour la première fois dans ce costume... vous savez.

La vérité c'est qu'il me faut ma toilette pour me marier.

Je crois que si je ne l'avais pas, maman ne croirait pas le mariage légal, et si vous saviez combien elle sera jolie, vous n'auriez pas le cœur de la proscrire.

Essayez de vous le figurer, gris d'argent – je sais combien vous aimez les gris – un petit chiffon blanc au cou et aux poignets, et la plus jolie garniture en perles. Puis le chapeau *assorti*, lisse gris pâle, plume blanche et boucle brillante.

Tous ces détails sont perdus pour vous, monsieur, mais vous les trouverez à votre gré quand vous les verrez. Cela réalise votre idéal de simplicité pleine de goût, que les hommes prennent toujours pour une façon économique de s'habiller, jusqu'au jour où ils ont sur les bras une femme et des notes de marchands de modes.

Mais j'ai gardé pour la fin la plus grosse nouvelle.

Maman est allée voir M^{me} Mortimer qui dit qu'en travaillant toute la nuit, elle tiendra tout prêt pour le 30.

Ô Frank, est-ce que cela ne semble pas incroyable ? Trois semaines à partir de mardi prochain ! Et les bans !

Oh ! mon Dieu, je suis tout effrayée quand j'y pense.

Mon cher vieux ! vous ne vous lasserez pas de moi, n'est-ce pas. Qu'est-ce que je ferais si je pensais que vous vous lasseriez de moi ?

Et le pire de tout cela, c'est que vous ne me connaissez pas du tout.

J'ai cent mille défauts, et votre amour vous aveugle, vous empêche de les voir. Mais un jour les écailles vous tomberont des yeux, et vous les verrez tous à la fois, les cent mille.

Oh ! quelle réaction il y aura. Vous me verrez telle que je suis, frivole, capricieuse, vaine, étourdie, absolument affreuse.

Mais je vous aime, Frank, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute mon intelligence, de toute ma force, et vous mettrez tout cela dans l'autre plateau de la balance, n'est-ce pas ?

À présent je suis bien contente d'avoir dit tout cela, parce qu'il vaut mieux que vous sachiez à quoi vous devez vous attendre.

Ce sera charmant pour vous de regarder en arrière, et de dire : « Elle m'a averti loyalement, et elle n'est point pire qu'elle ne le disait. »

Ô Frank, songez au 30...

P.-S. J'oubliais de dire que j'aurai une cape de soie grise, avec doublure crème, qui ira avec la toilette. Elle est si jolie !

Voilà donc comment ils se mirent d'accord sur la date.

CHAPITRE II

Suite de l'ouverture sur une clé mineure

Woking, 7 juin.

Ma très chère Maude,

Combien je souhaite que vous soyez ici, car j'ai été bas, bas, bas, tout le jour, dans l'état le plus profond de découragement.

Je désirais ardemment entendre le son de votre voix, ou sentir le contact de votre main.

Pourquoi cet abattement, alors que dans trois semaines je serai le mari de la plus charmante jeune fille d'Angleterre ? C'est ce que je me demande, et la réponse qui se présente, c'est que c'est justement à cause de cela que je sens les morsures de ma maudite conscience.

Je sens que je n'en ai point usé honnêtement avec vous, je vous dois réparation et je ne sais que faire.

Dans votre dernière lettre si chère, vous vous accusez de frivolité. Frivole, vous ne le fûtes jamais. Mais je l'ai été, frivole, car du premier jour où j'ai appris à vous aimer, j'ai été si complètement enveloppé dans mon amour et mon bonheur devant tout ce qui m'entourait, que je n'ai jamais envisagé en

face les faits prosaïques de la vie, ni discuté avec vous les nécessités qui résulteront de notre mariage.

Et maintenant, à cette onzième heure, je me rends compte que je vous ai amenée, sans vous rien apprendre, à un acte qui peut-être fera voile devant le rayonnement du soleil de votre vie.

Que puis-je offrir en échange du sacrifice que vous allez faire pour moi ? Moi, mon amour, et tout ce que je possède, mais que c'est peu, tout cela ?

Vous êtes une jeune fille comme on en trouve quinze sur mille, sur dix mille, brillante, belle, charmante, la plus aimable de tout le pays.

Et moi je suis un homme ordinaire – peut-être suis-je à peine cela – avec un passé qui ne mérite guère de mention, et de vagues ambitions pour l'avenir.

C'est un pauvre marché pour vous, un marché bien misérable.

Il en est encore temps pour vous. Comptez ce qu'il vous en coûte, et si vous trouvez que c'est trop, retirez votre parole sans avoir à craindre de ma part une seule parole, une simple pensée de reproche.

Votre existence entière est en jeu.

Puis-je vous imposer une décision prise avant que vous vous soyez rendu compte de ce qu'elle signifiait ?

Maintenant je vais mettre les faits sous vos yeux, et alors, quoi qu'il arrive, ma conscience sera en repos, et j'aurai la certitude que vous agissez les yeux ouverts.

Vous avez à comparer votre vie, telle qu'elle est, et telle qu'elle sera.

Votre père est riche ou du moins possède une grande aisance, et vous avez été habituée toute votre vie à avoir ce que vous désiriez.

D'après ce que je sais de la bonté de votre mère, je me figurerais qu'aucun de vos désirs n'est resté sans être satisfait.

Vous avez vécu dans le bien-être, dans un intérieur charmant, avec un beau jardin, votre collie, votre canari, votre bonne. Et par-dessus tout, vous n'avez jamais eu d'inquiétude, jamais aucun tracas au sujet du lendemain.

Je puis me représenter si bien votre vie passée.

Le matin, vous faites de la musique, vous chantez, vous jardinez, vous lisez.

Dans l'après-midi, vos devoirs sociaux, les visites que vous faites, qu'on vous fait.

Dans la soirée, le tennis, une promenade, encore de la musique, votre père qui revient de la Cité, l'heureux cercle familial, et de temps à autre un dîner, un bal, le théâtre.

Et cela va sans frottement, les mois succédant aux mois, les années aux années, votre caractère plein de douceur, de bienveillance, de joie, votre figure animée, faisant le bonheur de tout ce qui vous entoure, et réagissant aussi sur votre propre bonheur.

Pourquoi vous tourmenteriez-vous à propos d'argent ? Cela regardait votre père.

Pourquoi vous donner de la peine pour les affaires domestiques : cette tâche est celle de votre mère.

Vous viviez comme les oiseaux et les fleurs, vous n'aviez aucun motif pour vous préoccuper de l'avenir.

Tout ce que la vie peut offrir, vous l'aviez.

Et maintenant il faut que vous tourniez vos regards sur ce qui vous attend, s'il vous plaît encore d'affronter l'avenir avec moi.

Une situation ? je n'en ai point à vous offrir.

Quelle est au juste la situation de la femme d'un sous-comptable de l'Office coopératif d'assurances ? Il est impossible de la définir.

Quelles sont mes chances d'avenir : l'emploi de comptable principal peut-être.

Si Druton meurt – et j'espère que non, car c'est un excellent garçon – j'hériterai probablement de son poste.

En dehors de cela, je n'ai pas d'autre carrière.

J'ai quelques aspirations littéraires – j'ai écrit quelques articles de critique dans les magazines mensuels – mais je ne suppose pas que ces aspirations puissent jamais aboutir à quelque chose d'important.

Et mes appointements ? Quatre cents livres par an, avec une commission sur les affaires, apportées par moi. Mais cela ne vaut guère la peine d'en parler.

Vous avez cinquante livres.

Dès lors, notre total est certainement au-dessous de cinq cents livres.

Avez-vous réfléchi à ce que cela signifie, de quitter la charmante maison de Saint-Albans, avec sa salle à manger, sa salle de billard, la pelouse, et d'habiter une petite maison à cinquante livres par an à Woking, avec ses deux salons et son jardin grand comme un mouchoir de poche ?

Ai-je le droit de vous demander de faire cela ?

Puis c'est la maison à tenir, les plans qu'on fait, pour avoir de l'ordre, pour se limiter, pour sauver les apparences avec un revenu borné.

Je me suis trouvé malheureux, tout à coup, parce que je sens qu'en m'épousant vous n'avez aucun soupçon de la longue et fatigante lutte pour monter la côte qui vous attend.

Ô Maude, ma chère Maude, je sens que vous faites pour moi un trop grand sacrifice.

Si j'étais un homme, je vous dirais : « Oubliez-moi – oubliez tout cela. Que nos relations soient un chapitre sans issue de notre vie. »

Vous pouvez faire mieux.

Moi et mes soucis nous arrivons comme un banc épais de nuages pour intercepter la lumière du soleil sur votre jeune existence.

Vous si tendre, si mignonne ! Puis-je me faire à l'idée de vous voir en proie aux brutalités, aux soucis sordides, perpétuels d'un pareil ménage ?

Je songe à vos grâces, à vos jolies petites façons, aux élégances de votre vie, et à la manière charmante avec laquelle vous les portez.

Et je mets à profit la bonne fortune qui m'a gagné votre amour pour vous entraîner en bas, pour détruire la beauté et le charme de votre vie, pour la peupler de petits et vulgaires soucis, qui ne finissent jamais et sont mortels pour l'âme.

Égoïste animal que je suis, pourquoi consentirais-je à vous laisser descendre dans les misères et les tourments de l'existence, alors que je vous ai trouvée tellement au-dessus d'elle ?

Et que puis-je vous offrir en échange ?

Voilà les pensées qui me viennent et me reviennent tout le jour, et me laissent dans l'état le plus sombre de découragement.

Je vous ai avoué que j'avais des moments d'humeur noire, mais je n'en eus jamais comme celui-là.

Je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'être malheureux comme je l'ai été aujourd'hui.

Écrivez-moi, Maude, ma chérie, et dites-moi votre pensée, votre pensée la plus intime à ce sujet.

Ai-je raison ? Vous ai-je demandé trop ? Le changement vous fait-il peur ? Vous recevrez cette lettre dans la matinée, et je puis avoir la réponse par le courrier du soir. J'irai au-devant du facteur.

Combien il me faudra d'effort pour ne pas lui arracher la lettre ou pour me contenir.

Wilson est venu m'assommer de sa sottise conversation, pendant que j'avais l'esprit uniquement occupé de nos affaires.

Il a fini par me mettre dans un état d'esprit tel que je serais capable d'un homicide, mais je crois que je n'ai pas cessé de sourire, que je n'ai pas manqué de politesse avec lui.

Je me demande ce qui vaut le mieux, de la politesse unie à l'hypocrisie, ou de l'impolitesse avec la franchise.

Bonsoir, ma chère fiancée – d'autant plus chère que je sens que je puis vous perdre.

Toujours votre dévoué,

Frank.

Saint-Albans, 8 juin.

Frank, au nom du Ciel, dites-moi ce que votre lettre signifie.

Vous employez le langage de l'amour, et pourtant vous parlez de séparation.

Vous parlez comme si notre amour était une de ces choses qu'on peut modifier ou anéantir.

Ô Frank, vous ne sauriez m'enlever mon amour.

Vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi, mon cœur, ma vie, mon tout. Je donnerais volontiers ma vie pour vous, avec joie.

Chaque battement de mon cœur est pour vous.

Vous ne savez pas ce que vous êtes devenu pour moi.

Chacune de mes pensées est à vous et l'a toujours été depuis cette soirée chez les Arlington.

Mon amour est si profond et si puissant qu'il gouverne toute ma vie, mes moindres actions du matin jusqu'au soir.

Il est le souffle même, il est le cœur de ma vie, incapable de changement. Je ne pourrais pas plus changer mon amour qu'empêcher mon cœur de battre.

Comment avez-vous pu, *avez-vous pu*, suggérer pareille chose.

Je sais qu'en réalité vous m'aimez tout autant que je vous aime, sans cela je n'ouvrirais pas ainsi mon cœur. Je serais trop fière pour m'abandonner ainsi.

Mais je sens que la fierté est mal placée quand une erreur, un malentendu peuvent signifier pour nous deux une souffrance de toute la vie.

Je me bornerais à vous dire adieu si je croyais que votre amour a changé ou diminué. Mais je sais qu'il n'en est rien.

Ô mon bien-aimé, si vous saviez seulement quelle terrible souffrance c'est que la seule pensée de la séparation, vous n'auriez jamais laissé cette pensée, même un seul instant, entrer dans votre esprit.

La possibilité même en est chose trop affreuse pour y songer. Il n'y a qu'un instant, quand j'ai lu votre lettre dans ma chambre, j'ai failli m'évanouir.

Je ne puis écrire.

Ô Frank, ne m'arrachez pas mon amour. Je ne puis supporter cela. Oh ! non, c'est mon tout à moi !

Si seulement je pouvais vous voir, je sais que vous effaceriez d'un baiser ces larmes qui brûlent le cœur. Je me sens si isolée, si lasse !

Je ne puis aller jusqu'au bout de votre lettre. Je sais seulement que vous parlez de séparation, et je suis accablée, bien malheureuse.

Maude.

Copie d'un télégramme

De Frank Crosse à Miss Maude Selby, aux Lauriers, Saint-Albans :

Partirai à huit heures quinze – arriverai minuit.

10 juin.

Quelle bonté de votre part, mon cher vieux, de partir à toute vitesse et de traverser deux comtés, à la minute, tout simplement pour me consoler et dissiper un malentendu.

Certes c'était ridicule à moi de prendre tant à cœur votre lettre, mais quand j'y ai lu le mot de séparation, cela m'a bouleversée si terriblement que j'ai été bel et bien incapable de raisonner sur n'importe quoi.

Ce seul mot de *séparation* me paraissait écrit en lettres de feu d'un bord à l'autre de la page à l'exclusion de tout autre mot.

Aussi ai-je écrit à mon fiancé une lettre absurde, et voilà le cher garçon qui part à grandes enjambées, traverse le sud de l'Angleterre, et arrive à minuit entièrement démoralisé. Comme vous avez été bon, de venir, mon cher. Je ne l'oublierai jamais.

Je suis bien fâchée d'avoir été si sottre, mais vous devez avouer, Monsieur, que vous avez été aussi un peu sot.

Quelle idée ! Supposer que, quand j'aime quelqu'un, mon amour peut être modifié par la dimension de sa demeure, ou le montant de ses appointements !

Cette idée-là me fait sourire.

Supposez-vous que le bonheur d'une femme dépend de ce fait qu'elle a une salle à manger, une salle de billard, un chien collie, ou quelque autre des objets de luxe que vous avez énumérés ?

Mais ces choses-là ne sont que la parure de la vie ; elles n'en sont point l'essentiel.

Vous et votre amour, voilà les choses essentielles.

Un homme qui m'aimera de tout son cœur ; un homme que je puisse aimer de tout mon cœur. Oh ! quelle différence cela fait dans la vie ! Comme cela change toutes choses ! Comme cela glorifie et embellit tout.

Je me suis toujours sentie capable d'un grand amour, et maintenant je le possède.

Aller donc vous figurer que vous êtes entré dans ma vie pour y apporter les ténèbres ! Mais vous êtes ma vie. Si vous en sortiez, que resterait-il ?

Vous parlez du bonheur dans lequel je vivais avant de vous connaître ! mais qu'il était vide ! Je lisais, je jouais, je chantais, comme vous le dites, mais quel vide !

Tout cela, je le faisais pour plaire à maman, mais au fond je ne voyais pas bien clairement pourquoi je continuerais à le faire.

Alors vous êtes venu, et tout a été changé.

Je lisais parce que vous aimiez la lecture et que je me plais à parler livres avec vous. Je jouais, parce que vous aimez la musique. Si je chantais, c'était avec l'espoir de vous plaire.

Quoi que je fisse, vous étiez toujours présent à mon esprit.

Je m'efforçai, je tâchai de devenir une femme meilleure, une femme plus noble, parce que je voulais me rendre digne de l'amour que vous me portiez.

J'ai changé, je me suis développée, perfectionnée en ces trois derniers mois plus que pendant toute ma vie précédente.

Et maintenant vous venez me dire que vous avez fait les ténèbres dans mon existence. Vous savez la vérité à présent.

Ma vie est devenue pleine et riche, car l'Amour remplit ma vie.

Il est la clé de ma nature. Il en est la base, la puissance motrice. Il me rend capable de tirer le meilleur parti de tous les dons, de tous les talents que je puis posséder.

Comment pourrais-je vous dire tout cela si je ne savais pas que votre sentiment à vous est aussi profond ?

Je n'aurais point donné l'unique, le grand, le seul amour de ma vie en échange d'une demi-affection de votre part. Mais vous ne commettrez plus l'erreur de supposer qu'aucune considération matérielle puisse agir sur notre amour.

Et maintenant ne restons pas plus longtemps dans le domaine des choses sérieuses. Ma chère maman a été fortement abasourdie par votre arrivée à minuit en coup de vent, et par votre départ non moins précipité le lendemain matin.

Mon bon chéri, c'était si gentil de votre part ! Mais n'ayez plus de ces horribles humeurs noires et ne vous mettez plus en tête des idées de malheur, n'est-ce pas ?

Cependant s'il vous faut des jours sombres, c'est le moment, car je ne saurais vous en permettre après le 30.

Toujours à vous, Maude.

Woking, 11 juin.

Ma petite chérie,

Vous êtes absolument charmante ! J'ai lu et relu votre lettre, et je comprends de mieux en mieux combien votre nature est infiniment supérieure à la mienne.

Et votre conception de l'amour, comme elle est sublime et désintéressée ! Comment ai-je pu la méconnaître en croyant qu'aucune chose de ce monde pût un instant prévaloir contre lui ?

Et pourtant c'était justement le jaloux amour que j'ai pour vous, mon vif désir de ne pas vous rendre pire par mon fait qui m'ont poussé à vous écrire en ces termes.

Aussi je ne me blâmerai pas trop sévèrement.

Je suis vraiment content que ce nuage ait apparu, car le soleil n'en a ensuite que plus d'éclat et il me semble que je vous connais mieux, que je vois plus profondément dans votre nature.

Je savais que ma passion pour vous était l'essence même de mon âme.

Oh ! qu'il est difficile d'exprimer dans toute sa force l'émotion, en employant le langage humain ! Mais je n'osais espérer que vos sentiments fussent aussi profonds.

J'avais peine à dire, même à vous, ce que j'éprouvais réellement.

En un certain sens, par ce temps de lawn-tennis, de thé de l'après-midi, une forte, forte passion, une passion comme on la

rencontre dans des livres et des poésies, paraît déplacée.

J'ai cru que vous seriez surprise, peut-être même effrayée, si j'allais vous dire tout ce que je ressentais.

Et maintenant vous m'avez écrit deux lettres qui contiennent tout ce que je vous aurais dit si j'avais laissé parler mon cœur.

C'est l'expression de ma pensée la plus intime, et il n'y a pas un sentiment que je ne partage.

Ô Maude, il peut se faire que parfois j'écrive, que je parle à la légère, mais jamais, jamais, dans toute l'histoire du monde, il n'y eut de femme qui fut aimée plus passionnément que vous n'êtes aimée de moi.

Quoi qu'il arrive, tant que le monde durera, tant que le souffle de la vie passera sur mes lèvres, vous êtes pour moi la seule femme.

Si nous sommes ensemble, je ne me soucie nullement de ce que l'avenir peut apporter.

Si nous ne sommes pas ensemble, c'est un vide que l'univers entier ne saurait combler.

Vous dites que j'ai donné une impulsion à votre vie ; que vous lisez, que vous étudiez davantage, que vous vous intéressez plus vivement à toute chose.

Il vous eût été impossible de rien dire qui me donnât plus de plaisir que cela. C'est splendide !

Cela me justifie d'aspirer jusqu'à vous. Cela tranquillise ma conscience pour tout ce que j'ai fait.

Ce doit être honnête, puisque tel est le résultat. Je me suis senti si heureux, le cœur si léger depuis que vous l'avez dit.

Il est quelque peu absurde que je me croie capable de vous perfectionner, mais puisque, en votre charmante franchise, vous le dites ainsi, eh bien ! je ne puis que m'en émerveiller et m'en réjouir.

Mais il ne faut pas étudier et travailler avec trop d'ardeur. Vous dites que vous le faites pour me plaire, mais cela ne me plairait pas.

Je vais vous citer une anecdote qui contient un terrible exemple.

J'avais un ami qui était grand amateur de la littérature orientale, sanscrit et le reste.

Il aimait une dame.

Pour lui plaire, cette dame se donna une peine infinie pour s'assimiler ces sujets-là.

En un mois elle avait ébranlé son système nerveux, et peut-être ne se rétablira-t-elle jamais.

C'est impossible. Elle n'était point organisée pour cela ; et cependant elle s'en est faite la martyre.

Je ne veux point dire par là qu'il vous faudra un effort pour mettre votre intelligence au niveau de la mienne. Mais je veux dire que l'intelligence d'une femme est faite autrement que celle d'un homme.

Une rapière coquette est chose plus belle qu'une hachette, mais elle n'est point du tout l'outil qu'il faut pour abattre des arbres.

Ruption Hale, l'architecte, un des rares amis que j'ai ici-bas, a les opinions les plus déplorables au sujet des femmes.

J'ai joué un round de golf aux Links de Byfleet avec lui, mercredi dans l'après-midi, et nous avons discuté au sujet de l'intelligence de la femme.

À l'en croire, elles n'auraient aucune lumière propre et ne feraient que réfléchir la lumière de quelque autre qui reste invisible.

Il reconnaît qu'elles mettent une vivacité merveilleuse à s'assimiler les façons de voir d'un autre, mais que c'est là tout.

Je lui ai cité quelques remarques fort pénétrantes que m'avait faites une dame, à dîner.

« Ce sont, dit-il, les empreintes laissées par le dernier homme. »

Selon son absurde système, lorsque vous vous êtes entretenu avec une femme, vous êtes en mesure de reconstituer le dernier homme qui a fait quelque impression sur elle.

Et vous-même, dit-il, elle vous réfléchira sur la première personne à qui elle parlera.

C'était peu galant, mais c'était ingénieux.

Ma chère fiancée, avant que je finisse, permettez-moi de vous dire que si j'ai apporté quelque bonheur dans votre vie, vous en avez apporté bien plus, bien plus dans la mienne.

On eût dit que mon âme arrivait à la plénitude de l'existence le jour où je vous aimai.

Jusqu'alors, elle était si petite, si ratatinée, si égoïste. Et la vie était si dure, si stupide, si dépourvue de but.

Vivre, dormir, manger, pendant quelques années, puis mourir, c'était si trivial, si matériel !

Mais maintenant il semble que les murailles étroites soient tombées en un instant, qu'un horizon infini se déploie autour de moi. Et tout me paraît beau.

Le Pont de Londres, King William Street, Abchurch Lane, l'étroit escalier, le bureau avec les calendriers et les tables luisantes, tout cela est devenu radieux, tout s'est teint d'une nuance dorée.

Je suis plus fort, je marche d'un pas alerte, je respire plus largement.

Et je suis aussi un homme meilleur. Dieu sait si la place manquait pour cela. Mais je m'efforce de concevoir un idéal, et de régler ma vie sur lui.

Je me sens indigne d'être mis par vous sur un piédestal, alors que ma vraie place serait un trou, où l'on ne me verrait pas.

Je suis comme l'homme de Browning, qui soupirait à la vue des taches qui bariolaient sa peau, mais qui se réjouissait du duvet de cygne de sa dame.

Sur ce, ma toute charmante petite dame au duvet de cygne, je vous souhaite bonne nuit, avec l'amour que vous porte et vous portera toujours votre fidèle adorateur.

Frank.

Samedi ! Samedi ! Samedi ! avec quelle impatience j'attends ce samedi, où je vous verrai de nouveau.

Nous irons ensemble dimanche entendre publier les bans.

CHAPITRE III

L'ouverture finit

Saint-Albans, 14 juin.

Mon très cher Frank,

Quelle chose terrible que d'entendre votre nom crié à tue-tête en public ! Et quelle voix il avait, cet homme ! Il n'a fait que brailler de toute sa force : Maude Selby, de cette paroisse, comme s'il voulait le faire savoir à la paroisse entière.

Après quoi il vous a nommé sans y mettre tant de façon. Il trouvait, n'est-ce pas, que Frank Crosse, de Woking, était dépourvu d'intérêt local.

Mais quand il a promené autour de lui un regard interrogateur, après avoir demandé s'il existait une cause connue, un empêchement légitime à notre union, j'eus un véritable frisson.

Il me semblait qu'un diable allait jaillir d'une boîte à surprise, et faire un scandale dans l'église.

Quel soulagement j'éprouvai lorsqu'il passa à un autre sujet ! Je cachai ma figure entre mes mains, mais je sais que j'étais rouge jusqu'au cou.

Alors je vous regardai entre mes doigts, vous étiez assis tout à fait froidement, l'air content, comme si cela vous plaisait.

Je crois que nous irons à l'office du soir la semaine prochaine. Papa a renoncé entièrement à y aller depuis l'arrivée du nouvel organiste. Il dit qu'il ne peut pas se faire à sa musique.

Quels charmants instants nous avons passés ensemble ! Jamais, jamais je ne l'oublierai.

Ô Frank, comme vous êtes bon pour moi ! Et comme j'espère que vous ne regretterez pas ce que vous faites.

Tout est pour le mieux, maintenant que je suis jeune et que vous me trouvez jolie. J'aime que vous me trouviez telle, mais je suis forcée de vous dire qu'il n'en est pas ainsi en réalité.

Je ne puis me figurer comment vous en êtes venu à le croire. Je suppose que c'est parce que vous m'avez vue si souvent à côté de papa.

Si vous me voyiez à côté de Nelly Sheridan, ou d'une autre jeune fille vraiment jolie, vous remarqueriez aussitôt la différence.

Il se trouve justement que vous aimez les yeux gris et les cheveux bruns, et le reste, mais cela ne veut pas dire que je sois réellement jolie.

Je serais bien fâchée qu'il y eût quelque malentendu à ce sujet, et que vous vous en aperceviez seulement quand il serait trop tard.

Vous devriez garder cette lettre pour servir de rappel, comme dit papa, et alors elle vous intéressera dans la suite.

Je serais bien aise que vous me voyiez en ce moment – ou plutôt non – je ne voudrais pas, pour tout au monde, que vous me voyiez.

Je suis si rouge, si mal mise ; c'est que j'ai fait la cuisine.

N'est-ce pas absurde, quand on y réfléchit, qu'à nous autres jeunes filles on enseigne les verbes irréguliers français, et la géographie de la Chine, mais qu'on ne nous apprenne pas à faire cuire la chose la plus simple ?

Cela paraît vraiment ridicule.

Mais il n'est jamais trop tard pour se corriger.

Aussi ce matin suis-je allée à la cuisine : j'ai fait une tarte. Vous ne vous imagineriez jamais quel tas de choses il faut même pour une chose aussi simple que cela.

Je croyais que la cuisinière plaisantait, quand elle a aligné toutes ces choses devant moi. Il y avait un bol vide, un bol plein de pommes coupées en tranches, une grande planche, un rouleau et des œufs, et du beurre, et du sucre, et des clous de girofle et, naturellement, de la farine.

Nous avons cassé les œufs, pour les mettre dans un bol. Vous ne vous figurez pas le gâchis que fait un œuf, quand il manque le bol.

Puis, nous les avons battus avec de la farine et du beurre, et je ne sais quoi encore. J'ai battu jusqu'à ce que je fusse à bout de force.

Il n'est pas étonnant qu'une cuisinière ait d'ordinaire un grand et gros bras ! Alors, quand cela a formé une pâte, nous l'avons roulée, nous avons rangé les pommes sur le plat, nous

l'avons couvert, nous avons relevé les bords, mis par-dessus, ici et là, des feuilletts de pâte, et au milieu la jolie petite couronne.

Ensuite nous l'avons mise au four jusqu'à ce qu'elle prît une couleur brune.

Elle avait l'air d'une belle tarte, et maman me dit que j'avais une tarte des plus solides. Il est certain qu'elle était très lourde pour sa dimension.

Maman ne voulut pas en goûter, parce qu'elle dit qu'elle croyait que le docteur Tristram ne l'approuverait pas, mais j'en mangeai un morceau.

Ce n'était vraiment pas trop mauvais.

Maman dit qu'on la donnerait aux domestiques, à dîner, mais les domestiques observèrent que le pauvre nettoyeur de carreaux avait une nombreuse famille ; aussi nous la lui donnâmes.

Il est bien doux de sentir qu'on a été utile à quelqu'un.

Croiriez-vous ce qui est arrivé ce matin ?

Ce sont deux cadeaux de nocces.

Le premier se compose d'un beau couteau à poisson et d'une belle truelle, dans un écrin. Cela vient de cette bonne vieille Mrs Jones Beyrik, de qui nous n'avions certainement rien à attendre.

Nous trouvons tous cela bien bon de sa part. Et quel joli couteau à poisson !

L'autre est un superbe sac de voyage, envoyé par l'oncle Arthur, et portant gravées en or les initiales *M. C.*

« Oh ! que c'est dommage ! on s'est trompé d'initiales. »

Cette remarque a fait rire maman.

Je suppose qu'on s'y habitue vite.

Demandez-vous ce que vous éprouveriez si l'on avait fait tout le contraire et que votre nom eût été mis à la place du mien.

On pourrait vous appeler Selby ; vous n'en seriez pas moins certain d'être Crosse. Je n'ai pas entendu plaisanter, mais les femmes font des plaisanteries sans le vouloir.

L'autre jour, le vicaire se promenait dans sa charrette à âne, et maman a dit : « Oh ! le gentil tandem ! »

Je crois qu'elle voulait dire : le gentil tapecul.

Mais papa a observé que c'était le mot le mieux venu qu'il ait entendu depuis longtemps ; maman a donc été très contente, mais je suis sûre qu'aujourd'hui encore elle ne sait pas pourquoi c'était si drôle.

Quelles lettres stupides j'écris !

N'êtes-vous pas effrayé quand vous les lisez et que vous dites : « Voilà donc la personne avec laquelle j'ai à passer ma vie. »

Et cependant on dirait que vous n'êtes jamais inquiet à ce sujet. Je trouve que c'est bien de la bravoure de votre part.

Cela me rappelle que je n'ai pas encore fini ce que je tenais à vous dire au début de cette lettre.

En supposant même que je sois jolie (alors que j'ai un teint qui est tout simplement affreux), vous devez songer combien les années passent vite, et combien vite une femme change.

Eh ! à peine serons-nous mariés que vous me trouverez toute ridée, et sans une seule dent.

Pauvre garçon, comme c'est terrible pour vous !

Les hommes ont l'air de changer si peu et si lentement. En outre cela n'a pas d'importance pour eux, car on n'épouse pas un homme parce qu'il est joli.

Mais il faut que vous m'épousiez, Frank, pour ce que je suis, et non pour mon apparence – pour mon moi intime, profond, au point que si je n'avais point du tout de corps vous m'aimeriez juste autant.

C'est de cette façon-là que je vous aime, mais néanmoins je vous préfère avec votre corps.

Je ne sais comment je vous aime, mon chéri, je sais seulement que je suis dans les rêves quand vous êtes près de moi, et c'est un beau rêve.

C'est pour ces moments-là que je vis.

Toujours votre petite chérie, Maude.

Papa nous a fait une belle peur ! Il vient d'entrer et de nous dire que le nettoyeur de vitres et toute sa famille étaient très malades. C'était une plaisanterie, parce que le cocher lui a parlé de ma tarte. N'était-ce pas affreux de sa part ?

Woking, 17 juin.

Ma très charmante Maude.

Je vous demanderai de vous rendre à Londres samedi matin.

Je vous reconduirai chez vous à Saint-Albans dans la soirée, et nous aurons ainsi une autre jolie fin de semaine.

Je ne pense pas à autre chose et je compte les heures.

Tâchez donc d'arranger cela, et ne vous laissez pas arrêter par quoi que ce soit. Vous savez que vous arrivez à faire tout ce qui vous plaît.

Oh ! oui, vous le pouvez, Miss, je le sais.

Nous nous retrouverons devant la bibliothèque de la gare de Charing Cross, à une heure, mais s'il y avait quelque chose de détraqué, télégraphiez-moi au club.

Alors nous pourrons un peu courir les magasins ensemble et nous amuser aussi un peu.

Dites à votre mère que nous reviendrons bien assez tôt pour le dîner.

Faites une autre tarte et je la mangerai.

Les affaires se ralentissent au bureau en ce moment, et on pourrait se passer de moi pour quelques jours.

Ainsi donc vous avez reçu le couteau à poisson. C'est bien étrange, parce que ce même jour j'ai reçu mon premier cadeau, et c'était aussi un couteau à poisson.

Nous aurons du poisson à chaque bout de la table quand nous donnerons à dîner.

Si nous recevons un troisième couteau à poisson, alors nous donnerons un dîner au poisson, ou nous garderons un des couteaux pour en faire présent à votre amie Nelly Sheridan quand *elle* se mariera. Ils auront toujours servi à quelque chose.

Et j'ai reçu encore deux autres cadeaux.

L'un est une théière à alcool, offerte par un de mes amis de bureau ; l'autre une paire de bronzes, qui vient du club de cricket.

Ils l'ont achetée à mon insu, et j'ai été abasourdi quand une députation s'est présentée de leur part chez moi, hier soir.

Puisse votre engagement être long, et puisse votre partie se prolonger sans interruption jusqu'au jour où chacun de vous aura compté jusqu'à cent.

Telle était l'inscription de la carte.

J'ai quelque chose de grave à vous dire.

J'ai jeté un coup d'œil sur mes comptes : je dois bien plus que je ne croyais.

J'ai toujours été inconscient, et je n'ai jamais su exactement où j'en étais.

Cela n'a pas d'importance quand on est célibataire, car on sent bien qu'on peut toujours mener une vie plus simple pendant quelques mois et réparer ainsi le dommage.

Mais maintenant c'est plus sérieux.

Les notes se montent à plus de cent livres, la plus grosse de quarante-deux livres, à Swell et Walker, les tailleurs de Conduit Street.

Néanmoins je leur commande mon costume de mariage, et cela les fera rester tranquilles.

J'ai assez d'argent disponible pour payer la plupart des autres.

Mais il ne faut pas que nous soyons réduits à écourter notre lune de miel. Quelle perspective terrible !

Peut-être se trouvera-t-il quelques chèques parmi nos cadeaux. Espérons pour le mieux.

Il y a une chose plus grave sur laquelle je tiens à vous consulter. Vous m'avez demandé de n'avoir jamais rien de secret pour vous ; sans cela je ne vous ennuierais point au sujet de choses pareilles.

J'aurais gardé cela pour samedi, mais je veux que vous ayez du temps pour y réfléchir, de façon qu'alors nous puissions prendre une décision.

Je me suis porté caution pour une somme indéterminée d'argent. Cela semble terrible, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas aussi terrible qu'on le croirait, car il n'est rien survenu de fâcheux jusqu'à présent. Mais il s'agit de savoir ce que nous aurons à faire plus tard : il n'est pas facile de répondre à cette question.

C'est un garçon fort agréable, un agent d'assurance, et il s'est trouvé dans une situation assez embarrassée pour ses comptes l'année dernière.

La maison l'aurait renvoyé, mais comme je connaissais sa femme et sa famille, je me suis porté caution qu'il ne se mettrait plus en faute à l'avenir, et j'ai ainsi empêché qu'il ne perdît son emploi.

Il se nomme Farintosh.

C'est un de ces gens aimables, faibles, de ces bons garçons pour lesquels on ne peut s'empêcher d'avoir de l'affection, bien qu'on ne puisse jamais leur accorder sa confiance.

Évidemment nous pourrions faire savoir que nous ne voulons pas être responsables plus longtemps, mais ce serait un coup de foudre pour cette pauvre famille, et ce serait certainement la perte de notre homme.

Nous ne voulons pas inaugurer notre bonheur en faisant le malheur de quelqu'un, n'est-ce pas ?

Mais nous parlerons de cela, et je me conformerai à votre avis.

Vous comprenez bien qu'on ne peut s'adresser à nous que s'il venait à manquer à ses engagements, et il est contre toute vraisemblance qu'il le fasse, après la leçon qu'il a déjà reçue.

Je trouve que la maison fera magnifiquement l'affaire. Elle se nomme Les Tilleuls. Elle est située sur la route de Maybury, à un quart de mille, au plus, de la gare.

Si votre mère et vous pouvez venir mardi ou mercredi, je prendrai une demi-journée de congé, et vous seriez en mesure de la visiter.

Quelle jolie petite pelouse par-devant, avec jardin par-derrière ! Une serre, s'il vous plaît, salle à manger et salon. Vous ne pouvez jamais réunir plus de quatre ou cinq invités.

Les jours où vous resterez chez vous, nous pourrions mettre de petites affiches comme on le fait au-dehors des théâtres : *Salon complet – Salle à manger complète – Place disponible dans la serre.*

Il y a deux bonnes chambres à coucher, une grande chambre de bonne, et une pièce de débarras. Une cuisinière et une bonne à tout faire s'y trouveraient à merveille.

Loyer : cinquante livres, avec un bail de trois ans, et en y comprenant les impôts, soixante-deux livres. Il me semble que cela a été bâti pour nous.

Rupton Hale dit que nous devons faire attention à ne pas frôler les murailles, et qu'il serait plus sûr de sortir pour éternuer, mais ce sont des plaisanteries de son goût.

Quelle lettre sotte, stupide ! J'espère être en bonne forme samedi ; je suis l'homme des humeurs ! Tant pis, elles viennent sans se préoccuper le moins du monde de ce que je veux être, ni des motifs que je puis avoir pour cela.

J'espère que j'arriverai à faire une journée agréable pour vous, de cette journée-là, la dernière que nous passerons ensemble avant le *jour*. Parfois j'ai été pour vous une société si mauvaise, alors que je souhaitais être dans mes meilleurs moments. Mais vous êtes toujours si douce, si patiente, si calmante. Donc à samedi, ma chérie.

Celui qui vous aimera toujours, Frank.

Je rouvre ma lettre pour vous dire qu'il m'arrive à l'instant un somptueux couteau à poisson, sur lequel sont gravées nos initiales, de la part de Mrs Preston, une vieille amie de mon père.

Je suis allé hier dans l'après-midi à la Compagnie des Orfèvres, Regent Street, et j'ai acheté... Le croirez-vous ?

L'anneau est si beau à voir sur son emballage de coton blanc comme neige...

Je les aime très larges et un peu plats.

J'éprouve les sensations les plus étranges quand j'y jette les yeux. Quoi qu'il arrive, que ce soit du beau ou du mauvais temps, du chagrin ou de la joie, cette petite lame d'or ne nous quittera jamais : nous la verrons tant que nous aurons des yeux pour voir.

Deuxième P.-S. – Samedi ! Samedi ! Samedi !

CHAPITRE IV

Les deux soli

Ils s'étaient donné rendez-vous à la bibliothèque de la gare de Charing Cross pour une heure.

En conséquence, M. Frank Crosse s'y trouvait à midi un quart, allant et venant à grands pas dans son impatience, et chaque fois qu'une femme émergeait de l'entrée, s'arrêtant de l'air d'un pointer devant une perdrix.

Avant d'arriver à la gare, il avait été hanté de l'idée que peut-être Maude éprouverait la tentation de venir de bonne heure... Si donc elle venait, et qu'elle ne le trouvât point là !

Chaque seconde passée avec elle lui était si précieuse que, dans le trajet qu'il avait fait pour aller à sa rencontre, il avait plusieurs fois changé de cab, parce que celui-ci lui semblait avoir des chevaux plus rapides que celui-là.

Mais maintenant qu'il était à destination, il reconnut qu'elle tenait exactement parole, qu'elle ne serait ni en avance, ni en retard.

Et pourtant, avec le défaut de logique propre aux amoureux, il oublia bientôt que c'était lui-même qui était en avance.

À mesure que le temps s'écoulait, il s'agitait, s'agitait, et vers une heure moins le quart, il se mettait à arpenter le sol d'un air sombre, le découragement peint sur ses traits, plein de pressentiments mélancoliques, imaginant mille raisons misérables pour cet inexplicable retard.

Bon nombre de gens le regardèrent attentivement en passant, et nous pouvons bien faire comme eux.

Au point de vue personnel, Frank Crosse n'était ni grand, ni petit, mettons cinq pieds trois pouces pour être exact. Il avait la structure solide et la démarche élastique du jeune homme qui a cultivé l'athlétisme dès l'enfance.

Sa figure était d'un brun de tan, malgré les heures qu'il passait dans la Cité, mais sa chevelure et sa légère moustache étaient d'un blond filasse, et ses yeux, ce qu'il y avait de mieux dans sa figure, avaient une nuance d'un bleu délicat, une expression qui pouvait varier depuis l'extrême tendresse jusqu'à une dureté fort accentuée.

Orphelin, tout l'héritage qu'il avait reçu de ses parents se réduisait à un certain brio artistique, qu'il tenait de sa mère.

Ce n'était pas assez pour qu'il pût vivre, mais cela s'était transformé en une appréciation très fine et une certaine ambition littéraire qui mettaient dans son caractère des lumières et des ombres fort propres à en faire quelque chose de complexe, et, par là même, d'intéressant.

Ses meilleurs amis ne pouvaient méconnaître les ombres, mais en somme c'étaient les ombres projetées par de la lumière.

La force, la virilité, l'énergie passionnée, la faculté de sentir profondément, ce sont là des qualités qui se paient.

Il y avait je ne sais quoi du sauvage, très peu, mais enfin des traces perceptibles du sauvage chez Frank Crosse.

Son amour intense du grand air et de l'exercice physique l'indiquait.

Il laissait aux femmes l'impression, non dépourvue d'agrément, d'un homme dont la nature recèle des profondeurs inexplorées, dans lesquelles n'avaient point pénétré celles qui le connaissaient le plus intimement.

Il pouvait se faire que dans ces coins obscurs se cachât l'âme d'un saint ou celle d'un pécheur, et c'était une agréable tentation que d'y regarder à la dérobée pour découvrir laquelle des deux.

Jamais femme ne le trouva insipide. Peut-être eût-il mieux valu pour lui qu'elles l'eussent jugé tel, car son naturel impulsif ne se serait jamais contenté d'une glaciale sympathie.

Ainsi que nous le voyons sans peine, c'était donc un homme qui avait un passé, mais c'était en effet un passé, maintenant que Maude Selby était venue, telle qu'un ange de lumière, se mettre sur le chemin obscurci de sa vie.

Son âge ? Bientôt vingt-sept ans.

On aurait pu dire en sa faveur une ou deux choses qu'il n'en aurait pas dites lui-même.

Il était fils unique, et orphelin, mais il avait adopté ses grands-parents qui étaient restés sans un sou après la mort de son père, et, au milieu des difficultés où il se débattait, il avait trouvé le moyen de leur assurer une existence confortable dans un petit cottage du comté de Worcester. Et il ne leur avait jamais parlé de ses embarras, par crainte de leur faire trouver leur position pénible.

Aussi quand ils recevaient leur chèque trimestriel, ils voyaient là une marque de bonne volonté qui, après tout, n'avait rien de bien extraordinaire de la part de leur opulent petit-fils, de la Cité, et ils n'avaient pas la moindre idée de ce que cela pouvait lui coûter.

Et de son côté, sans croire agir en homme vertueux, il le faisait parce que cela lui paraissait un devoir tout naturel.

Il s'était appliqué avec persévérance à sa besogne.

Il avait reçu un avancement rapide dans la compagnie d'assurance où il avait débuté comme petit employé.

Il s'était conquis la bienveillance de ses chefs par la franchise, le naturel de ses manières, et on l'avait retenu comme joueur dans les onze de l'équipe de cricket de Surrey.

Ainsi donc, sans aller jusqu'à dire qu'il était digne de Maude Selby, on pourrait se risquer à soutenir – si la chose pouvait se faire sans blesser la modestie naturelle qui était un de ses charmes – qu'il en était aussi digne qu'aucun des jeunes gens en état de se mettre sur les rangs.

Cette âme d'artiste qui était la sienne avait passé des tropiques de l'attente aux régions arctiques de la réaction, pour tomber finalement dans un sombre désespoir, et constater avec une farouche conviction que Maude avait certainement absolument renoncé à lui, quand l'horloge sonna une heure, et la vibration durait encore que Maude accourait sur le quai d'arrivée.

Fallait-il qu'il se fût fatigué la vue à regarder les autres femmes, au point qu'il lui fallut regarder à deux fois quand elle fut là en personne ?

La tournure d'une grâce achevée, dans sa coquetterie, sa perfection, le port si élégamment féminin de la tête, le pas vif, élastique, la lui eussent fait deviner entre dix mille.

En la voyant, il sentit son cœur bondir, mais il avait l'aversion de tout Anglais pour l'expansion.

En conséquence, il se dirigea rapidement de son côté pour l'aborder d'un air impassible, mais avec, dans les yeux, une expression telle qu'elle n'eût rien demandé de plus.

— Comment allez-vous ?

— Comment vous portez-vous ?

Il resta quelques instants à la contempler sans mot dire.

Elle avait le costume qu'il aimait tant, une jupe de mérinos gris argent, avec la jaquette de même, et une blouse de soie pongée blanc comme devant.

L'étoffe était bordée d'un feston de nuance plus claire.

Maude était coiffée d'une toque grise, avec un peu de blanc sur le côté, une voilette qui atténuait sans le cacher le brun foncé de ses boucles et la fraîcheur de sa figure presque enfantine.

Elle avait des gants de Suède gris, et les deux petits souliers pointus de cuir jaune qui passaient par-dessous sa jupe étaient les seuls détails d'une couleur un peu tranchante qu'on aperçût dans sa mise.

Crosse avait, par hérédité, l'œil artiste : il ne pouvait faire mieux que de rester immobile, en contemplation enchantée.

Il était plein d'admiration, de respect, d'étonnement, à l'idée que cette créature parfaite en viendrait vraiment à proclamer qu'elle était à lui, toute à lui.

Qu'avait-il fait, que pouvait-il faire pour la mériter ?

Elle leva les yeux pour lui jeter de côté un regard malicieux, accompagné de ce sourire, plein d'un éclat provocant, qui était un de ses charmes.

— Eh bien ! monsieur, êtes-vous satisfait ?

— Corbleu... c'est beau, splendide !

— Enchantée. Je pensais bien que vous le seriez, puisque vous aimez tant les gris. En outre, c'est plus frais, par ce temps-ci. J'espère que vous n'avez pas attendu ?

— Oh ! non, tout va bien.

— Vous aviez l'air solennel, quand je vous ai aperçu.

— Vraiment ?

— Et, aussitôt après, vous avez fait un saut !

— Vraiment ? J'en suis fâché.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'aime que nos sensations soient bien à nous et je ne tiens pas du tout à les montrer à qui que ce soit. Je conviens que c'est absurde, mais c'est instinctif.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher. Vous n'avez pas sauté bien haut, après tout. Où allons-nous ?

— Venez par ici, Maude, dans la salle d'attente.

Elle le suivit dans la salle sombre, enfermée, poussiéreuse.

Des banquettes jaunes et nues délimitaient un carré de linoléum brun.

Un ouvrier, sa femme et son enfant étaient assis dans un coin, attendant avec cet air morne des pauvres gens. Ils allaient partir pour une excursion du samedi et s'étaient trompés sur l'heure de leur train.

Maude Selby et Frank Crosse s'installèrent dans l'autre coin.

Il tira de sa poche un écrin de joaillier et enleva le couvercle.

Quelque chose scintilla dans le coton.

— Oh ! Frank, c'est donc bien cela ?

— Le trouvez-vous à votre goût ?

— Comme il est large ! Celui de maman est tout à fait mince.

— En ce temps-là, on les portait minces.

— Il est beau : puis-je l'essayer ?

— Non, ne le faites pas. Il y a une superstition à ce sujet.

— Mais si par hasard il n'allait pas ?

— Oh ! pas de danger : j'ai pris pour mesure votre bague qui a un saphir.

— Je ne vous ai pas à moitié assez grondé au sujet de cette bague à saphir. À quoi songiez-vous donc, de mettre vingt-deux guinées à une bague. Oh ! oui, monsieur, c'était bien le prix, car j'ai vu la pareille hier à la Compagnie des Orfèvres. Cher ami, quelle extravagance !

— J'avais mis l'argent de côté.

— Oui, mais pas pour cela.

— Pour rien qui fût à moitié, au quart aussi important... J'ai demandé que l'anneau fût de la même dimension. Ainsi il est sûr

qu'il ira.

Maude avait relevé sa voilette et restait à regarder dans le creux de sa main le menu cercle d'or, sur lequel le pâle et humide soleil de Londres tombait par la fenêtre, jetant un reflet cuivré sur les boucles folles de la jeune fille.

C'était une belle figure que la sienne, mais plus belle par son expression, sa sensibilité, sa finesse, son air si exquisément féminin, son rayonnement d'innocente étourderie, sa malice de gamine dans les yeux, et avec tout cela une profondeur dans l'expression, une tendresse délicate dans la bouche, qui faisaient deviner un caractère plein de courage, capable d'aller jusqu'aux extrêmes dans la patience et le dévouement.

Le simple admirateur des charmes physiques aurait passé devant elle sans la remarquer ; ainsi eût fait celui qui n'est frappé que des signes extérieurs, manifestes du caractère.

Mais aux yeux d'un homme qui savait voir, de l'homme qui avait l'âme assez intellectuelle pour répondre à cette âme, de l'homme dont le regard était capable d'apprécier le charme subtil qui réside dans l'âme en même temps que dans le corps, il n'y avait point dans tout Londres, en cette journée du milieu de l'été, de jeune fille plus attrayante que Maude Selby, en son costume de mérinos gris, avec le soleil de Londres qui mettait un reflet cuivré sur ses boucles brunes.

Elle rendit l'anneau, et une expression plus grave parut sur sa figure mobile.

— J'éprouve la sensation dont vous parliez dans votre lettre, Frank. Il y a là quelque chose de tragique. Je le porterai toujours. Tout l'avenir va venir s'enrouler autour de ce petit anneau.

— Est-ce que cela vous fait peur ?

— Peur ?

Sur ce mot, le gant gris se posa un instant sur la main de Frank.

— Je ne saurais avoir peur de quoi que ce soit, si vous êtes avec moi. C'est vraiment extraordinaire, car je suis naturellement si prompt à m'effrayer. Mais si j'étais auprès de vous dans un accident de chemin de fer, n'importe où, ce serait exactement la même chose. Vous le voyez, j'en arrive à faire partie de vous-même, en quelque sorte, et vous avez assez de courage pour deux.

— Je ne me targue pas d'avoir du courage, dit Frank. Je crois avoir les nerfs aussi solides que le premier venu.

La toque grise de Maude s'agita de haut en bas et de bas en haut.

— Oui, je sais à quoi m'en tenir, dit-elle.

— Vous vous faites une idée si fausse de moi ! À certains moments cela me rend heureux ; à d'autres moments, j'en souffre cruellement, car je me sens un vil imposteur. Vous vous figurez que je suis un héros, un homme de génie, que sais-je encore, et je suis certain d'être un jeune personnage tout aussi ordinaire que tous ceux qui circulent dans Londres, et qui n'est pas plus digne de vous que... tenez, que le premier venu.

Elle rit ; ses yeux brillèrent :

— J'ai plaisir à vous entendre parler ainsi, dit-elle. C'est là justement ce qui me paraît si beau en vous. C'est peine perdue que de vous prouver que vous n'êtes pas un héros, alors que vos protestations mêmes sont regardées comme la preuve que vous en êtes un.

Frank haussa les épaules.

— Je me borne à espérer que vous vous en apercevrez peu à peu, et non pas tout d'un seul coup, dit-il. Maintenant, Maude, nous avons devant nous la journée entière, et Londres tout entier. Qu'allons-nous faire ? Je tiens à ce que vous le disiez.

— Je suis tout à fait heureuse, quoi que nous fassions. Je suis contente de rester assise ici avec vous jusqu'au soir.

Cette manière à elle de concevoir un jour de vacances les fit rire tous les deux.

— Allons, venez, dit-il, nous discuterons cela en chemin.

La famille de l'ouvrier attendait toujours.

Maude, en sortant, donna un shilling à l'enfant. Elle était si heureuse qu'elle voulait que tout le monde aussi fût heureux.

Avec la légère rougeur sur ses joues, et la lumière qui brillait dans ses yeux, elle semblait la personnification de la jeunesse, de la vie et de l'amour.

Un vieux gentleman de haute nature s'arrêta tout court pour la regarder et la suivit des yeux, l'air ravi, jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Une joue avait jadis rougi, des yeux s'étaient animés jadis à ses paroles, d'heureux jours d'autrefois étaient revenus de l'oubli pour un instant.

— Prenons-nous un cab ?

— Ô Frank, il nous faut être économes. Marchons.

— Je ne peux pas, je ne veux pas être économe aujourd'hui.

— Allons, bon ! voyez-vous quelle fâcheuse influence j'exerce sur vous.

— Influence des plus démoralisantes. Mais nous n'avons pas encore décidé où nous irions.

— Qu'est-ce que cela fait, du moment que nous sommes ensemble ?

— Il y a un beau match à l'Ovale, les Australiens contre le Surrey. Tiendriez-vous à le voir ?

— Oui, cher, si cela vous fait plaisir.

— Puis il y a des matinées dans tous les théâtres.

— Vous aimeriez mieux être au grand air ?

— Je ne tiens qu'à une chose, à ce que vous vous amusiez.

— Ne craignez rien, c'est ce que je ferai.

— Bon, alors, pour commencer, je propose de déjeuner.

Ils traversèrent la cour de la gare et passèrent près de la belle vieille croix de pierre.

Au milieu des fiacres, des voitures à quatre roues, des voyageurs pressés, des cochers qui flânaient, s'élevait ce charmant souvenir du Moyen Âge, pieux monument élevé par un grand roi Plantagenêt à sa femme bien-aimée.

— Il y a six cents ans, dit Frank, comme ils s'arrêtaient pour regarder, que cette vieille croix de pierre fut achevée ; autour d'elle se groupèrent des hérauts et des chevaliers cuirassés pour rendre hommage à celle dont la mémoire était honorée par le roi. Maintenant, des commissionnaires en pantalons de velours à côtes occupent la place où se tenaient les chevaliers, et les

machines sifflent à l'endroit où les hérauts sonnèrent de la trompette, mais la vieille croix est restée la même, et au même endroit. Un petit détail comme celui-là est bien propre à vous faire sentir la continuité dans l'histoire de notre pays.

Maude insista pour apprendre quelques détails sur la reine Éléonore, et Frank lui apprit le peu qu'il en savait pendant qu'ils parcouraient le Strand encombré.

— Elle était femme du roi Édouard 1^{er}, et c'était une femme superbe. Ce fut elle, vous vous en souvenez, qui suça la blessure, quand il fut frappé d'un coup de poignard empoisonné. Elle mourut quelque part dans le Nord, et il fit transporter le corps dans le Sud pour l'ensevelir dans l'Abbaye de Westminster. Partout où il s'arrêta pour la nuit, il fit édifier une croix. C'est pour cela qu'il y a une série de croix traversant toute l'Angleterre pour marquer les endroits où fut interrompu ce triste voyage.

Ils avaient fait demi-tour pour longer Whitehall et dépassé les gros cuirassiers montés sur leurs chevaux noirs à la porte des Horseguards. Frank montra du doigt une des fenêtres de la vieille salle des banquets.

— Vous avez vu un souvenir d'une reine d'Angleterre, dit-il. En voici un qui se rapporte à un roi.

— Comment cela, Frank ?

— Je crois que c'est par cette fenêtre que Charles 1^{er} passa pour aller sur l'échafaud où on lui trancha la tête. Ce fut la première fois que le peuple affirma sa volonté d'avoir autorité sur son roi.

— Pauvre homme ! dit Maude. Il était si beau et si bon mari et père.

— Ce sont les bons rois qui peuvent faire des rois dangereux.

— Ô Frank !

— Un roi qui ne songe qu'au plaisir ne se mêlera pas des affaires de l'État. Mais s'il est consciencieux, il accomplit de son mieux ce qu'il prend pour son devoir, et c'est ainsi qu'il fait du mal. Voyez par exemple Charles. C'était un très honnête homme, et pourtant il causa une guerre civile. Georges III était un homme de mœurs exemplaires, et cependant il nous fit perdre l'Amérique stupidement et il faillit nous faire perdre l'Irlande. Ils eurent tous deux pour successeurs des hommes foncièrement dépravés, qui nous causèrent bien moins de mal.

Ils avaient atteint l'extrémité de Whitehall, et devant eux se déployait le splendide panorama de l'Abbaye de Westminster et des édifices du Parlement.

Le plus imposant des anciens édifices anglais était rapproché du plus beau des édifices modernes.

Comment cette nation dépourvue de goût et vouée à l'utilitarisme a-t-elle pu construire un édifice aussi gracieux ? Cela restera un sujet d'étonnement pour le voyageur.

Le soleil se jouait à travers les dorures du toit et les hautes tours se dressaient dans la légère buée londonienne.

On eût dit un somptueux palais du rêve.

C'était un centre bien en harmonie avec le gouvernement qui impose ses indulgentes lois à un cinquième de l'espèce humaine, gouvernement soutenu par une armée si faible qu'il ne subsiste que grâce au consentement des gouvernés.

Frank et Maude s'arrêtèrent ensemble pour le contempler.

— Comme c'est beau ! s'écria-t-elle. Comme cette dorure donne de la lumière à tout l'édifice !

— Et qu'il est absurde de n'en pas faire un plus fréquent emploi dans notre pauvre architecture de Londres, dit Frank. Figurez-vous combien le dôme de Saint-Paul, s'il était doré, ferait un effet grandiose, vu comme un soleil qui se lèverait sur la Cité. Mais voici notre restaurant, Maude, et le Gros Ben dit qu'il est une heure trois quarts.

CHAPITRE V

Dans le Valhalla britannique

Ils avaient discuté sur les chambres de leur nouvelle demeure, sur les toilettes des demoiselles d'honneur, sur la cuisine que ferait Maude, sur les cadeaux de mariage, sur les mérites de Brighton, sur la nature de l'amour, sur le lancement à toute volée au tennis (Maude étant championne d'un club de tennis), sur les abonnements de saison et sur la destinée de l'univers, sans parler d'une petite bouteille de Perrier-Jouet.

C'était une chose d'une extravagance répréhensible, mais enfin il s'agissait de leur dernière sortie de fiancés.

Aussi burent-ils aux jours charmants du passé et aux jours plus charmants encore de l'avenir.

En bons camarades qu'ils étaient, ils causèrent sans embarras et gaiement : Frank ne commit pas la maladresse courante de laisser tomber la conversation, et Maude justifia sa confiance en ripostant vivement, mais tous les deux préféraient le silence aux menus propos de convention.

— Nous irons au tennis aussitôt après déjeuner, dit Frank, en payant l'addition. Vous n'avez pas vu les Australiens, n'est-ce pas ?

— Si, mon chéri, je les ai vus, il y a quatre ans, à Clifton.

— Mais c'est une équipe nouvelle. Il y en a neuf de l'équipe actuelle qui n'ont jamais joué en Angleterre.

— Ils sont très forts, n'est-ce pas ?

— Merveilleux, c'est vrai. Et la sécheresse de l'été les a favorisés. Ce sont nos barres anglaises si gluantes qui les avaient gênés jusqu'ici. Les barres sont très fermes par ici. Giffen est le meilleur *round-man*, mais Darling et Iredale et le jeune Hill seraient bons partout. Eh bien ! ensuite... Dieu ! quel dommage.

En se levant, il s'était tourné vers la fenêtre et eut une de ces petites surprises dont la Nature se sert pour rompre la monotonie de l'existence dans nos Îles.

Le soleil avait disparu.

Un nuage ardoisé aux contours effilochés montait du fleuve.

La pluie tombait avec ce doux entêtement qui est plus redoutable que l'averse la plus tapageuse.

Il n'était plus question de cricket pour ce jour-là.

— Deux cafés et deux bénédictines, cria Frank.

Et ils retombèrent sur leurs chaises.

Mais une demi-heure se passa. Le nuage gris s'épaississait. La pluie prenait de la force.

Le fleuve mélancolique, plombé, roulait lentement ses flots sous un ciel chargé.

Au-delà d'une vaste étendue de pavé luisant, la grande abbaye toute noire se dressait dans l'orage.

— Avez-vous jamais visité l'abbaye, Maude ?

— Non, Frank, et j'aimerais le faire.

— Je ne l'ai vue qu'une fois, et je l'avoue à ma honte. N'est-ce pas un crime pour nous autres, jeunes Anglais, de connaître jusqu'au moindre music-hall, et d'en savoir si peu sur ce qui forme le centre de la race anglaise, sur le monument le plus auguste, le plus terrible qu'ait jamais possédé une nation. Il y a six cents ans, les Anglais le regardaient comme leur sanctuaire le plus saint, le plus national. Depuis ce temps, nos rois, nos guerriers, nos penseurs et nos poètes y ont tous été inhumés. Ils ont fini par y former une accumulation telle que cette immense abbaye a juste assez d'espace pour y placer un autre monument. Passons-y une heure.

Ils se dirigèrent vers le portique de Salomon, parce qu'il était le plus rapproché et qu'ils n'avaient qu'un parapluie.

Sous cet abri, ils se séchèrent avant d'entrer.

— À qui appartient l'abbaye, Frank ?

— À vous et à moi.

— Voilà que vous plaisantez.

— Pas du tout. À la longue elle finit par appartenir au contribuable britannique. Vous avez entendu raconter le mot de l'Écossais qui veut visiter un de nos vaisseaux de ligne et demanda à voir le capitaine. « Qui dois-je annoncer ? » demanda l'homme de planton. « Un des propriétaires », répondit l'Écossais. Telle est notre position vis-à-vis de l'abbaye. Allons inspecter notre propriété.

Ils souriaient en entrant, mais le sourire s'éteignit sur leurs lèvres quand la porte se fut refermée derrière eux.

Dans ce saint des saints, dans ce sanctuaire intime de la race, il régnait une atmosphère de sereine solennité, pleine de dignité capable d'agir même sur l'être le plus irréfléchi.

Frank et Maude restèrent immobiles, muets, respectueux.

Les hautes arcades se dressaient en longues files de chaque côté d'eux, droites et élancées comme de beaux arbres jusqu'à l'origine de la courbe qu'elles décrivaient pour atteindre la galerie, puis rejoindre les courbes jumelles, pour former des nervures de pierre de la plus grande légèreté dans leur délicatesse.

Devant eux, une grande verrière, en forme de rose, de vitraux multicolores, aux pourpres, aux cramoisis d'une richesse splendide, laissait passer un jour adouci, religieux.

Çà et là, dans les ailes, allaient et venaient parmi les ombres un petit nombre de visiteurs, mais de tous côtés, le long des murs, sur deux et trois rangs, étaient alignés les morts illustres, leur corps périssable à l'abri sous le marbre durable où était gravé le nom plus durable encore.

Il régnait un grand silence dans cette demeure des morts.

On n'entendait qu'à de longs intervalles un bruit de pas lointain, un chuchotement de voix.

Maude s'agenouilla, la figure entre ses mains.

Frank pria aussi, mais de cette façon de prier qui est plutôt un sentiment qu'une expression.

Puis ils se mirent à faire le tour du court transept où ils se trouvaient.

C'est la partie de l'abbaye réservée aux grands hommes d'État.

Frank voulut citer le passage où Macaulay parle des hommes usés par le surmenage et la lutte dans l'édifice du Parlement voisin et qui viennent ici chercher la paix et le repos.

Ici se trouvaient les hommes qui avaient été assez énergiques pour tenir la barre du gouvernail, et qui, les uns avec sagesse, les autres avec folie, mais tous avec probité, avaient lutté pour maintenir debout sous le vent le vieux navire.

Il y avait là Canning et Peel, Pitt, Fox, Grattan, Beaconsfield.

Gouvernements et oppositions se réduisent en poussière derrière les murs.

Beaconsfield, seul parmi les statues, présentait les traits fortement saillants de l'homme qui est le fils de ses œuvres.

Les autres avaient des mines si rebondies, si arrondies, qu'on avait peine à se rendre compte de leur énergie, mais ils appartenaient à ces classes dirigeantes qui héritent sans peine de l'énergie.

Frank conta à Maude le peu qu'il savait sur chacun d'eux, sur Grattan, le plus noble des Irlandais qui fût là, sur Castlereagh, dont le cercueil fut poursuivi jusqu'aux portes de l'abbaye par une foule furieuse qui voulait mettre son cadavre en morceaux, sur Fox, le philosophe libre penseur, sur Palmerston, le vaillant sportsman, qui continua longtemps à se promener à cheval quand il fut devenu incapable de marcher.

Ils s'étonnèrent ensemble du réalisme qui avait troué de marques de petite vérole la figure de l'amiral Warren, et de

l'absurdité du sculpteur qui avait affublé Robert Peel d'une toge romaine.

Ils tournèrent à droite en sortant du transept des hommes d'État, pour errer sans but par la vaste nef.

On se sentait accablé par l'effet grandiose de la voûte et par les objets qui se trouvaient au-dessous d'elle.

Il n'en était pas un parmi les centaines de monuments qui ne valût un pieux pèlerinage, mais comment élever son âme assez haut pour les apprécier dignement ?

Il y avait là Darwin, qui fit une révolution en zoologie et Isaac Newton, qui imprima une direction nouvelle à l'astronomie.

Il y avait là le vieux Ben Jonson, et Stephenson, le père des chemins de fer, et Livingstone l'Africain, et Wordsworth, et Kingsley, et Arnold.

Il y avait là les soldats de l'Insurrection, – Clyde et Outrans, et Lawrence – et des peintres, et des écrivains, et des chirurgiens, et tous les bons fils qui avaient, dans leurs carrières respectives, bien servi la vieille mère.

Et lorsqu'ils avaient achevé leur tâche, la vieille mère avait étendu ses longs bras pour les ramener au pays, et pour chacun de ces bons fils qu'elle avait ramenés au foyer elle en avait envoyé au loin un autre.

Elle avait les reins toujours féconds, et des enfants affectueux et fidèles.

Allez à l'abbaye et, sous l'impression que vous fera le passé de la nation, vous n'aurez rien à craindre pour son avenir.

Frank fut charmé de quelques-uns des monuments.

Il fut épouvanté à la vue de quelques autres.

Il fit également part de sa joie et de sa colère à Maude.

Ils remarquèrent ensemble l'analogie de traits qui existe entre les types modernes et ceux du temps d'Élisabeth, leur coupe de cheveux, leur goût en fait de monuments, malgré la séparation que créent entre eux les affectations insupportables qui atteignent leur point culminant vers la fin du siècle dernier.

— Tout sonne faux, statues, inscriptions, tout, dit Frank. Les insupportables groupes allégoriques, qui se roulent à terre autour d'un héros défunt, appartiennent à la même classe que la prose pompeuse et enflée du docteur Johnson. Les plus grands effets sont les effets les plus simples. Il en fut, il en sera toujours ainsi. Mais ce petit bout de latin est propre à produire de l'effet, je le reconnais.

C'était une inscription presque effacée, au-dessous d'une statue du temps d'Élisabeth. Les pieds avaient été brisés, et les traits étaient devenus méconnaissables.

Deux mots de l'inscription avaient attiré le regard de Frank.

— *Maestissima uxor !* Ce fut « son épouse très désolée » qui l'éleva. Regardez-le maintenant, ce pauvre monument, si dégradé, de l'amour d'une femme ! Maintenant, Maude, venez avec moi, et nous visiterons le fameux « coin des poètes ».

Quelle réunion ce serait si, dans un jour solennel, chacun pouvait surgir de sa tombe ! Tennyson, le dernier et peut-être le plus grand de cette illustre lignée, gît sous la dalle blanche du sol.

Maude et Frank s'arrêtèrent près d'elle avec respect.

*Coucher de soleil et étoile du soir
Et un vibrant appel pour moi...*

cita Frank. Comme il est naturel qu'un vieillard ait écrit ces vers ! Je lui assignerais son rang immédiatement après Shakespeare, si j'avais charge de les classer.

— J'ai si peu lu, dit Maude.

— Nous lirons tout cela ensemble après la semaine prochaine. Mais votre lecture acquiert un caractère bien plus réel, plus intime quand vous êtes resté un instant près de la tombe de l'écrivain. Voici Chaucer... Cette grosse tombe ici. C'est le père de la poésie anglaise. Voici Browning, à côté de Tennyson, unis dans la vie et dans la mort. C'était un penseur plus profond, mais la musique et la forme ne sont pas moins essentielles.

— Quelle figure splendide ! s'écria Maude.

— C'est le buste consacré à Longfellow, l'Américain.

Ils lurent l'inscription : *Ce buste fut placé parmi les monuments des poètes d'Angleterre par les admirateurs anglais d'un poète américain.*

— Que je suis contente d'avoir vu cela ! Je connais si bien ses poésies, dit Maude.

— Je crois que c'est le poète qui a le plus de lecteurs en Angleterre.

— Quelle est cette figure debout ?

— C'est Dryden. Quelle physionomie intelligente, et quel type moderne ! Voici Walter Scott, à côté de la porte. Comme il avait l'air indulgent et humoristique ! Et voyez quelle hauteur a

sa tête, de l'oreille au sommet. C'était un fort cerveau. Voici Burns, l'autre Écossais fameux. Ne trouvez-vous pas une ressemblance entre les figures ? Puis voici Dickens, et Thackeray, et Macaulay. Je me demande si Macaulay, en écrivant ses *Essais*, avait le pressentiment qu'il serait enseveli dans l'Abbaye de Westminster. Il fait des allusions constantes à l'abbaye et à ses tombes. Je me dis toujours que nous avons une grande intuition de ce qui arrivera dans notre vie.

— Nous pouvons deviner ce qui est probable.

— Nous allons plus loin que cela. Dès le premier jour où je vous vis, j'eus l'intuition que je vous épouserais, et pourtant cela ne semblait pas probable. Mais au plus profond de mon âme je sus que je vous épouserais.

— Je savais que je vous épouserais, Frank, ou que je ne me marierais jamais.

— Eh bien ! alors, nous l'avons su tous deux. Ah ! voilà qui est vraiment merveilleux.

Ils étaient arrêtés parmi les monuments de tous ces grands hommes et s'extasiaient devant les mystères de leurs humbles existences, quand une voix, s'élevant près d'eux, les ramena au présent.

— Par ici, s'il vous plaît, pour les rois, dit la voix. On part pour les rois.

On se composait d'un petit groupe singulièrement hétérogène de gens qui attendaient à l'entrée de la grille l'arrivée du guide officiel.

C'étaient un homme de haute taille, à barbe rousse, à l'accent très écossais, avec sa petite femme fort douce, puis un père

américain et ses deux filles, vives, enthousiastes, un jeune officier de marine en uniforme, deux jeunes gens à qui les jeunes Américaines causaient de cruelles distractions, puis une douzaine d'autres voyageurs de différents sexes et âges.

Au moment même où Maude et Frank se joignirent à eux, le guide, un jeune homme à figure fraîche, arriva à grands pas, et l'on franchit l'entrée de l'enceinte réservée aux sépultures royales.

— Par ici, mesdames et messieurs, cria le guide d'une voix pressée, et tout le monde s'avança à grand bruit de pas sur les dalles.

Il s'arrêta près d'une tombe sur laquelle était représentée, étendue, une dame aux traits mélancoliques et fatigués :

— Marie, reine d'Écosse, dit-il, la plus grande beauté de son temps. Ce monument fut élevé par son fils, Jacques I^{er}.

— N'est-ce pas qu'elle est absolument charmante ? dit une des jeunes Américaines.

— Eh bien ! je ne sais pas. Je m'attendais à la trouver mieux que cela, répondit l'autre.

— Je suppose, fit remarquer le père, que si vous deviez passer par les mêmes épreuves que cette princesse, il ne resterait pas grand-chose de votre beauté. Mais quel âge pouvait avoir la reine d'Écosse, monsieur ?

— Elle avait quarante-quatre ans à l'époque de son exécution.

— Eh bien ! elle paraît jeune pour son âge, murmura l'Écossais.

Et le groupe se déplaça.

Frank et Maude restèrent en arrière pour considérer encore un peu la malheureuse princesse, brillant papillon de France, égaré loin de la lumière et de la chaleur dans ce pays farouche, terre de sang et de psaumes.

— Elle avait un corps de fer, avec toute sa grâce et sa douceur, dit Frank. Elle fit une chevauchée de quatre-vingts milles presque sans lâcher les rênes après la bataille de Langside.

— Elle a l'air bien fatiguée, la pauvre femme, dit Maude. Je crois qu'elle ne fut pas fâchée de trouver le repos.

Le guide était en train d'énumérer les noms de ceux qui occupaient les tombes à l'autre bout de la chapelle.

— La reine Anne est ici, ainsi que Marie, la femme de Guillaume III, tout près d'elle. Et voici Guillaume lui-même. Le roi était très petit et la reine très grande, en sorte que dans les bas-reliefs, le roi est représenté debout sur un tabouret, afin que leurs têtes soient à la même hauteur. Dans les souterrains, par là-bas, il y a trente-huit Stuarts.

Trente-huit Stuarts ! Princes, évêques, généraux, autrefois le sel de la terre, les plus puissants des hommes, et maintenant expédiés en un tas, avec insouciance, par ces mots de « trente-huit Stuarts ».

Ainsi la mort républicaine et le temps radical savent précipiter le plus élevé à bas de son trône.

On avait suivi le guide dans une autre petite chapelle qui portait le nom d'Henri VII inscrit sur la porte.

Assurément, dans ce temps-là, les princes étaient de grands bâtisseurs, qui projetaient grandement.

La pierre eût été une matière flexible comme la cire qu'on ne l'eût pas mieux pétrie, contournée en spirales, en courbes, en plis exquis, si légers, si délicats, si beaux, si compliqués dans leurs enlacements sur les murs, dans les guirlandes qui descendaient du plafond.

Jamais la main de l'homme ne créa rien de mieux travaillé en ornementation, jamais cerveau humain ne conçut un dessein plus achevé dans son harmonie et dans son charme.

Au centre, dans la pompe des armoiries médiévales couvertes des étoiles et des bandes qui formaient les armes des Tudors, les deux figures en bronze d'Henri et de sa femme étaient allongées côte à côte sur leur tombe.

Le guide lut à haute voix les originales volontés écrites par le roi dans son testament, où il donnait ordre qu'on les inhumât « en ayant quelque égard pour leur royale dignité, mais en évitant la pompe condamnable et les superfluités choquantes ».

Il y avait, comme le fit remarquer Frank, un joli trait de la violence de sang des Tudors, dans ces adjectifs. On devinait sans peine de qui Henri VIII tenait son caractère impérial.

Et cependant la figure tombale, qui avait les yeux tournés en haut, avait une expression ascétique, un caractère de prêtre.

On passa près des tombes violées de Cromwell, de Blake, d'Ireton, revanche méprisable de gens qui n'avaient pas osé les affronter sur le champ de bataille.

On remarqua la tombe de Jacques I^{er}, qui se l'était élevée à lui-même, et qui justifia dans sa mort la renommée de philosophe qu'il avait ambitionnée pendant sa vie.

Puis on considéra la vaste tombe de Villiers, duc de Buckingham, aussi étonnante, aussi magnifique que son histoire. On jeta un regard sur ce qui cachait les restes du courageux petit Georges II, le dernier des rois d'Angleterre qui ait conduit son armée à la bataille.

Ensuite on se remit en route pour voir le « coin des Innocents », où reposent les grêles ossements des pauvres enfants assassinés dans la Tour.

Mais à ce moment le guide avait groupé de nouveau autour de lui son petit troupeau, de l'air d'un homme qui possède un renseignement qu'il ne faut pas laisser perdre.

— Vous vous placerez debout sur la marche, pour voir le profil, dit-il en montrant une statue de femme sur une tombe. C'est la grande reine Élisabeth.

Ce profil et cette face valaient la peine d'être vus. C'était la figure d'une reine qui méritait d'avoir sur terre des Shakespeare et sur mer des Drake.

Si le roi espagnol l'avait vue, il aurait compris qu'il n'était pas prudent de l'attaquer, cette vieille et farouche dame au profil d'aigle, aux lèvres de fer.

Il était facile de deviner de quelle poigne elle tenait son livre de comptes. On s'expliquait sa dureté envers ses amants. On se figurait la confiance qu'elle inspirait à son peuple. On lisait sans peine tout cela sur cette merveilleuse figure.

— Elle est splendide, dit Frank.

— Elle est terrible, dit Maude.

— J'ai cru comprendre, d'après vos paroles, dit l'Américain, que c'était cette dame qui a décapité l'autre dame, la reine

d'Écosse, celle que nous avons vue dans l'autre *compartiment*.

— Oui, monsieur, c'est elle.

— Eh bien ! je trouve que du moment qu'il s'agissait de couper une tête, c'est bien cette dame qu'il fallait pour que la chose fût faite promptement, sans retard. Ce n'était pas une dame mariée, à ce que je crois savoir.

— Non, monsieur.

— Et ce fut bien heureux pour quelqu'un. Le mari de cette femme-là aurait passé de vilains moments, monsieur. C'est mon opinion.

— Chut ! papa, disent les deux jeunes filles.

Et le cortège se remit en marche.

On entrait dans la chapelle la plus intérieure, la plus ancienne, la plus sainte, celle où, parmi les anciens rois Plantagenets, repose cet antique monarque saxon, confesseur et saint canonisé, saint Édouard, dont le corps entouré d'honneurs a servi de point de départ à ce grand sanctuaire qui s'est élevé graduellement autour de lui.

C'est un singulier monument, jadis revêtu d'une mosaïque, mais maintenant nu, dépouillé, qui se dresse au centre.

— Le corps d'Édouard le Confesseur est dans un cercueil, au haut, dit le guide. Ce creux au-dessous était rempli de précieuses reliques, et les pèlerins avaient coutume de s'agenouiller dans ces niches, qui sont juste assez grandes pour contenir un homme à genoux. Le travail en mosaïque a été enlevé par les pèlerins.

— De quelle époque date le sanctuaire ? demanda Frank.

— Environ de l'année 1250, monsieur. Les anciens rois se faisaient ensevelir aussi près que possible de lui. En ce temps-là ils croyaient que le diable pouvait emporter leurs corps. Aussi, plus ils étaient près du saint, plus ils se jugeaient en sûreté. Henri V, qui remporta la victoire d'Azincourt, est là. Voici le casque, le bouclier, et la selle même qui lui servirent alors, sur cette solive transversale. Le roi à la figure grave et barbue est Edouard III, le père du Prince noir. Le Prince noir ne vécut pas assez pour monter sur le trône, mais il fut le père de l'infortuné Richard II, qui repose ici. C'est ce roi rasé de près, avec des traits si prononcés. Maintenant, mesdames et messieurs, si vous voulez vous diriger de ce côté, je vais vous montrer un des objets les plus remarquables de l'abbaye.

L'objet en question n'avait pour toute singularité que d'être un cube de pierre placé sous un vieux siège. Mais quand le guide eut ajouté quelques mots, on sentit qu'il avait rempli sa promesse.

— Voici la pierre sacrée de Scone, sur laquelle furent couronnés depuis un temps immémorial les rois d'Écosse. Lorsque Edouard I^{er} envahit l'Écosse, il y a six cents ans, il la fit transporter ici, et depuis lors, tous les monarques anglais s'y sont assis lors de leur couronnement.

— Et la reine Victoria ? demanda quelqu'un.

— Oui, elle aussi. D'après la légende, ce serait la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête lors de son rêve, mais les géologues ont prouvé que c'est du grès rouge d'Écosse.

— Alors je vois, monsieur, que cet autre trône est le trône d'Écosse, dit le gentleman américain.

— Non, monsieur, le trône anglais et le trône écossais n'en font qu'un. Mais au temps de Guillaume et de Marie, il fallut la couronner aussi bien que lui, et on eut ainsi besoin d'un second trône. Naturellement ce dernier fut moderne.

— Il n'y a qu'une couple de siècles. Je m'étonne qu'on l'ait laissé là. Mais je trouve qu'on aurait pu le surveiller davantage. Quelqu'un y a gravé son nom.

— Un écolier de Westminster paria avec ses condisciples qu'il passerait la nuit parmi les tombes, et pour prouver qu'il l'avait fait, il grava son nom sur le trône.

— Vraiment, dites-vous ! s'écria l'Américain. Eh bien ! je suis sûr que ce garçon-là a fini par monter très haut.

— À la hauteur de la potence, peut-être, dit Frank, ce qui fit rire tout le monde.

Mais le guide reprit d'un air grave, en homme responsable de la dignité de l'abbaye :

— Cette tombe est celle de la reine Éléonore.

Frank tira Maude par la manche.

— Éléonore de Charing Cross, dit-il. Voyez-vous comme ces petits bouts d'histoire s'ajustent les uns aux autres.

— Et voici la tombe de son mari Edouard 1^{er}. C'est lui qui rapporta la pierre de Scone. Au temps de sa mort, la conquête de l'Écosse était presque achevée, et il donna l'ordre de ne lui faire qu'une tombe provisoire jusqu'au jour où l'Écosse serait complètement soumise. Il est encore, comme vous le voyez, dans une tombe provisoire.

Le gros Écossais partit d'un éclat de rire bruyant et moqueur.

Tous les autres jetèrent sur lui ce regard attristé de pitié que les Anglais affectent à l'égard des autres peuples plus démonstratifs, quand l'émotion les domine.

Un jet d'eau lancé par une pompe de jardin ne l'eût pas mieux refroidi.

— Pendant le siècle dernier, on ouvrit la tombe, dit le guide, et on y trouva une inscription disant : *Ci-gît le marteau des Écossais*. C'était un bel homme, qui avait une taille de six pieds deux pouces, de la plante des pieds au haut de la tête.

On quitta enfin le vieux sanctuaire où les grands rois Plantagenets forment comme une garde du corps autour du saint saxon.

On passa à côté de tombes d'abbés, de croisés défunts qui avaient les jambes croisées l'une sur l'autre, et, un instant plus tard, on se trouva dans un milieu relativement moderne.

— Voici la tombe de Wolfe, qui mourut sur les hauteurs d'Abraham, dit le guide. C'est grâce à lui et à ses soldats que l'Amérique entière appartient aux races de langue anglaise. Voici une scène qui représente les Highlanders allant au combat par le sentier tortueux qui part de la baie de Wolfe. Il mourut au moment de la victoire.

On était tout étourdi de se sentir ainsi jeté d'un siècle à l'autre.

L'histoire d'Angleterre paraissait faite d'événements non point successifs, mais simultanés, car on passait en un instant de l'époque des Georges à celle d'Élisabeth, avec ses monuments aussi bien conservés les uns que les autres.

On passa près de l'imposant de Vere, dont l'armure était placée par pièces détachées sur une dalle de marbre, pour montrer qu'il était mort en paix avec tous les hommes.

On vit la terrible statue qui représente l'attaque de la Mort, statue qui, vue au clair de lune, obligea un voleur de minuit à laisser tomber son butin et à s'enfuir de l'abbaye en proie à une terreur panique. C'est un objet à la fois si effrayant et si fascinant que les pas traînants du groupe de curieux avaient cessé de se faire entendre avant que Maude et Frank pussent s'en arracher.

À la base de la statue se trouve une porte de fer ouverte. L'art du sculpteur a réussi merveilleusement à vous donner l'illusion que cette porte a été ouverte avec violence. Les deux battants ont l'air de vibrer encore sous le choc et on croit presque entendre le son métallique dans toute sa dureté.

Par l'ouverture noire s'est élancé un être terrible, un je-ne-sais-quoi enveloppé d'un linceul et qui d'une main osseuse s'agrippe au piédestal, pendant que l'autre est levée pour lancer un dard sur la femme qu'il supporte.

Celle-ci, une jeune mariée de vingt-sept ans, est tombée défaillante, pendant que son mari, l'horreur peinte sur ses traits, se penche en avant, la main étendue, pour se jeter entre sa femme et son hideux agresseur.

— J'en rêverai, dit Maude, qui avait pâli, ainsi que cela arriva à plus d'une femme devant ce monument.

— C'est terrible.

Frank recula de quelques pas, hors d'état d'en détourner les yeux. Quelle hardiesse a montrée le sculpteur ! C'est un effet qui doit être risible ou grandiose, et il est arrivé au grandiose !

— Il se nomme Roubillac, dit Maude, le lisant sur le piédestal.

— Un Français, ou un homme d'origine française. N'est-ce pas caractéristique ? Dans toute la vaste abbaye, le seul monument qui nous ait fait l'impression d'une œuvre de génie et d'imagination est dû à un étranger. Nous n'avons pas ce don. Nous avons trop peur de nous laisser aller, de nous abandonner à nous-mêmes. Nous avons de la lourdeur dans la main et dans l'esprit.

— Si nous ne sommes pas en état de produire les monuments, nous savons produire les hommes qui les méritent, dit Maude.

Et Frank s'empressa de noter cet aphorisme surgi sa manchette.

— Nous sommes trop austères tant en sculpture qu'en architecture, dit-il. Plus de fantaisie et de vigueur chez nos sculpteurs, un emploi plus large de l'or et du pur ornement chez nos architectes, voilà ce qui nous manque. Mais je pense qu'il n'est plus temps de réclamer ces dons. Il vaudrait mieux établir dans le monde la division du travail, conformément aux aptitudes des diverses nations. Que l'Italie et la France nous embellissent. Nous pourrions faire quelque chose en échange – organiser les colonies françaises, peut-être, ou bien le trésor italien. C'est la besogne qui nous revient de droit, mais nous ne nous tirerons jamais de l'autre.

Le guide était déjà arrivé au bout de sa tournée, une porte de fer symétrique avec celle par où on était entré.

On le rejoignit comme il attendait avec impatience, en balançant ses clés. Mais quand Maude passa devant lui avec un

sourire et quelques mots de remerciement, la satisfaction reparut sur sa figure.

Un rayon de sourire vivant est bienvenu pour l'homme qui passe ses journées parmi des tombes.

On traversa le transept du nord, et on sortit par le portique de Salomon.

Le nuage chargé de pluie avait disparu.

Le soleil d'été éclairait les rues humides et changeait tout en or.

On aurait pu se croire dans ce Londres enchanté dont rêvait le jeune Whittington.

Devant eux s'étendaient des pelouses d'un vert vif avec des gouttelettes d'eau que le soleil faisait étinceler sur l'herbe.

L'air était plein du pépiement des moineaux.

Au-delà de cette vision, depuis l'extrémité de Whitehall jusqu'à Victoria Street, le noir ruban de la circulation décrivait ses courbes, ses cercles, en formant une des grandes ceintures de l'énorme cité.

Et au-dessus de tout cela, à leur droite, surgissaient ces magnifiques édifices du Parlement, dont la seule vue faisait repentir Frank de ses paroles amères à l'égard de l'architecture anglaise.

Ils restèrent sous le porche antique à contempler tableau.

C'était si merveilleux de voir que d'un seul pas on allait du grand pays d'autrefois au pays d'aujourd'hui, plus grand encore.

C'était bien pour construire cette chose-là que ces défunts avaient vécu et étaient morts.

— Il n'est guère plus de trois heures, dit Frank. C'était un endroit bien sombre à vous montrer. Grands dieux ! nous avons un jour à passer ensemble, et je vous mène dans un cimetière ! Irons-nous à une matinée pour réagir ?

Mais Maude lui mit la main sur le bras.

— Je ne crois pas, Frank, avoir jamais été plus fortement émue, en avoir appris davantage en aussi peu de temps. Ce fut une heure grandiose, une heure qu'on n'oublie jamais. Et il ne faut pas vous figurer que je sois avec vous uniquement pour être amusée. Je suis avec vous pour vous tenir compagnie toutes les fois que vous êtes dans vos dispositions les plus nobles, les plus élevées. Maintenant, avant que nous quittions cette chère vieille abbaye, promettez-moi que vous chercherez toujours dans votre vie ce qu'il y a de plus haut et que vous ne vous abaissez jamais jusqu'à moi.

— Je puis vous promettre sans courir aucun risque que je ne descendrai jamais jusqu'à vous, dit Frank. Je passerais toute ma vie à monter qu'il y aurait encore en votre âme des endroits qui seront pour moi comme des pics neigeux perdus dans les nuages. Mais vous serez toujours comme en ce moment ma bonne chère camarade, ma charmante femme. Et maintenant, Maude, que faisons-nous ? Allons-nous au théâtre, ou voir les Australiens ?

— Tenez-vous beaucoup à l'un ou à l'autre ?

— Non, à moins que vous ne le désiriez.

— Eh bien ! alors, il me semble que l'un ou l'autre seraient une profanation. Promenons-nous ensemble le long du quai. Asseyons-nous sur un des bancs que voici, et regardons le fleuve

s'écouler au soleil, en causant et réfléchissant sur tout ce que nous avons vu.

CHAPITRE VI

Deux soli et un duo

Le soir qui précéda le mariage, Frank Crosse et son garçon d'honneur. Rupton Hale, dînèrent au Club Raleigh avec le frère de Maude, Jack Selby, jeune lieutenant dans un régiment de hussards.

Jack était un jeune sportsman qui avait la tête pleine de chevaux et de *slang*.

Sans se préoccuper le moins du monde de l'avenir qui s'offrait à Frank en ce monde, il avait accordé son entière approbation au projet de mariage dès qu'il avait su que son futur beau-frère avait joué pour le second Surrey.

— Que pouvez-vous désirer de plus, dit-il, vous ne serez pas tout à fait une Mrs W. G., mais vous serez sur la limite du cricket de première classe.

Et Maude, toute en joie de se voir approuvée par lui, sans en bien comprendre les motifs, l'embrassa et l'appela le meilleur des frères.

Le mariage devait avoir lieu à onze heures dans l'église de Sainte-Monique.

Les Selby s'étaient installés au Laugham Hôtel et Frank était descendu à l'Hôtel Métropole. Rupton Hale fit comme lui.

Ils se levèrent de bonne heure, la tête et les nerfs un peu fatigués des suites de l'hospitalité que leur avait offerte la veille Jack Selby.

Frank ne voulut pas déjeuner ; il lui déplaisait de se montrer en public dans ses habits de noces : ils restèrent donc dans le salon d'en haut.

Debout devant la fenêtre, il tambourinait des doigts sur la vitre et regardait vers l'avenue de Northumberland.

Il s'était souvent représenté ce jour-là.

Il en associait l'idée avec un beau soleil, des fleurs, tout ce qui symbolisait la joie.

Mais la nature ne s'était pas mise en frais.

Un brouillard compact, composé de fumée et de buée, emplissait la rue.

Une pluie fine et persistante tombait sans interruption ; elle fouettait les vitres, éclaboussait les appuis des fenêtres, gargouillait dans les chéneaux.

Bien loin au-dessous de lui, sur la chaussée gris foncé, s'allongeaient les rangées de cabs mouillés, semblables à des coléoptères au dos luisant.

Les ronds noirs des parapluies se mouvaient rapidement sur le pavé brillant.

Un cheval s'était abattu à la porte du Club constitutionnel, et un policeman, vêtu de toile cirée, aidait le cocher à le relever.

Frank le contempla jusqu'à ce que l'animal eût été réharnaché et eût disparu dans Trafalgar Square.

Alors il fit demi-tour et s'examina dans la glace.

Son habit noir d'une bonne coupe et ses pantalons gris perle faisaient bien valoir sa tournure athlétique et alerte.

De même son chapeau reluisant, ses gants nuance lavande, sa cravate bleu foncé étaient absolument irréprochables.

Et pourtant il n'était pas content de lui.

Maude méritait quelque chose de mieux que cela.

Comme il avait été bête de boire tant de vin la veille au soir !

S'il était un jour en leur existence où il eût dû se montrer dans tout son avantage, c'était bien celui-là.

Il était agité, il avait tous les nerfs en vibration.

Il aurait donné n'importe quoi pour une cigarette, mais il ne tenait pas à sentir le tabac.

En se rasant, il s'était fait une coupure, et son nez avait des excoriations dues à une journée chaude sur le terrain de cricket.

Quelle sottise d'avoir exposé son nez au soleil avant son mariage.

Peut-être en voyant cela, Maude ferait...

Bon, il n'était guère probable qu'elle rompît, mais tout au moins elle aurait honte de lui.

Il fit tant que ce malheureux nez le jeta dans une sorte de fièvre.

— Vous avez perdu votre couleur, Crosse, dit son garçon d'honneur.

— J'étais justement en train de me dire que c'était vrai pour mon nez. Vous êtes bien bon de me tenir compagnie.

— C'est bon, nous irons de compagnie jusqu'au bout.

Hale était un homme prompt au découragement, quoi qu'il fût le plus loyal des amis, et il tenait un langage déprimant.

Son air sombre, la pluie londonienne, l'agacement que comporte la circonstance, tout cela se réunissait pour rendre Frank de plus en plus malheureux.

Heureusement, Jack Selby entra dans la pièce comme un rayon de soleil.

La vue de sa figure fraîche et souriante – à moins que ce ne fût un souvenir de Maude qu'il y retrouvait – fut pour le fiancé une consolation.

— Comment allez-vous, Crosse ? Et vous, Hale ? Excusez mes façons de campagnard. Le vieil arbre de Noël du vestibule voulait vous envoyer chercher, mais je connaissais votre numéro : Vous avez un peu de vert autour des ouïes, vieux camarades.

— J'ai un peu mal aux cheveux, aujourd'hui.

— C'est ce qu'il y a de pire dans ce champagne à bon marché. Cela ne vaut rien pour les jeunes gens, de veiller tard. Prenez avec moi un soda au whisky. Non ? ... Hale, il faut le remonter, car tout le monde vous tombera dessus si vous n'amenez pas votre homme en belle forme. Il est certain que nous avons bu hier soir comme des trous. Vous n'avez pas pu

venir à bout de votre déjeuner ? Moi non plus. Une fraise et un seau de soda ?

— Comment va-t-on au Laugham ? demanda vivement Frank.

— Oh ! superbement. Du moins je n'ai pas vu Maude ; elle fait ses préparatifs pour la parade. Mais maman a trop d'avoine. Il nous a fallu lui serrer le mors d'un cran. Autrement impossible de la tenir.

Les yeux de Frank se portèrent sur l'aiguille des minutes qui se mouvait avec lenteur.

Il n'était pas encore dix heures.

— N'êtes-vous pas d'avis que je pourrais faire un tour au Laugham, et les voir ?

— Grands dieux ! non. C'est contraire à tous les règlements. Tenez-lui la tête, Hale. Voyons, mon garçon, de la fermeté.

— Ça ne convient pas, Crosse, vraiment ça ne convient pas, dit Hale d'un ton solennel.

— Quelle bêtise ! Me voilà ici à ne rien faire, alors que je pourrais aller lui tenir un peu compagnie. Prenons un cab.

— Doucement, mon petit, doucement. Tenez-le en main, Hale, tenez-le court.

Frank se jeta sur un fauteuil et maudit tout bas les sottises conventions.

— On n'y peut rien, mon garçon. C'est correct.

— Du nerf, Crosse, du nerf. Nous mènerons l'affaire grand train quand nous nous y mettrons. Deux de nos Jeannots vont

venir, deux types de première force, et tous deux pleins de sang. Nous peindrons le Laugham en beau rouge solférino quand la revue de l'église sera passée.

Frank était assis, l'air assez maussade, l'œil fixé sur la lente aiguille des minutes, écoutant les propos légers de ce gamin de lieutenant, et les réponses plus graves de son garçon d'honneur.

À la fin, il se leva brusquement, prit son chapeau et ses gants.

— La demie ! dit-il, allons. Je ne peux pas attendre plus longtemps. Il faut que je fasse *quelque chose*. Il est temps de nous rendre à l'église.

— En route pour l'église ! cria Jack. Attendez un instant, je connais ce jeu-là. J'ai été garçon d'honneur, déjà, le mois dernier. Inspectez son équipement, Hale. Assurez-vous qu'il est conforme aux règlements. L'anneau ? C'est bien. L'argent pour remettre au curé ? Très bien. Menue monnaie ? Bon. Par le flanc droit, pas accéléré !

Frank eut bientôt retrouvé son entrain, maintenant qu'il avait quelque chose à faire.

Même la course en cab, par les rues ruisselantes, avec le battement de la pluie sur la capote de leur véhicule, n'était plus capable de le déprimer.

Il s'éleva au diapason de Jack Selby, et ils babillèrent gaiement ensemble.

— N'avons-nous pas fini par le mettre en forme pour le combat ? s'écria Jack enthousiasmé. Cela prouve que tout le mal que nous nous sommes donné pendant ces dernières vingt-quatre heures n'est pas perdu. Voilà le genre qui me plaît. Dur comme un caillou. On ne les achète pas comme ça. Il faut les élever.

C'est un crack de premier ordre et plein de feu. Nous voici sur le terrain.

C'était une église basse, d'aspect antique, grise, avec un porche gothique, flanqué de deux niches et qui rappelait le siècle qui précéda Luther.

Des boutiques de détaillants modernes l'entouraient de toutes parts et faisaient ressortir l'air digne à la fois et singulier de la vieille façade.

La porte latérale était ouverte.

Les trois jeunes gens entrèrent dans l'intérieur sombre, meublé de hautes stalles sculptées, avec d'anciens vitraux aux riches couleurs.

D'énormes solives de chêne noirci se recourbaient au-dessus de leurs têtes, et sur les murs s'enlaçaient, se tordaient des inscriptions à demi effacées en latin médiéval.

Il semblait qu'un seul pas eût suffi aux arrivants pour les transporter de l'atmosphère du XIX^e siècle dans celle du XV^e.

— Cette église est vieille que c'en est crevant ! dit Jack à demi-voix. Ça ne s'achète pas. Mais c'est aussi gai qu'une glacière. Voici un indigène qui arrive par l'aile. C'est votre homme, Hale, si vous tenez à avoir des nouvelles.

Le sacristain n'était pas de très bonne humeur.

— C'est pour quatre heures moins le quart, dit-il, quand Hale l'eut abordé.

— Non, non, à onze heures.

— À quatre heures moins le quart, vous dis-je. C'est le curé qui l'a dit.

— Mais ! ce n'est pas possible.

— Nous en avons à toutes les heures.

— Nous en avons ? De quoi ?

— Des enterrements.

— Mais il s'agit d'un mariage.

— Alors, veuillez m'excuser, monsieur. En vous voyant j'ai cru que vous étiez venu pour assister aux funérailles de l'enfant.

— Grands dieux ! non.

— Il y avait quelque chose dans votre air, monsieur... Mais maintenant que je peux voir la couleur de vos habits, naturellement, je comprends de quoi il s'agit. Il y a trois mariages, lequel est-ce ?

— Les noms sont Crosse et Selby.

Le sacristain consulta un vieux calepin tout froissé.

— Oui, monsieur, je le vois ici. Milord ou Miss Crosse et Milord ou Miss Selby. Onze heures, monsieur, onze heures *précises*. Le curé est d'une ponctualité terrible et je vous conseillerais de prendre vos places.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Frank, d'une voix agitée, quand Hale fut de retour.

— Non, non.

— De quoi parlait-il ?

Oh ! rien, une légère confusion dans les idées.

— Montons-nous ?

— Oui, je crois que cela vaut mieux.

Leurs pas résonnèrent et furent répétés par l'écho dans l'église déserte, pendant qu'ils se rendaient dans l'aile.

Ils s'arrêtèrent tout décontenancés devant la grille.

Frank se fouillait pour s'assurer qu'il avait bien l'anneau dans sa poche aux tickets. Il prit aussi un billet de cinq livres et le mit dans un endroit où il était sûr de mettre aisément la main.

Alors il fit brusquement demi-tour, le rouge à la figure, car une des portes latérales venait de s'ouvrir à grand fracas.

Une grosse ménagère entra, portant un seau de fer blanc et un chiffon.

— On s'est trompé d'oiseau cette fois, dit tout bas Jack, en se divertissant du changement de physionomie de Frank.

Mais presque en même temps les Selby entrèrent par l'autre extrémité de l'église.

M^r Selby, avec sa face rouge et ses abondants favoris, donnait le bras à Maude.

Elle avait l'air bien pâle, bien douce, les yeux baissés, une expression solennelle sur les lèvres.

Derrière elle venaient sa sœur cadette Marie et sa jolie amie Nelly Sheridan, l'une et l'autre en robes cramoisi, en larges chapeaux cramoisis avec des plumes blanches frisées.

Quant à la fiancée, elle portait ce costume de voyage gris qui était déjà bien connu de Frank, grâce à la description faite dans la lettre de sa fiancée. La nuance douce et la tendresse grave qu'exprimait la figure de Maud faisaient un effet charmant.

Derrière les jeunes filles s'avancait la mère, encore jeune et élégante, et ayant dans son extérieur, dans son port, quelque

chose de la grâce de Maude.

Comme le groupe suivait l'aile, Frank ne put se contenir plus longtemps.

— Tenez-lui la tête, fit Jack à Hale d'une voix agitée, à peine baissée, mais leur homme était déjà parti à grands pas pour serrer la main de Maude.

Il marcha à la droite, et on se disposa en deux petits groupes, l'heureux couple au milieu.

Au même instant, le tintement sonore de l'horloge de l'église se fit entendre au-dessus d'eux, et le curé, secouant les épaules pour mettre en place son surplis blanc, sortit tout affairé de la sacristie.

Pour lui, tout cela était la chose du monde la plus ordinaire, la plus banale, la plus insignifiante, et Frank et Maude furent également ébahis de voir de quelle façon nonchalante il portait un livre de prières, et avec quelle rapidité il se mit à expédier la cérémonie.

Dans tout cela, il n'y avait rien qui pour eux ne fût solennel, d'une importance extrême, en sorte qu'ils s'étaient attendus à voir dans le rite quelque chose de mystérieux, d'accablant, et voilà qu'ils se trouvaient devant ce petit homme pressé, évidemment enrhumé du cerveau, qui les liait l'un à l'autre de l'air entendu d'un épicier qui ficelle ensemble deux paquets.

Après tout, il lui fallait faire cette besogne un millier de fois par an, et on ne pouvait exiger qu'il se montrât follement ému.

Le bizarre office leur fut lu, avec ses exhortations, ses explications parfois pleines de gravité, parfois belles, parfois choquantes.

Puis le petit curé, s'adressant à Frank :

— Veux-tu prendre cette femme comme épouse légitime, pour que vous viviez ensemble selon l'ordonnance de Dieu dans le saint état du mariage ? Veux-tu l'aimer, la reconforter, l'honorer dans la maladie comme en santé, et, renonçant à toute autre, t'attacher uniquement à elle aussi longtemps que vous vivrez l'un et l'autre ?

— Je le veux, dit Frank avec conviction.

— Et toi, veux-tu cet homme comme époux légitime, pour vivre ensemble selon l'ordonnance de Dieu dans le saint état de mariage. Veux-tu lui obéir, le servir, l'aimer, l'honorer, et le garder, dans la maladie, comme en santé, et renonçant à tout autre, te garder uniquement pour lui aussi longtemps que vous vivrez l'un et l'autre ?

— Je le veux, dit Maude du fond de son cœur.

— Qui donne cette femme en mariage à cet homme ?

— Je la donne, moi, M^r John Selby, son père.

Et ils répétèrent à leur tour les paroles décisives.

— Je te prends pour t'avoir et te garder à partir de ce jour, dans la bonne fortune, dans l'adversité, riche ou pauvre, en santé ou en maladie, pour t'aimer, te chérir, t'obéir jusqu'à ce que la mort nous sépare, selon la sainte ordonnance de Dieu, et de cela je te donne ma foi.

— L'anneau, l'anneau ! dit Hale.

— L'anneau, grand bêta, dit à demi-voix Jack Selby.

Frank mit violemment la main dans toutes ses poches.

L'anneau était dans la dernière de celles qu'il fouilla.

Mais impossible de trouver le billet de banque. Il se rappela qu'il l'avait mis dans un endroit sûr.

Où pouvait-il donc être ? Dans sa bottine, ou dans la doublure de son chapeau ?

Non, il n'avait pu faire une chose aussi sotté. Et il recommença à fouiller ses poches des deux mains.

Ce fut un temps d'arrêt terrible pour la cérémonie.

— Sacristie... après... dit à demi-voix le clergyman.

— Ah ! voilà, dit Frank haletant.

Il avait fini par le retrouver, après une fouille dernière et désespérée, dans le gousset de son gilet, un endroit où jamais il ne mettait rien.

Naturellement, c'était pour ce même motif qu'il l'avait mis là, afin qu'il y fût seul, bien sous sa main.

L'anneau et le billet de banque furent tendus au curé, qui escamota prestement le second et rendit le premier.

Alors Maude tendit sa petite main blanche et Frank fit glisser le cercle d'or sur le troisième doigt.

— Avec cet anneau, je t'épouse, dit Frank, et avec mon corps je t'adore (il s'arrêta pour faire mentalement une correction : et aussi avec mon âme) et je te dote de tous mes biens en ce monde.

Puis on dit une prière.

Après quoi, le curé réunit les deux mains, la main musclée bronzée par le soleil, et la mignonne main blanche, sur laquelle brillait l'anneau tout neuf.

— Ceux que Dieu a unis ensemble, que personne ne les sépare, attendu que Francis Crosse et Maude Selby ont consenti à s'unir par les liens sacrés du mariage, et en ont rendu témoignage devant Dieu et devant cette réunion, et qu'ils ont par là donné et engagé leur foi, et ont confirmé cette déclaration par le don d'un anneau et, par leurs mains unies, je proclame qu'ils sont mari et femme.

Enfin, ça y était : c'était fini.

Ils étaient unis, pour ne plus jamais se séparer avant le jour où le couvercle de la bière se fermerait sur l'un ou sur l'autre.

Maintenant ils étaient à genoux.

Le curé débitait rapidement des psaumes et des prières. Mais l'esprit de Frank était bien loin du rituel.

Il regardait de côté la créature gracieuse, jeune, qu'il avait à côté de lui.

Sa belle chevelure tombait sur son cou blanc, et sa tête baissée avec respect ravissait le regard de Frank.

Elle si douce, si humble, si bonne, si belle, elle était toute à lui. Elle avait juré d'être pour toujours la compagne de sa vie.

Un flot de tendresse pour elle lui monta au cœur. Il avait toujours eu un amour passionné, mais en ce moment c'était un amour héroïque, terrible dans son oubli de soi-même.

Il se souhaitait de lui apporter le bonheur, le plus grand bonheur que pût désirer une femme. Mais s'il était destiné à la rendre malheureuse, à lui faire perdre quoi que ce fût de sa beauté et de sa bonté, oh ! alors, il demandait à mourir sur l'heure, en ce moment suprême où il était agenouillé près d'elle devant la balustrade de l'autel.

Sa prière était si fervente qu'il leva les yeux vers l'autel d'un air résigné, comme s'il s'attendait à une catastrophe imminente.

Mais tout le monde s'était levé, l'office était terminé.

Le curé prit la tête et tous le suivirent à la sacristie.

Il y eut autour d'eux un murmure général de félicitations et d'approbation.

— Mes compliments les plus sincères, Crosse, dit Hale.

— Bravo, Maude, vous avez été épatante, s'écria Jack en embrassant sa sœur. Par Jupiter ! c'est parti droit comme un cheval au signal du starter.

— Vous allez signer ici, et ici, dit le curé, et les témoins ici, et ici. Je vous remercie beaucoup, et vous souhaite toute sorte de bonheur. Nulle autre formalité ne m'oblige à vous retenir plus longtemps.

Et ce fut ainsi que, sous l'empire d'une singulière sensation, comme celle d'un rêve, Frank et Maude se retrouvèrent traversant l'aile, lui très fier, très droit, elle très douce, très intimidée, pendant que l'orgue tonnait la marche du mariage.

Des voitures attendaient.

Frank fit monter sa femme, monta après elle, et ils s'éloignèrent suivis du murmure sympathique d'un petit groupe de badauds qui s'était formé sous le porche, tant par curiosité que pour s'abriter de la pluie.

Maude s'était plus d'une fois promenée en voiture avec Frank, mais cette fois-ci, elle se sentit tout à coup gênée, intimidée.

L'office du mariage, avec les sous-entendus de ses allusions, de ses exhortations, l'avait abattue et effrayée.

Elle osait à peine lever les yeux vers son mari. Mais il la tira bientôt de cette crise de gravité.

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— Ô Frank.

— Votre nom, s'il vous plaît, à vous ?

— Mais vous le savez bien.

— Dites-le.

— Maude.

— Est-ce tout.

— Maude Crosse... Ô Frank.

— Ô ma chérie ! Comme cela sonne grandioisement ! Ô Maude, comme il est charmant, ce vieux univers ! N'est-ce pas joli, de voir tomber la pluie ? Et les pavés n'ont-ils pas quelque chose d'attrayant ? N'est-ce pas que tout est splendide et ne suis-je pas le plus veinard... Oui, j'ai une veine incroyable... le plus veinard des hommes. Chère petite, donnez-moi votre main. Je puis *la* sentir sous votre gant. Maintenant, ma charmante, vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?

— Maintenant, non.

— Vous avez eu peur ?

— Oui, un peu. Ô Frank, vous ne vous lasserez jamais de moi, n'est-ce pas ? Si vous le faisiez, je mourrais de chagrin.

— Me lasser de vous, grands dieux ! Vous ne devineriez jamais ce que je faisais pendant que le curé nous faisait part de

ce que saint Paul disait aux Colossiens, et le reste.

— Je sais parfaitement ce que vous faisiez et vous n’auriez pas dû le faire.

— Qu’est-ce que je faisais donc ?

— Vous ne faisiez que me regarder.

— Oh ! vous avez vu cela, n’est-ce pas ?

— Je le sentais.

— Eh bien ! c’était vrai. Mais je priais en même temps.

— Est-ce bien vrai, Frank ?

— Lorsque je vous ai vue agenouillée là, si douce, si bonne, il m’a semblé que je comprenais comment vous m’aviez été donnée en garde pour la vie, et je priais de tout mon cœur pour que si je devais jamais vous faire tort en pensée, en parole, ou en action, je tombe mort à l’instant, avant d’avoir le temps de le faire.

— Ô Frank, quelle prière terrible !

— Mais je le sentais : c’était mon désir, je ne pouvais m’en empêcher. Ma chérie, vous n’êtes pas autre chose qu’un ange incarné, la créature la plus douce, la plus sensible, la plus belle qui vive, qui marche sur terre. Plaise à Dieu que je vous conserve telle, que je vous fasse, si c’est possible, toujours plus élevée, et si jamais je dis un mot, si j’accomplis un acte qui semble vous abaisser, alors rappe-lez-moi le moment présent. Ordonnez-moi de reprendre l’existence conforme à notre idéal le plus haut. De mon côté, je ferai effort pour me perfectionner, pour mettre ma vie à l’unisson de vous, pour combler le vide qui existe entre nous et pour ne pas me sentir absolument indigne de notre

amour. Ainsi nous agirons et réagirons l'un sur l'autre. Nous deviendrons sans cesse meilleurs et plus sages, et nous daterons du jour de notre mariage ce qu'il y aura de meilleur, de plus brillant dans nos intelligences et dans nos âmes. Et voilà l'idée que je me fais d'un office de mariage. Ici se termine la première leçon. Les vitres sont brouillées par la pluie, et au diable le cocher ! Ce serait bien dur qu'un mari ne puisse embrasser sa propre femme, ma chérie.

Un chapeau à larges bords avec une plume frisée n'a guère la forme favorable pour circuler en voiture avec un ardent jeune marié, dans une voiture dont les vitres sont discrètement brouillées par la pluie.

Frank donna la preuve du fait, et il leur fallut employer tout le temps du retour au Laugham pour remettre en place toutes ces épingles.

Puis, après un repas anormal, qui tenait à la fois d'un déjeuner très tardif et d'un lunch très prématuré, ils remontèrent en voiture pour la gare Victoria, d'où ils devaient partir pour Brighton.

Jack Selby et les deux prodiges du régiment, qui auraient assuré l'immortalité au jeune couple s'il suffisait pour cela de boire de grands coups en portant des santés, s'étaient approvisionnés de paquets de riz, de vieilles pantoufles et autres projectiles consacrés par le temps. Mais, sur un signe de Maude, qui fit entendre qu'elle préférait un départ sans fracas, Frank réussit à ramener le trio dans la salle à manger, grâce à son air innocent.

Puis il ferma la porte à clé sur eux, donna la clé et un demi-souverain au premier garçon, en lui recommandant de ne rendre la liberté aux prisonniers qu'après le départ de la voiture.

Incident qui permettrait à un judicieux observateur de dire que maître Frank Crosse faisait preuve, à l'occasion, de qualités capables de le mener loin dans la vie.

Aussi s'embarquèrent-ils sans bruit, sans fanfare, pour leur premier voyage, pour ce voyage qui devait inaugurer la traversée de leur vie, et dont nul homme ne connaît le terme.

CHAPITRE VII

Pour cacher leur jeu

Ils étaient dans la spacieuse salle à manger de l'Hôtel Brighton.

Maude et Frank étaient assis à leur petite table ronde, leur table favorite près de la fenêtre, où ils lunchaient toujours.

Ils avaient directement sous les yeux une nappe blanche comme la neige, avec, comme brillante entrée, un plat de prétentieuses petites côtelettes, dont chacune était ornée d'une collerette en papier, et tout autour un banc de pommes de terre en purée.

Au-delà, au pied même de la fenêtre, à ce qu'il semblait, s'étendait l'immense surface de la mer bleu foncé.

Cette masse d'une nuance reposante n'était interrompue que par de rares voiles inclinées, aux dernières limites de l'horizon.

Tout au long de la ligne du ciel, les blancs nuages s'empilaient en cumulus, jetés à l'aventure, comme de la neige entassée après un balayage.

C'était plein de paix, de beauté, cette perspective lointaine, mais pour le moment, celle qui leur offrait le plus d'intérêt,

c'était la perspective qu'ils avaient tout près d'eux.

Bien qu'ils doivent dès ce moment perdre la sympathie de tout lecteur sentimental, il faut dire conformément à la vérité qu'ils prenaient grand plaisir à leur déjeuner.

Avec le don merveilleux d'adaptation propre aux femmes – faculté héréditaire qui s'explique par le fait que, dès l'origine des temps, le sexe a été habitué à tirer le meilleur parti possible de situations qu'il n'avait point choisies – Maude remplissait avec aisance, avec grâce, son rôle nouveau.

En sa coquette toilette de serge bleue, et son chapeau matelot, avec la teinte chaude du soleil de la veille sur ses joues, elle était l'image même de la femme heureuse, bien portante.

Frank portait aussi un costume de serge bleue, tout à fait de circonstance, attendu qu'ils passaient une grande partie de leur temps sur l'eau, et il n'y avait qu'à regarder leurs mains pour en être convaincu.

Par malheur, le sujet de leur entretien se maintenait à un niveau bien inférieur à ce que nous avons surpris en dernier lieu.

— J'ai gagné un de ces appétits...

— Et moi aussi, Frank.

— Fameux ! une autre côtelette ?

— Merci, chéri.

— Des pommes de terre ?

— Oui, je vous prie.

— Je m'étais toujours figuré que les gens vivaient d'amour pendant leur lune de miel.

— Oui, n'est-ce pas terrible, Frank ? Il nous faut être si matériels.

— Bonne vieille mère Nature ! Tenez-vous toujours pendu à ses jupes, et vous ne vous égarerez jamais. Il faut avoir une bonne base physique, la santé, pour éprouver de saines émotions spirituelles. Voulez-vous me faire passer les cornichons ?

— Est-ce que vous êtes heureux, Frank ?

— Absolument, complètement.

— C'est bien, *bien* sûr.

— Jamais chose ne fut aussi sûre pour moi.

— Oh ! Frank, en ce moment, je flotte sur des nuages dorés, dans un rêve. Mais vos pauvres mains ! Oh ! comme elles doivent vous faire mal !

— Pas du tout.

— Cette rame était si lourde.

— Je n'ai pas l'occasion de m'exercer à ramer. Il n'y a aucun endroit pour cela à Woking, à moins de le faire sur le canal. Mais cela valait une ou deux ampoules. Crebleu ! N'est-ce pas que c'était splendide, ce retour sous la nouvelle lune, dans ce sillage d'argent qui scintillait dans l'eau devant nous ! Nous étions si entièrement seuls. Nous aurions pu nous croire dans les espaces interstellaires, vous et moi, faisant le voyage de Sirius à Arcturus dans un de ces immenses abîmes de vide dont parle Hardy. C'était accablant.

— Je ne l'oublierai jamais.

— Y retournons-nous ce soir ?

— Mais les ampoules !

— Au diable les ampoules ! Nous emporterons un peu d'appât, et nous tâcherons de prendre quelque chose.

— Ce sera bien amusant.

— Et dans l'après-midi, nous irons en voiture à Rottingdean, si vous vous sentez disposée. Prenez cette dernière côtelette, ma chérie.

— Non, merci.

— Ah ! c'est dommage de la laisser perdre. La voilà casée. À propos, Maude, il faut que je vous parle très sévèrement. Ça me sera impossible, si vous me regardez ainsi. Mais réellement, plaisanterie à part, il faut vous surveiller davantage devant les garçons.

— Pourquoi, mon chéri ?

— Eh bien ! cela a marché superbement jusqu'à présent. Personne ne nous a soupçonnés encore et personne ne nous soupçonnera si nous sommes raisonnablement attentifs. Le gros garçon est convaincu que nous sommes des vétérans, mais, au dernier dîner, vous avez failli dévoiler le pot-aux-roses.

— Vraiment, Frank.

— Ne prenez pas cet air confus qui vous va si bien, ma charmante. Le fait est que vous feriez piteusement votre rôle dans une conspiration. Moi, au contraire, j'ai pour cela une sorte de talent, ainsi que du reste pour maintes autres choses coupables, en sorte que la chose ne court pas grand risque entre mes mains. Vous, vous êtes naturellement aussi droite qu'une règle, et vous ne pourriez être tortue, quand vous le voudriez.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Oh ! que j'en suis fâchée. J'ai fait mon possible pour être attentive.

— Oui, c'était à propos du curry, vous savez. Vous avez commis une erreur d'appréciation en me demandant si je prenais du *chutnee*. Et ensuite...

— Quoi encore ?

— Au sujet des bottines. Est-ce que je les ai achetées à Londres ou à Woking ?

— Oh ! mon chéri, mon chéri...

— Et encore...

— Encore autre chose, mon Frank ?

— Eh bien ! c'est l'emploi du mot *mon*. Il faut y renoncer. Le remplacer par *notre*.

— Je sais, je sais, c'est quand j'ai dit que l'eau de mer avait défrisé la plume de mon... de notre... enfin du chapeau.

— Cela, c'était très bien, mais il y a *nos* bagages, vous savez, *notre* chambre, et ainsi de suite.

— Naturellement, c'est cela. Que je suis sotté ! Alors le garçon sait... Ô Frank ! que faire ?

— Lui, non ; il ne sait rien ; j'en suis sûr : c'est une espèce d'imbécile. J'ai eu les yeux sur lui tout le temps. En outre j'ai jeté quelques remarques, exprès pour corriger l'effet.

— C'était quand vous avez parlé de nos voyages dans le Tyrol ?

— Oui.

— Ô Frank ! comment avez-vous pu ?... Et vous disiez que nous nous sentions bien seuls, quand nous étions les uniques habitants de l'hôtel suisse.

— C'était une inspiration ! Ça leur a donné le coup de grâce.

— Et au sujet de l'air renfermé dans les salons de l'Atlantique... Je rougissais en vous entendant.

— Mais il n'en a pas perdu un mot ; je m'en suis aperçu.

— Je me demande s'il le croyait réellement. J'ai remarqué que les bonnes et les garçons ont l'air de nous regarder avec un certain intérêt.

— Ma chère petite, à mesure que vous avancerez dans la vie, vous remarquerez que tous les hommes vous regardent avec un certain intérêt.

Maude sourit, mais sans conviction.

— Du fromage, ma chérie ?

— Un peu de beurre, s'il vous plaît.

— Un peu de beurre, garçon, et le Stilton. Vous savez, la vérité est que nous commettons l'erreur de nous montrer un peu trop gentils l'un pour l'autre en public. Les vétérans n'agissent point ainsi. Ils tiennent les petits soins pour accordés – ce qui est tout à fait mal – mais cela prouve qu'ils *sont* des vétérans. C'est de ce côté-là que nous nous oublions.

— Cette idée ne m'est jamais venue.

— Si vous voulez en finir une bonne fois avec ce garçon et faire disparaître de son esprit jusqu'à l'ombre d'un doute, le meilleur moyen est de me parler avec quelque brusquerie.

— Ou vous à moi, Frank.

— Vous ne le prendrez pas mal ! Bien sûr ?

— Pas du tout.

— Ah ! tant pis... je ne peux pas, même pour un si bon motif.

— Eh bien ! alors, ni moi non plus.

— Mais c'est absurde : il ne s'agit que d'une comédie.

— Oui, c'est cela, ce n'est que pour rire.

— Alors, pourquoi ne vous en chargez-vous pas ?

— Et pourquoi ?

— Il sera de retour avant que nous nous mettions d'accord. Tenez, il y a un shilling sous ma main. Pile ou face ; c'est le perdant qui devra être impoli. Cela va ?

— Très bien.

— Vous dites ?

— Face.

— C'est pile.

— Oh ! grands dieux !

— C'est à vous à parler brusquement, et tâchez de vous en tirer : le voici.

Le garçon était rentré dans la salle, apportant la merveille dont l'hôtel se faisait gloire, le grand Stilton vert, avec sa chair d'une belle nuance feuille-morte se perdant peu à peu dans les cavités d'une teinte prune.

Il le déposa sur la table, d'un air solennel.

Maude fit un effort désespéré pour être brusque.

— Eh bien ! cher, je ne le trouve pas si beau que cela.

Et tel fut le résultat de tout cet effort.

Ce n'était pas grand-chose, mais cela produisit un effet surprenant sur le garçon.

Il fit demi-tour et partit à grands pas.

— Eh bien ! voilà. Vous l'avez scandalisé, s'écria Frank.

— Où est-il allé, Frank ?

— Se plaindre de ce que vous avez parlé sans ménagement.

— Non, Frank, dites-le-moi, je vous prie. Oh ! je voudrais n'avoir pas été aussi rude. Le voici de retour.

Une sorte de cortège défilait dans le vestibule.

En tête marchait le gros garçon avec une assiette à fromage couverte.

Derrière lui un autre en portait deux plus petites, et l'arrière-garde était formée par un troisième, qui portait une sorte de poudre jaune sur un plat.

— Voici le gorgonzola, madame, dit le garçon d'un ton sévère, et voici derrière moi le camembert et le gruyère, ainsi que du parmesan râpé. Je suis désolé que le Stilton n'ait pas plu.

Maude prit du gorgonzola, d'un air très coupable, très malheureux.

Frank se mit à rire.

— J'entendais que vous fussiez brusque avec moi et non pas avec le fromage, dit-il, quand le cortège fut reparti.

— J'ai fait de mon mieux, Frank. Je vous ai contredit.

— Oh ! c'était une scandaleuse manifestation de caractère.

— Et j'ai blessé ce pauvre garçon dans ses sentiments.

— Oh ! il vous faudra faire des excuses à son Stilton avant qu'il vous pardonne.

— Et je ne le crois pas plus convaincu qu'avant que nous sommes des vétérans.

— Très bien, ma chère, laissez-moi faire. Ces souvenirs que j'ai évoqués doivent l'avoir tranquilisé. S'ils n'ont point atteint leur but, alors je crois que c'est à y renoncer.

Il n'en valut que mieux, pour la paix de l'esprit de Frank, de n'avoir point entendu la conversation entre le gros garçon et leur femme de chambre, pour laquelle il entretenait une affection débordante.

Ils avaient eu une demi-heure de loisir dans l'après-midi et ils échangèrent leurs impressions.

— Un gentil couple, n'est-ce pas, John ? dit la bonne d'un air entendu. Je ne sais pas si nous en avons eu un meilleur depuis les mariages du printemps.

— Je ne sais pas trop si j'irais jusque-là, dit le gros garçon d'un ton critique. Lui, il passerait. Il est très bien. C'est un jeune homme qui marque bien, qui a de l'entrain.

— Et elle, qu'est-ce qu'il y a de mal, alors ?

— Ça, c'est affaire d'opinion, dit le garçon. J'aimerais qu'ils soient un peu plus avancés, plus haut goût. Quant à elle, si vous l'aviez vue lever le nez en voyant le Stilton, au lunch ?

— Lever le nez, dites-vous ? Eh bien ! elle m'a fait l'effet d'une jeune dame qui vous parle bien doucement, qui est très obligeante.

— Elle l'est peut-être, mais ça fait un drôle de couple, je vous le dis. Ils ont bien fait de se marier après les violons.

— Pourquoi.

— Parce qu'ils ont fait preuve d'un toupet, jusque-là ! Je le tiens d'eux-mêmes et ça m'a fait bel et bien rougir de l'entendre. Terrible ! c'était terrible !

— Vous n'allez pas dire ça, John.

— Je vous le dis, Jane. J'en croyais à peine mes oreilles. Ils se sont mariés mardi dernier, comme nous le savons bien, et nous en avons la preuve dans le *Times* d'aujourd'hui, et pourtant, à les en croire, ils parlent comme s'ils avaient voyagé seuls à l'étranger...

— Jamais, John.

— Et seuls dans un hôtel suisse.

— Grands dieux !

— Et en bateau à vapeur aussi.

— Eh bien ! alors, je ne me fierai jamais plus à personne.

— Oui, c'est un couple de farceurs, parfaitement. Mais je leur ferai voir que je le sais. Ce soir, à dîner, je mettrai ce *Times* devant lui, aussi sûr que je m'appelle John.

— Et ça sera pour eux une bonne leçon, aussi. Si vous n'aviez pas dit que vous l'avez entendu de leur propre bouche,

John, je ne l'aurais jamais cru. C'est des choses comme ça qui ébranlent votre confiance dans la nature humaine.

Maude et Frank s'attardaient à la table d'hôte, à manger leurs noisettes et à siroter un verre de porto, quand le garçon se glissa sans bruit derrière eux.

— Demande pardon, monsieur, mais avez-vous vu ça dans le *Times* ?

— Vu quoi ?

— Ça, monsieur, j'ai pensé que ça vous intéresserait, ainsi que votre brave dame, de voir ça.

Et il mit devant eux une page du journal, en posant son index sur un entrefilet au haut de la colonne de gauche dans le coin.

Puis il se retira discrètement.

Frank y jeta les yeux et fut horrifié.

— Maude, votre famille est allée y mettre ça.

— Notre mariage.

— Ça y est. Écoutez :

Crosse et Selby. 30 juin, à l'église de Sainte-Monique ; officiant, le révérend John Tudwell, maître ès arts, curé de Sainte-Monique. Frank Crosse, de Maybury Road, à Woking, avec Maude Selby, fille aînée de Robert Selby, Esquire, à Saint-Albans.

— Diable, Maude ! Qu'allons-nous faire ?

— Eh ! mon cher, qu'est-ce que ça fait ?

— Ce que ça fait ? C'est tout bonnement affreux.

— Je ne me mets pas beaucoup en peine qu'on le sache.

— Et mes souvenirs de voyage, Maude ! Les voyages dans le Tyrol... Et l'hôtel suisse !... Le salon ! Grands dieux ! comment ai-je pu y mettre le pied ?

Maude éclata de rire.

— Mon cher vieux, je ne vous crois guère meilleur conspirateur que moi. Il n'y a qu'une chose que vous puissiez faire. Mettez une demi-couronne dans la main du garçon. Dites-lui la vérité et ne conpirez plus.

Ainsi finit honteusement la tentative qu'ont faite bien d'autres et dans laquelle bien d'autres ont échoué.

Faites-en votre profit, bon lecteur, et vous aussi, charmante lectrice, quand votre tour viendra.

CHAPITRE VIII

Le retour à la maison

Les jours de congé étaient passés et les devoirs de la vie attendaient nos deux personnages.

Pour lui, c'était son travail ; pour elle la tenue du ménage.

Ils firent bon accueil à ce changement, car il y avait dans la vie d'hôtel une bousculade, un manque d'intimité qui d'abord les avait amusés, mais qui commençait à leur peser.

Ils se plaisaient à songer, tout en quittant la gare de Waterloo, ce soir-là, que leur confortable petit intérieur les attendait juste à vingt-cinq milles plus loin sur la ligne.

Ils occupaient seuls toute une voiture de première classe. On ne saurait croire combien il est aisé à deux personnes de tenir dans une de ces séparations en forme de fauteuils – et tout le long de leur trajet, ils parlèrent de leurs plans pour l'avenir.

Comme les visions dorées de la jeunesse savent embellir même une villa suburbaine et quatre cents livres de revenu annuel !

Ils se réjouirent ensemble de la perspective sans fin de jours heureux qui se déployait devant eux.

M^{rs} Watson, la digne gouvernante de Frank, avait été chargée de préparer les Tilleuls.

Frank lui avait envoyé un télégramme, la veille au soir, pour l'informer de leur arrivée.

Elle avait déjà engagé les deux domestiques, en sorte que tout serait prêt pour leur arrivée.

Ils se la représentaient, les attendant sur le seuil, voyaient les chambrettes propres avec tous les utiles cadeaux de mariage rangés à leur place, la lampe allumée, la nappe blanche comme la neige, mise pour le souper dans la salle à manger.

Il était dix heures quand on arriverait et la vue du souper serait la bienvenue.

Tout s'annonçait sous un aspect charmant, et cette dernière journée fut la plus heureuse de leur voyage.

Maude brûlait de voir sa cuisine. Frank brûlait de voir ses livres.

Tous deux attendaient la lutte avec impatience.

Mais un léger désappointement les attendait à Woking.

Un train bondé les avait précédés et il ne restait pas un seul cab à la gare.

Il en reviendrait peut-être bientôt, mais quand ? Personne ne put le leur dire.

— Cela ne vous fait rien de marcher, Maude ?

— Je le préférerais.

Un commissionnaire complaisant se chargea donc de leurs malles et promit de les leur expédier dès qu'un moyen de

transport serait arrivé.

Sur quoi ils se mirent en marche sur une route mal éclairée et mal entretenue qui débouchait sur l'artère plus importante où était située leur villa.

Ils allaient d'un bon pas qu'activaient leurs projets.

— C'est juste après le troisième bec de gaz à droite, dit Frank. Nous n'en sommes qu'au second. Vous voyez qu'on n'est pas loin de la gare. Ces fenêtres parmi les arbres, c'est la demeure de Hall – mon garçon d'honneur, vous savez. Maintenant, plus qu'un réverbère.

Ils hâtèrent le pas, coururent presque, et arrivèrent à la porte des Tilleuls.

C'était une porte à claire-voie ouvrant sur une courte allée, une entrée pour les voitures, à ce que disait l'agent de location, puis on arrivait à une maisonnette basse, mais d'aspect confortable.

Il faisait si noir qu'on ne pouvait en voir que le contour.

Ils furent surpris de ne distinguer aucun indice de lumière soit à la porte, soit à quelque fenêtre.

— Ah ! me voilà bien ! s'écria Frank.

— Ne vous tourmentez pas, mon chéri, peut-être qu'elles sont sur les derrières.

— Mais j'ai indiqué l'heure. C'est trop fort, j'en suis désolé.

— Nous ne nous trouverons que mieux à l'intérieur. Quelle jolie petite porte d'entrée ! Tout est charmant.

Mais malgré ses efforts courageux pour faire contre mauvaise fortune bon cœur, il était hors de doute que cette maison noire n'était point celle qu'ils s'étaient figurée en rêve.

Frank arpenta avec colère l'allée et tira la sonnette.

Il ne reçut pas de réponse.

Il tira avec violence.

Puis il se mit à frapper d'une main, tout en sonnant de l'autre, mais ils ne perçurent dans la maison noire d'autre bruit que le tintement de la sonnette.

Comme ils restaient debout, l'air déconfit devant la porte de leur vestibule, une pluie fine s'égoutta dans les massifs.

À ce dernier coup qui mettait le comble à leurs ennuis, Maude partit d'un éclat de rire si sûr, si cordial, si contagieux, que Frank, malgré sa colère, fut forcé de rire aussi.

— Ma parole, Mrs Watson ne rira pas si elle n'a pas une bonne raison à donner, dit-il.

— Peut-être que la pauvre femme est malade.

— Mais il devrait y avoir deux autres personnes, la cuisinière et la domestique. C'est bien heureux que nous n'ayons pas apporté nos malles, autrement nous aurions eu à les traîner à travers le jardin. Attendez ici, ma chère, sous l'auvent du porche. Je vais faire le tour et voir si je ne peux pas entrer à la façon d'un cambrioleur.

Il explora les derrières qui étaient aussi noirs que la façade.

La porte de la cuisine était fermée à clé.

Alors, l'air malheureux, il erra de fenêtre en fenêtre sous la pluie.

Toutes étaient bien closes.

Il retourna à la porte de la cuisine, brisa avec sa canne la vitre qui fermait l'imposte, puis, passant sa main par l'ouverture, il tourna la clé et s'introduisit en tâtonnant dans le vestibule noir.

Il le parcourut, ouvrit la porte de devant et reçut Maude dans ses bras.

— Soyez la bienvenue à votre foyer, ma chère petite. Puissiez-vous n'avoir jamais une heure de tristesse sous ce toit ! Quelle fâcheuse arrivée au logis ! Que puis-je faire pour que vous me le pardonniez ? Mais à quelque chose malheur est bon, car il m'eût été impossible, sans cela, de me trouver à l'intérieur pour vous souhaiter la bienvenue à votre entrée.

Ils restèrent quelques instants dans l'obscurité, ces sots jeunes gens trempés par la pluie.

Alors Frank frotta une allumette et voulut allumer la lampe du vestibule, mais il n'y avait pas d'huile.

Il lâcha à demi-voix une expression énergique, puis se rendit dans la salle à manger, son allumette-bougie à la main.

Deux bougies se trouvaient sur la servante.

Il les alluma toutes deux et les choses prirent dès lors un aspect plus rassurant.

Chacun, une bougie à la main, ils se mirent à explorer leur demeure laissée à l'abandon.

La salle à manger était très bien, petite, mais confortable.

La théière à alcool posée sur la servante de noyer, les bronzes du club de cricket faisaient un effet magnifique sur la cheminée.

Près de la pendule était un télégramme ouvert. Frank le prit avec hâte.

— Nous y voilà, s'écria-t-il, écoutez ça : *Attendez-nous jeudi soir vers dix heures*. J'ai dit *mardi*. C'est un coup de l'employé du télégraphe. Nous sommes venus deux jours avant la date indiquée.

C'était parfait d'avoir une explication quelconque, quoiqu'il restât bien des choses sans explication.

Ils traversèrent le vestibule au linoléum luisant, puis entrèrent au salon.

Cette pièce n'était pas très grande, trop carrée pour avoir de l'élégance, mais ils n'étaient point d'humeur critique, et il était charmant de revoir tous les bibelots bien connus et les photographies encadrées des amis.

Une grosse lampe en fer forgé et bronze dominait tout, près du foyer, mais elle non plus n'avait pas d'huile.

— Je trouve que Mrs Watson a tout arrangé magnifiquement, dit Maude, dont les doigts laborieux étaient déjà occupés à réarranger, mais où peut-elle être ?

— Elle est sans doute dehors, car bien entendu elle n'habite pas la maison ; mais ce qui me surprend, c'est l'absence des domestiques, car j'ai appris leur arrivée. Que comptez-vous faire ?

— Est-ce que vous n'avez pas faim, Frank ?

— Je meurs de faim, tout bonnement.

— Et moi aussi.

— Eh bien ! alors, mettons-nous en quête, et tâchons de découvrir quelque chose à manger.

Ainsi donc, se tenant par la main, et une bougie de l'autre main, comme une paire de jeunes pénitents, ils reprirent leurs explorations avec un but plus précis.

La cuisine, où ils pénétrèrent, offrait la preuve qu'elle avait beaucoup servi, car il y avait de côté et d'autre des assiettes sales, et le feu, éteint à ce moment, avait été allumé.

Dans un coin on voyait un monceau qui semblait composé de rideaux noirâtres, dans un autre un fauteuil tombé les pieds en l'air.

Un désordre singulier, qui n'avait rien de commun avec les habitudes de Mrs Watson, régnait dans toute la pièce.

Frank cria bravo, Maude battit des mains quand ils eurent découvert un pain frais, du beurre, du fromage, une boîte de cacao et un bol plein d'œufs.

Maude noua un tablier sur son joli costume couleur de rouille, arrangea quelques bûchettes et du papier, et en quelques minutes le feu pétilla.

— Mettez de l'eau dans la bouilloire, Frank.

— Voilà. Autre chose ?

— Un peu d'eau dans la petite poêle pour les œufs.

— J'espère que ce sont des œufs, dit-il en les flairant avec défiance.

— Mirez-les à la lumière, monsieur. Bon, ils sont tout à fait clairs et bons. Voilà la question tranchée. Maintenant, si vous voulez bien couper du pain en tranches et les beurrer, bientôt notre souper sera prêt.

— Il est trop frais pour le couper en tranches, dit Frank en sciant le pain au moyen du couteau de cuisine. En outre le pain frais est meilleur en gros morceaux. Il y a des serviettes, des couteaux et des fourchettes dans le tiroir du dressoir. Je vais mettre la table.

— Il me laisse me débrouiller toute seule. Pas de *s'il vous plaît*, Frank. Si je suis cuisinière, il faut que vous soyez la fille de cuisine. Descendez les tasses et mettez-y le cacao. Comme c'est amusant ! Je trouve que c'est tout simplement splendide d'être maîtresse de maison.

— Avec une seule fille de cuisine.

— Et une qui n'entend rien à son affaire et qui passe son temps à embrasser sa maîtresse. Il faut que j'ôte mon chapeau. Prenez dans le buffet le sucre pour le cacao. La bouilloire commence à chanter. Ce ne sera pas long. Savez-vous, dit-elle après s'être tue en prêtant l'oreille, il y a un chien ou je ne sais quoi dans la maison.

Tous deux perçurent une sorte de respiration sifflante, et ils regardèrent avec effarement autour d'eux.

— Où est-ce ? demanda Maude. Frank, je crois que c'est une souris.

— Espérons pour le mieux. Ne vous effrayez pas mal à propos. Il me semble que cela part de ce tas de rideaux.

Il s'en approcha la bougie à la main et aperçut soudain une bottine qui dépassait.

— Diantre ! s'écria-t-il, il y a là une femme qui dort.

Rassurée sur la question souris, Maude s'approcha, tenant serrée la queue de la poêle.

Impossible de se méprendre, la femme gisait en un tas désordonné, la tête sous la table, le corps étendu de tout son long. Elle avait l'air d'une très grosse femme.

— Hallo ! cria Frank, en la secouant par les épaules, hallo ! Hé ! vous.

Mais la femme continuait tranquillement à dormir.

— Hé ! réveillez-vous ! réveillez-vous ! hurla-t-il en la tirant et la mettant sur son séant.

Mais, assise comme couchée, elle dormait aussi ferme.

— La pauvre créature doit être malade, dit Maude. Ô Frank ! vais-je courir à la recherche d'un médecin ?

— Réveillez-vous, la mère, réveillez-vous, brailla Frank en la hissant, puis la laissant tomber.

Elle s'abattit comme une poupée remplie de sciure, les bras ballants devant elle.

Les efforts essoufflaient le jeune homme, mais elle restait sereinement inconsciente.

Il dut enfin la laisser allongée à terre, en lui mettant un petit tabouret sous la tête.

— Rien ne réussit, dit-il. Je ne sais que faire d'elle. Il faut qu'elle dorme son soûl.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle est... Frank.

— Mais si, vraiment.

— Mais c'est horrible.

— Cette bouilloire est prête à présent. Si nous soupions ?

— Cher Frank, je ne souperai pas avec plaisir, avec cette malheureuse femme étendue là. Ô Frank ! vous ne le feriez pas non plus, je le sais.

— Dieu la bénisse ! dit Frank avec amertume, en considérant cet amas inerte. Je ne vois réellement pas pourquoi nous nous mettrions en quatre pour elle. Elle se trouve très bien comme elle est.

— Oh ! je ne pourrais pas, Frank. Ce serait inhumain.

— Que faire, alors ?

— Il faut la mettre au lit.

— Juste ciel !

— Oui, mon cher, c'est notre devoir de la mettre au lit.

— Mais, voyons, ma chère petite, il faut être pratiques. Cette femme pèse une demi-tonne, et les chambres à coucher sont en haut de la maison. C'est tout simplement impossible.

— Ne pensez-vous pas, Frank, qu'en la prenant, vous par la tête, et moi par les pieds, nous pourrions la monter ?

— La monter par l'escalier, ma chère ? Non, elle est énorme.

— Eh bien ! alors, sur le canapé du salon, dit Maude. Je pourrais souper si je la savais en sûreté sur le canapé.

Ainsi donc Frank, voyant qu'il ne pouvait faire autrement, prit la femme sous les bras, Maude la prit par les chevilles, et ils l'emportèrent, énorme, mais sereine, à travers le corridor.

Ils étaient épuisés, ils chancelèrent dans le salon, dont le canapé neuf gémit sous le poids.

Ce fut une curieuse cérémonie inaugurale, mais qui n'eut rien d'attrayant.

Maude étendit un tapis sur le corps vautré.

Puis ils revinrent à leur bouilloire écumante et à leurs œufs mal cuits. Ils mirent la table, servirent le souper et prirent ce repas improvisé sans collaboration, avec un plaisir que ne leur aurait jamais donné un repas dans les formes.

Tout parut beau à la jeune épouse, le papier de tenture, les tableaux, la carquette, le tapis, mais, pour lui, elle était si belle d'esprit, et d'âme et de corps, que sa présence changeait la petite pièce en une chambre enchantée.

Ils restèrent longtemps assis tout près l'un de l'autre, s'émerveillant de leur bonheur, de ce bonheur serein qu'on éprouve rien qu'en se trouvant ensemble, et qui dépasse en intimité, en profondeur, tous les transports de la passion.

Mais tout à coup il se leva de la chaise.

Des pas se faisaient entendre, les pas de plusieurs personnes, au-dehors sur l'allée sablée.

Puis une clé grinça, et un flot d'air froid leur apprit que la porte s'ouvrait.

— La loi me défend absolument d'entrer, dit une grosse voix.

— Je vous dis qu'elle est très forte et très violente, fit une seconde voix que Frank reconnut pour celle de Mrs Watson. Elle a chassé la bonne de la maison, et je ne peux venir à bout d'elle.

— Bien désolé, madame, mais c'est absolument défendu par la loi anglaise. Montrez-moi un mandat et alors j'entre. Si vous l'amenez sur le seuil de la porte, je me chargerai de l'éloigner.

— Elle est dans la salle à manger. Je vois des lumières, dit Mrs Watson.

Et aussitôt après :

— Grands dieux ! Mr Crosse ! Quelle peur vous m'avez faite ! Ah ! mon Dieu : que vous soyez arrivé pendant que j'étais dehors, quand je ne vous attendais que dans deux jours. Ah ! je ne me pardonnerai jamais cela.

Mais les malentendus, les mésaventures furent bientôt expliqués.

C'était le télégramme qui était la cause de tout.

Puis, il s'était trouvé que la nouvelle cuisinière était une ivrognesse violente, intermittente.

Elle avait chassé de la maison l'autre bonne, et pendant que Mrs Watson courait chercher la police, elle avait bu de façon à se mettre dans l'état de stupeur où on l'avait trouvée.

À ce moment précis, le cab de la gare arriva avec les bagages.

La coupable, encore endormie tranquillement, y fut chargée et expédiée au-dehors sous la garde du policeman.

Ce fut ainsi que Mr et Mrs Crosse firent leur première entrée dans leur maison des Tilleuls.

CHAPITRE IX

Plans de conduite

Frank Crosse était un jeune homme méthodique – ses ennemis l’auraient presque qualifié de pointilleux – et il aimait à mettre de la règle et de l’ordre dans toute son existence.

C’était un de ses traits caractéristiques.

Mais comment agir en présence de cette vie nouvelle où il entrait ?

Il fallait être deux pour en tracer les règles.

Le petit esquif à deux rameurs, qui doit gagner le large, est obligé de se prescrire un itinéraire, chacun d’eux a sa ligne propre, et tout autour d’eux, à mesure qu’ils avancent, ils voient les pièces de charpente et les quilles brisées d’autres petits canots, qui partirent jadis pleins d’espoir et de confiance.

Il y a des courants et des tourbillons, des bas-fonds de sables, des récifs que l’eau couvre.

Heureux les équipages qui les voient à leur avant et règlent leur course de manière à les éviter !

Frank rumina sur tout cela.

Il avait quelque peu vu la vie, à son âge.

Il avait observé ses amis qui étaient heureux, il avait observé ses amis qui ne l'étaient pas.

Et maintenant, pour donner une conclusion à ses sages réflexions, il s'assit devant une table, l'air solennel, en face d'une feuille de papier de grand format.

— Maintenant, Maude, dit-il, j'ai l'intention de causer sérieusement.

Maude leva les yeux, toute surprise, du linge qu'elle était occupée à marquer.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle.

— Pourquoi : « Ah ! mon Dieu » ?

— Y a-t-il quelque chose qui vous déplaît ?

— Rien au monde.

— Vous avez l'air si solennel, Frank, je me suis figuré que vous regardiez les comptes du fournisseur. Qu'y a-t-il, mon chéri ?

— Eh bien ! Maude, j'ai réfléchi à la vie conjugale en général. Ne pensez-vous pas que nous ferions une bonne chose si nous prenions certaines résolutions sur la manière de nous y conduire ? Quelques principes fondamentaux, pour ainsi dire ?

— Oh ! mon chéri, oui, faites-le. Comme cela sera drôle.

— Mais c'est sérieux, Maude.

— Oui, mon chéri, je suis tout à fait sérieuse.

— Il m'a paru que si nous pouvions nous conformer à certaines règles... Dès lors, quoi qu'il pût nous arriver, nous

saurions toujours ce que nous aurions à faire.

— Quelles sont-elles, ces règles, mon chéri ?

— Eh bien ! nous n'arriverons à les fixer qu'en en causant entre nous. Il m'était impossible d'établir une suite de règles, puis de vous demander de vous y soumettre. Ce n'est point ainsi que je me figure une association. Mais si nous arrivions à constater que nous sommes d'accord sur certains points, nous pourrions les adopter par consentement mutuel.

— Comme c'est charmant, Frank ! Je vous en prie, parlez-moi de quelques-uns de ces points.

— J'en ai plusieurs en tête, et j'aimerais que vous me disiez ceux que vous pouvez avoir, toutes les idées, vous savez, qui sont propres à rendre notre existence la plus haute, la meilleure possible. Tout d'abord, il y a le chapitre des querelles.

— Ô Frank ! c'est horrible.

— Ma petite chérie, nous devons envisager l'avenir. Nous avons toute une existence à passer ensemble. Il faut prévoir tous les hasards de la vie et nous y préparer.

— Mais c'est absurde.

— Il est impossible que vous passiez toute votre vie sans avoir un moment de mauvaise humeur.

— Mais pas *avec vous*, Frank.

— Oh ! à certains moments je puis être très énervant. Maintenant, voici mon idée. La mauvaise humeur se passe et cela ne fait de mal à personne. Mais si deux personnes sont de mauvaise humeur, elles s'excitent l'une l'autre, et elles en disent plus qu'elles ne le veulent. Convenons que nous ne serons jamais

de mauvaise humeur en même temps. Si c'est vous qui êtes maussade, c'est votre tour, et je n'ai rien à dire. Si c'est moi qui le suis, laissez passer la crise. Lorsque l'un de nous deux hisse le signal du danger, l'autre se tient sur ses gardes. Que pensez-vous de cela ?

— Je pense que vous êtes le plus drôle de vieux type que...

— Êtes-vous de mon avis ?

— Oui, mon chéri, naturellement, j'approuve.

— Article premier, dit Frank, qui se mit à griffonner sur son papier.

— À votre tour, maintenant.

— Non, mon chéri, je n'ai réfléchi à rien.

— Eh bien ! alors, voici un autre point. Ne jamais croire l'un de l'autre que cela va de soi.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Ne jamais se dispenser de ces attentions qu'un amoureux éprouve pour l'autre. Certains maris paraissent oublier que leurs femmes sont des dames. Certaines femmes parlent à leur mari avec moins de politesse, moins de considération que s'il s'agissait du premier visiteur venu. On n'a pas la moindre mauvaise intention, mais on entre dans la voie du laisser-aller. Il ne faut pas que nous fassions ainsi.

— Je ne crois pas que nous en arrivions là.

— On y arrive sans qu'on s'en aperçoive. Donnez-moi une bonne secousse au premier indice.

— Oui, monsieur, je le ferai.

— Le point que j'ai remarqué ensuite n'est que la conséquence développée du dernier. Que chacun de nous fasse effort pour mériter l'amour de l'autre. On finit par se montrer en négligé, en savates. On dirait que cela n'a pas d'importance, maintenant qu'on est marié. Si chacun se montrait fort attentif à plaire à l'autre, il n'agirait pas ainsi. Que de femmes négligent leur toilette après le mariage !

— Mon Dieu ! Et moi qui suis restée huit jours sans m'exercer ! s'écria Maude.

— Et leur toilette, et leur coiffure.

Maude porta vivement la main à ses frisons.

— Mais vous savez avec quelle facilité une femme devient insouciant : « Il m'aimera quand même », se dit-elle, et peut-être a-t-elle raison, mais enfin elle n'est pas ce qu'elle devrait être.

— Ah ! mais, Frank, je ne me doutais pas que vous en saviez aussi long.

— J'ai entendu mes amis parler de ce qu'ils avaient éprouvé. Et le mari aussi doit tenir compte des sentiments de sa femme, comme de ceux de sa fiancée. Si elle n'aime pas la fumée, il ne doit pas fumer. Il ne doit pas bâiller devant elle. Il doit se tenir bien astiqué, bien attrayant. Regardez cette manchette sale ! Je ne devrais pas l'avoir.

— Et si cela ne fait aucune différence pour moi ?

— Eh bien ! voilà. Voici ce qui est démoralisant. Vous devez viser au point de perfection le plus haut. Lorsque je venais vous voir à Saint-Albans, je n'avais pas de manchettes sales.

— Pardonnez-moi ma musique, Frank, et je vous pardonnerai la manchette. Mais j'admets tout ce que vous dites. Je le trouve si sage, si bon. Mais j'aurais quelque chose à ajouter.

— Bon ! Qu'est-ce que c'est ?

— Chacun devrait s'intéresser à la tâche de l'autre.

— Naturellement, on le devrait.

— Mais on ne le fait pas.

— Pourtant, ma chère, vous vous intéressez à mon travail de la Cité.

— Oui, monsieur, mais vous intéressez-vous de près aux soins de mon ménage ?

— Peut-être ai-je été un peu insouciant.

— Non, mon chéri, vous ne l'avez pas été. Vous vous êtes montré plein d'égards. Mais j'ai remarqué cela à propos de maman, et aussi à propos d'autres. À la fin de la semaine ou du mois, le mari tire son carnet de chèques et il dit : « Ah ! c'est bien plus que ce que nous pouvons nous permettre » ; ou bien : « C'est moins que je n'avais compté », mais jamais il ne prend un véritable intérêt aux efforts que fait sa femme pour bien marcher avec peu d'argent. Il ne voit pas les choses du même œil qu'elle. Il ne cherche pas à se rendre compte des difficultés qu'elle rencontre. Oh ! je voudrais pouvoir m'exprimer mieux, mais je sais que l'intérêt est tout d'un côté.

— Je trouve parfaitement juste ce que vous dites. Je tâcherai de m'en souvenir. Inscrivons-nous cela sur notre liste ?

— L'intérêt doit être réciproque.

— C'est parfait : je le note. Y a-t-il encore d'autres points ?

— C'est votre tour.

— Eh bien ! en voici un, et je sens que celui-là, c'est ce qu'il y a de plus sacré dans le mariage, ce qui en est la plus grande justification, que l'amour ne doit jamais dégénérer en mollesse, que chacun doit se faire une tâche consciente de stimuler ce qu'il y a de meilleur dans l'autre, de combattre ce qu'il y a de mauvais, qu'il doit y avoir dans notre vie de la discipline, que chacun de nous doit pousser l'autre, le faire monter vers un idéal plus haut. L'amour qui dit : « Je sais que c'est mal, mais je l'aime tant, lui ou elle, que je ne puis refuser », est une sorte d'amour bien pitoyable pour le train-train de la vie conjugale. Le respect de soi-même qui refuse de laisser déchoir même d'un pouce l'idéal le plus élevé de l'amour est chose bien plus noble, et qui résiste bien plus à l'usure.

— Comment allez-vous exprimer cela ?

— Le respect mutuel est nécessaire pour l'amour mutuel.

— Oui, je suis sûre que c'est bien cela.

— On dirait que cela va de soi, mais l'intensité même de l'amour rend l'amour faible et aveugle. Mais j'ai un autre point, sur lequel je suis certain de ne pas avoir votre adhésion.

— Voyons, dites.

— Je l'ai rendu sous cette forme : « La corde tendue est celle qui se casse le plus facilement. »

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! je veux dire que deux époux doivent se laisser l'un à l'autre une certaine latitude, une certaine liberté. S'ils ne le font pas, l'un ou l'autre finira tôt ou tard par s'aigrir de la

contrainte. Ainsi le veut la nature humaine, chose plus ancienne et plus vénérable que le mariage.

— Je ne trouve pas du tout cela à mon gré, Frank.

— C'est ce que je craignais, ma chérie, mais je crois que vous l'admettrez comme moi, quand je vous aurai expliqué ce que je veux dire. Si vous ne l'admettez pas, eh bien ! il faudra que je tâche de voir la chose comme vous. Lorsqu'on parle de liberté dans la vie conjugale, en règle générale, il ne s'agit que de la liberté du mari. Il fait ce qui lui plaît, mais il n'en prétend pas moins contrôler rigoureusement sa femme. C'est mal, j'en suis sûr. Pour prendre un exemple frappant de ce que je veux dire, un mari a-t-il le droit de lire les lettres de sa femme ? Non, certainement, pas plus qu'elle n'a le droit de lire les siennes sans qu'il le permette. Croire que c'est un droit évident, ce serait tirer trop fort sur la chaîne.

— La chaîne ! Quel affreux mot, Frank !

— Bah ! Ce n'est qu'une métaphore. Ou bien supposez qu'il s'agisse d'amitiés. Un mari doit-il renoncer à toute amitié, à toute intimité avec une autre femme ?

Maude parut indécise.

— Je tiendrais d'abord à voir la femme, dit-elle.

— Ou bien une femme mariée doit-elle s'interdire de se lier avec un homme dont la société l'intéresserait ou la rendrait plus parfaite ! Le soutenir, c'est montrer bien peu de confiance mutuelle. Les gens qui sont sûrs l'un de l'autre doivent s'accorder réciproquement la plus grande liberté sur ce point. S'ils ne le font pas, ils tirent encore trop fort sur la corde.

— S'ils le font, ils la laissent se relâcher tellement qu'il pourrait tout aussi bien ne point y en avoir.

— Je pressentais que nous aurions à discuter sur ce sujet. Mais j'ai vu des exemples. Regardez les Wardrops. Ce couple-là ne se quittait jamais. Ils se faisaient gloire de n'avoir rien qui ne leur fût commun. Lorsqu'il n'était pas chez lui, elle ouvrait ses lettres, il ouvrait les siennes. Et alors est arrivée une rupture terrible. La corde tendue s'était cassée. Maintenant, je crois que pour certaines gens, c'est chose tout à fait excellente que de prendre leurs vacances à des époques différentes.

— Ô Frank !

— Oui, je le crois. Pas pour nous, non, par Jupiter ! En ce moment je fais des généralités. Mais pour certains couples, je suis sûr que c'est bon. Ils se passent mutuellement en revue, à distance, et ils ne s'en aiment que mieux.

— Oui, mais ces règles sont faites pour *notre conduite*, et non pour celle d'autrui.

— C'est parfaitement juste, ma chérie. J'avais déraillé « comme qui dirait », pour m'exprimer comme notre frère. Mais j'ai peur de ne pas arriver à vous convaincre sur ce point.

Maude prit un air de révolte qui lui allait fort bien.

— Non, Frank, vous n'y arriverez pas. Je ne crois pas que le mariage puisse être trop intime. Je crois que tout espoir, toute pensée, toute aspiration doivent se partager. Jamais je ne pourrai être aussi près de votre cœur, de votre âme, que je voudrais l'être. Je désire que chaque année ajoute à notre intimité, et que nous en venions, autant que la chose est possible, sur terre, à ne plus former qu'une seule personne.

Quand vous êtes réduit à capituler, il vaut mieux le faire avec grâce.

Frank se pencha, baisa la main de la femme et s'excusa :

— La sagesse du cœur est plus grande que celle du cerveau, dit-il. Mais l'amour de l'homme est un amour cérébral bien plus que celui de la femme. C'est pourquoi il y aura toujours quelques points qu'ils n'envisageront pas d'une façon tout à fait pareille.

— Alors nous effaçons cet article.

— Non, ma chérie : « La corde qu'on tient tendue est celle qui se brise le plus facilement. » Ce sera très bien ; la corde dont je parle ne se tient pas du tout tendue. Dumoment où il devient nécessaire de la tirer, elle n'est plus bonne à rien. Il faut que cela soit volontaire, naturel, inévitable.

Aussi Frank rectifia-t-il son aphorisme.

— Y a-t-il autre chose encore, ma chère ?

— Oui, j'ai pensé à autre chose, dit-elle. C'est que quand vous me trouverez en faute, en quelque circonstance que ce soit, vous ne le fassiez que quand nous serons seuls.

— Et il en sera de même quand il s'agira de moi. C'est excellent, cela. Peut-on concevoir rien de plus vulgaire, de plus humiliant que d'être en désaccord en public ? Il y a des gens qui parfois le font pour plaisanter, mais c'est un tort quand même. Voilà qui est dûment noté en original. Autre chose encore ?

— Rien que des détails matériels.

— Oui, mais ils doivent compter aussi. Maintenant, en affaires d'argent, je trouve que le mari doit accorder à sa femme une certaine somme annuelle, qui lui est payée à elle, et qu'elle

garde, de façon à pouvoir en disposer comme elle l'entend. Il est humiliant pour une femme d'être obligée de s'adresser à son mari chaque fois qu'elle a besoin d'un souverain. D'autre part, si la femme a quelque argent à elle, il vaut mieux qu'elle soit libre d'en disposer. Si elle juge à propos de l'employer à faire marcher la maison, c'est fort bien, mais je suis convaincu qu'elle doit avoir son compte personnel, et le libre emploi de ce qui lui revient.

— Si une femme aime réellement un homme, Frank, comment pourra-t-elle se montrer avare avec lui de ce qu'elle a ? Si mon revenu peut vous ôter un seul souci, quelle joie ce serait pour moi de voir que vous en faites usage.

— Oui, mais le mari doit se rappeler sa dignité personnelle. Dans une grande crise, il pourrait avoir recours à sa femme, puisque nos intérêts sont les mêmes, mais il n'y aurait aucune autre excuse. Voilà pour l'argent de la femme. Maintenant la question de la tenue du ménage.

— Cette terrible question !

— Elle n'est si pénible que parce qu'on tâche de faire beaucoup avec peu de chose. Pourquoi s'assujettir à un tel effort ? Les meilleurs plaisirs de l'existence sont des choses qui ne coûtent rien. La lecture, la musique, des soirées passées dans l'intimité, la promenade sur la lande, le charmant train-train de la vie domestique, mon cricket et mon golf, tout cela coûte fort peu.

— Mais il vous faut manger et boire, Frank. Puis il y a Jemima et la cuisinière. C'est vraiment extraordinaire, ce qu'elles consomment.

— Mais il y a une tendance à faire des repas beaucoup trop compliqués. Pourquoi un second plat de légumes ?

— Ah ! nous y voilà. Je savais que vous trouveriez à redire à ce pauvre légume. Il coûte si peu !

— En moyenne, je crois qu'il revient à trois pence par jour. Allons, avouez que c'est ça. Savez-vous combien trois pence par jour font au bout d'un an ? Ce ne serait pas la peine d'avoir épousé un comptable si vous ne trouviez pas le chiffre sans peine. Cela fait quatre livres onze shillings et trois pence.

— Cela me paraît beaucoup.

— Mais pour cet argent, et moins encore, vous pouvez devenir membre de la Bibliothèque de Londres, avec le droit de prendre quinze volumes à la fois, et de puiser dans la littérature de l'univers entier. Représentez-vous cela : d'un côté tous les livres de l'univers, toutes les paroles des hommes sages, des grands hommes, des gens d'esprit, et, de l'autre côté, le choix entre des choux-fleurs, des courges à moelle et des petits pois. Quel est le meilleur marché ?

— Grands dieux ! nous renoncerons pour toujours au second légume.

— Et le pudding.

— Mon cher, vous en mangez toujours, du pudding.

— Oui, je le sais, cela me paraît tout naturel quand j'ai du pudding devant moi. Mais s'il n'y en avait pas, je n'en mangerais pas, et cela me serait égal, et je sais que ça vous est aussi égal. Voilà encore cinq ou six livres par an.

— Faisons un compromis, mon cher. Second légume un jour, pudding le lendemain.

— Très bien.

— Je remarque que c'est toujours après avoir fait un repas substantiel que vous discutez sur l'économie à propos de la table. Je me demande si vous serez encore de cet avis quand vous reviendrez de la Cité, affamé, demain. Maintenant, monsieur, y a-t-il d'autres économies ?

— Je ne crois pas que l'argent fasse le bonheur. Mais les dettes vous rendent malheureux. Aussi devons-nous retrancher toute dépense inutile jusqu'à ce que nous ayons un fonds de réserve pour parer à toute exigence inattendue. Si vous voyez une économie que je puisse faire, ou une dépense que vous trouviez injustifiable de ma part, je désire que vous me le disiez. Au temps où j'étais célibataire, je me montrais fort insouciant.

— Ce costume rouge pour le golf.

— Je sais, ce fut idiot de ma part.

— Cela ne fait rien, mon cher, vous êtes très chic avec ce costume-là. Après tout, il n'a coûté que trente shillings. Pouvez-vous citer une extravagance à ma charge ?

— Eh bien ! ma chère, j'ai jeté hier un coup d'œil sur la note de la couturière.

— Ô Frank, quel joli costume ! Et vous avez dit qu'il vous plaisait. Une bonne coupe se paie. Vous avez dit vous-même qu'une femme ne doit pas avoir l'air fagotée après son mariage et cela aurait coûté le double à Regent Street.

— Ce n'est pas du costume que je parlais, ma chère.

— De quoi, alors ?

— De la doublure de soie pour la jupe.

— Ah ! petit farceur.

— Cela m'a coûté trente shillings de plus. Eh bien ! qu'est-ce que cela peut faire, qu'elle soit doublée de soie ou non ?

— Oh ! qu'est-ce ça fait ? Essayez-en une et vous verrez.

— Mais personne ne peut savoir si elle est doublée de soie.

— Quand j'entre dans une chambre en faisant froufrou, mon cher, toutes les femmes savent que ma jupe est doublée de soie.

Frank sentit qu'il s'était risqué dans un endroit où il n'avait pas pied.

Aussi regagna-t-il au plus tôt la terre ferme.

— Il n'y a qu'une économie qui ne me paraisse pas justifiable, dit-il, ce serait de rogner sur vos souscriptions aux œuvres de bienfaisance. Cette façon de faire le bien revient à si bon marché. Ce n'est pas que je fasse beaucoup dans cette direction, peut-être trop peu. Mais dire que parce que nous avons besoin de faire des économies de pauvres gens doivent en souffrir, c'est un pitoyable raisonnement. C'est à nos dépens qu'il nous faut faire des économies.

Alors Frank, en homme méthodique, condensa toutes ses conclusions en forme de tableau sur sa feuille de grand format.

Ce n'était pas un travail fort brillant, mais il pouvait servir de carte aux petits esquifs à deux rameurs, en attendant quelque chose de mieux.

Il était ainsi conçu :

MAXIMES POUR LES GENS MARIÉS

1° Puisque vous voici mariés, il faut bien que vous vous en accommodiez le mieux possible.

2° Dès lors faites-vous quelques maximes, et tâchez d'y conformer votre vie.

3° Et ne vous découragez pas en cas d'insuccès. Vous échouerez, mais peut-être n'échouerez-vous pas toujours.

4° Ne soyez jamais boudeurs au même moment.

5° Ne cessez jamais d'être amoureux. Si vous cessez, quelqu'autre commencera peut-être.

6° Vous étiez gentleman et lady avant d'être mariés. Ne l'oubliez pas.

7° Ayez la meilleure tenue possible : c'est un compliment pour votre conjoint.

8° Visez un idéal élevé. Vous le manquerez peut-être, mais il est préférable de manquer celui qui est haut que d'atteindre celui qui est en bas.

9° Un amour aveugle est un amour de sot. Encouragez ce qu'il y a de mieux dans vos natures respectives.

10° Un constant respect mutuel est nécessaire pour que l'amour mutuel soit durable. Une femme peut aimer sans éprouver de respect. Un homme ne le peut pas.

11° La corde qu'on tend est celle qui se casse le plus facilement.

12° Qu'il n'y ait qu'une loi pour tous les deux.

13° Il n'y a qu'une chose qui soit, en public, pire que les disputes, ce sont les caresses.

14° L'argent n'est pas essentiel pour le bonheur, mais d'ordinaire les gens heureux n'en manquent pas.

15° Ainsi donc faites quelques économies.

16° La meilleure façon d'épargner consiste à se passer des choses.

17° Si vous n'en êtes pas capable, il est préférable de ne pas prendre femme.

18° L'homme qui respecte sa femme ne fait pas d'elle une mendicante. Donc donnez-lui sa bourse personnelle.

19° Si vous économisez, faites-le à vos dépens.

20° Dans toutes les affaires d'argent, tenez-vous prêt au pire, et espérez pour le mieux.

Tel était le plan que ce jeune couple ambitieux put se tracer. Peut-être l'expérience les amènera-t-elle à le corriger, à l'améliorer par la pratique, mais il est assez sûr pour nous diriger au large.

CHAPITRE X

Aveux

Dites-moi, Frank, avez-vous jamais aimé une femme avant moi ?

— Comme la lampe file ce soir ! dit-il.

Elle était si mal mouchée qu'il partit aussitôt pour en prendre une autre dans la salle à manger.

Il ne revint pas tout de suite.

Elle attendit, inexorable, qu'il se fût assis.

— Eh bien ! Frank ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! quoi ?

— Avez-vous jamais aimé une autre femme ?

— Ma chère Maude, à quoi bon des questions de ce genre ?

— Vous avez dit qu'il n'y a pas de secrets entre nous.

— Non, mais il y a des choses qu'il est préférable de laisser tranquilles.

— C'est là ce que j'appellerais un secret.

— Naturellement, si vous y tenez...

— J'y tiens.

— Eh bien ! alors, je suis prêt à répondre à toutes vos questions. Mais si mes réponses ne sont pas à votre goût, ne vous en prenez pas à moi.

— Qui était-elle, Frank ?

— Laquelle ?

— Ô Frank, plus d'une !

— Je vous ai dit que ça ne vous plairait pas.

— Oh ! je voudrais n'avoir rien demandé.

— Alors n'en parlons plus.

— Non, je ne peux pas laisser la question de côté, Frank. Vous êtes allé trop loin. Il faut que vous me disiez tout.

— Tout ?

— Je ne sais si je pourrai...

— C'est donc si terrible que cela ?

— Non, il y a une autre raison.

— Dites-le moi, Frank.

— Elle y entre du moins pour beaucoup. Vous savez comment un poète moderne s'excusait auprès de sa femme de ses aventures antém matrimoniales. Il disait qu'il la cherchait.

— Eh bien ! voilà qui me plaît, s'écria-t-elle avec indignation.

— Je vous cherchais.

— Il me semble que vous m'avez bien cherchée.

— Mais j'ai fini par vous trouver.

— J'aurais préféré que vous me trouviez d'abord, Frank.

Il dit quelque chose à propos du souper, mais elle n'était pas disposée à lâcher la piste.

— Combien de femmes avez-vous réellement aimées ? demanda-t-elle. Je vous en prie, ne plaisantez pas à ce sujet, Frank. Je tiens vraiment à savoir...

— Si je préférais vous mentir...

— Mais vous ne le ferez pas.

— Non, je ne le ferai pas. Je ne me sentirais jamais plus le même.

— Eh bien ! alors, combien en avez-vous aimé ?

— N'exagérez pas ce que je dis, Maude. Ne le prenez pas à cœur. Vous voyez, cela dépend de ce que vous entendez par amour. Il y a des amours de toutes les sortes, de tous les degrés. Il y en a qui ne sont que le caprice du moment, il y en a qui sont la passion de toute une existence. Il y en a qui se fondent sur la seule passion physique et d'autres qui tiennent à de la sympathie intellectuelle, ou à une affinité spirituelle.

— Et duquel m'aimez-vous ?

— De tous les trois.

— Sûr ?

— Tout à fait sûr.

Elle se leva et l'interrogatoire fut interrompu.

Mais au bout de quelques minutes, elle le reprit.

— Eh bien ! voyons... la première ? dit-elle.

— Oh ! je ne peux, Maude... N'insistez pas.

— Allons, monsieur, son nom ?

— Non, non, Maude, c'est aller un peu trop loin. Même à vous, je ne nommerai jamais une autre femme.

— Qu'était-elle, alors ?

— Je vous en prie, n'entrons pas dans les détails. C'est absolument horrible. Laissez-moi dire les choses à ma façon.

Elle fit une petite grimace.

— Vous vous agitez, monsieur, mais je ne serai pas dure pour vous. Dites-le à votre façon.

— Eh bien ! Maude, en un mot, j'ai toujours été amoureux d'une femme.

La figure de Maude s'assombrit.

— L'amour ne vous coûtait guère.

— C'est presque une nécessité vitale pour un jeune homme bien portant, qui a de l'imagination et un cœur chaud. C'était tout à fait – ou presque – superficiel.

— Je serais portée à croire que votre amour était superficiel, s'il peut venir si aisément.

— Ne vous fâchez pas, Maude. En ce temps-là, je ne vous avais jamais vue. Je ne vous devais rien.

— Vous étiez tenu au respect de vous-même.

— Ah ! je savais bien que nous aurions de l'ennui à ce sujet. Pourquoi tenez-vous tant à faire de pareilles questions ? Je puis bien dire que je suis un sot de montrer tant de franchise.

Elle hésita un instant, l'air glacé, la figure contractée.

Au fond du cœur, Frank se réjouissait de la trouver jalouse, et il la guettait du coin de l'œil.

— Eh bien ! dit-elle enfin.

— Faut-il que je continue ?

— Oui, j'aime autant tout savoir.

— Cela ne fera que vous mettre de mauvaise humeur.

— Nous sommes allés trop loin pour nous arrêter. Et puis je ne suis pas de mauvaise humeur, Frank. Mais j'apprécie votre franchise. Je ne me figurais pas que vous étiez à ce point... mormon.

Elle se mit à rire.

— Je m'intéressais d'ordinaire à toutes les femmes.

— *Je m'intéressais* : elle est bien bonne.

— Voilà comment cela débutait. Et ensuite, si les circonstances s'y prêtaient, l'intérêt devenait plus vif, et cela finissait... Bon, vous comprenez sans doute ?

— À combien de femmes avez-vous montré de l'intérêt ?

— Ah ! presque à toutes.

— Et pour combien de femmes votre intérêt est-il devenu plus vif ?

— Oh ! je ne sais pas.

— Vingt ?

— Bon ; plus que cela, je crois.

— Trente ?

— Au moins trente.

— Quarante ?

— Pas plus de quarante, je pense.

Maude fut ébahie devant cet abîme de dépravation.

— Voyons, vous avez maintenant vingt-sept ans ; ainsi donc vous avez aimé quatre femmes par an depuis l'âge de dix-sept ans.

— Si vous calculez de cette façon, dit Frank, je crains bien qu'il n'y en ait plus de quarante.

— C'est horrible, dit Maude, en se mettant à pleurer.

Frank s'agenouilla devant elle et lui baisa les mains : elle avait de jolies menottes potelées, très douces, très veloutées.

— Quel sale animal je me sens ! dit-il. En tout cas, maintenant, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme.

— Quarantièmement et dernièrement, sanglota-t-elle, moitié riant, moitié pleurant.

Puis elle lui tira les cheveux pour le remettre à l'aise.

— Je ne peux pas être fâchée contre vous, dit-elle. En outre, ce serait manquer de générosité que de vous en vouloir quand vous me dites tout de votre propre gré. C'est très honorable de votre part. Mais j'aurais voulu que vous vous intéressiez à moi d'abord.

— Eh bien ! Le destin ne l'a pas voulu. Je suppose qu'il y a des gens qui sont parfaitement sages pendant qu'ils sont garçons. Mais je ne crois pas que ce soient les meilleurs des hommes. Ou bien ce sont des archanges terrestres – de jeunes Gladstone, ou de jeunes Newman – ou bien ce sont des êtres froids, calculateurs, timides, dépourvus de virilité, qui ne feront jamais rien de bon. Ceux de la première sorte doivent être extraordinaires. Je n'en ai jamais rencontré aucun, excepté dans les mémoires. Quant aux autres, je ne tiens pas à faire leur connaissance.

Les femmes ne s'intéressent pas aux généralités.

— Étaient-elles plus gentilles que moi ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Ces quarante femmes.

— Non, certes, naturellement, non. Pourquoi riez-vous ?

— Ah ! c'est une idée qui m'est venue en tête : comme ce serait amusant, si ces quarante femmes se trouvaient rassemblées dans une chambre et qu'on vous lâchât au milieu d'elles.

— Amusant ! s'écria Frank.

Les femmes ont des idées bien extraordinaires sur l'humour. Maude rit jusqu'à n'en pouvoir plus.

— Vous ne trouvez donc pas que ce serait comique ?

— Non, je ne trouve pas, répondit-il avec froideur.

— Naturellement vous ne trouvez pas.

Et elle partit d'une autre explosion de joli rire, de sa voix de contralto.

Il y a une sorte de rire doux, profond, riche que possèdent certaines femmes et qui est le son le plus charmant du monde.

— Quand vous aurez fini pour tout de bon, dit-il d'une voix enrouée.

La jalousie qu'elle montrait le flattait plus que ses railleries.

— Tout va bien à présent. Ne vous fâchez pas. Si je ne riais pas, je serais forcée de pleurer.

Il était retourné à sa chaise. Elle vint, en passant, lui rendre visite.

— Satisfait ?

— Pas tout à fait.

— À présent ?

— C'est très bien, je vous pardonne.

— Voilà qui est drôle, aussi. Se figure-t-on que vous me pardonnez, moi, après tous ces aveux ! Mais vous n'avez jamais aimé aucune d'elles comme vous m'aimez ?

— Jamais.

— Jurez-le moi.

— Je le jure.

— Moralement, ni de l'autre façon... Comment dit-on ?

— Pas une d'entre elles.

— Et vous ne recommencerez plus ?

— Jamais.

— Vous serez bien sage, toujours, toujours ?

— Toujours, toujours.

— Et les quarante étaient horribles ?

— Non pas, diantre ! Maude, je ne saurais dire cela.

Elle pencha la tête en faisant la moue.

— Alors vous les aimez mieux ?

— Que vous êtes absurde, Maude ! Si j'en avais préféré une, je l'aurais épousée.

— Eh bien ! oui, je le suppose, vous avez dû vous intéresser à moi plus qu'aux autres, puisque vous m'avez épousée. Je n'avais pas songé à cela.

— Petite sottise ! Certes oui, c'est vous que j'aimais le mieux. Laissons là ce sujet. N'en parlons jamais plus.

— Avez-vous leurs photographies ?

— Non.

— Aucune ?

— Aucune.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je n'en ai jamais eu des quantités.

— Et les autres ?

— J'en ai détruit quelques-unes quand je me suis marié.

— Voilà qui était bien de votre part.

— Non, j'ai trouvé tout simplement que c'était convenable.

— Préfériez-vous les brunes ou les blondes ?

— Oh ! je ne sais pas. Je n'ai jamais été pointilleux à ce sujet. Vous vous rappelez ces vers de Henley que je vous ai lus : « Belles, laides – toutes sont femmes. » Voilà le sentiment d'un célibataire.

— Mais prétendez-vous dire par là, monsieur – maintenant vous parlez sous la foi de votre honneur – que sur ces quarante femmes, il n'y en avait pas une qui fût plus jolie que moi ?

— Si nous parlions d'autre chose ?

— Et pas une aussi intelligente ?

— Que vous êtes absurde ce soir, Maude !

— Allons, répondez-moi.

— Je vous ai déjà répondu.

— Je ne vous ai pas entendu.

— Oh ! si ! oh si. J'ai dit que je vous avais épousée, et cela prouve que je vous préférais. Je ne vous compare point qualité pour qualité, à qui que ce soit au monde : ce serait absurde. Ce que je dis, c'est que la combinaison de vos qualités est celle qui m'est le plus chère.

— Oh ! je vois, dit Maude d'un ton sceptique. Comme vous êtes gentil et franc !

— Bon, voilà que je vous ai fait de la peine.

— Oh ! non, pas le moins du monde. Il me plaît que vous soyez franc ; je ne pourrais souffrir qu'il y ait quelque chose que vous n'osiez pas me dire.

— Et vous, Maude, seriez-vous également franche avec moi ?

— Oui, chéri, je le serai. Je sens que je vous le dois, après la confiance que vous m'avez montrée. J'ai eu mes petites épreuves.

— Vous !

— Peut-être aimeriez-vous mieux que je ne vous en dise rien. À quoi bon ressasser ces vieilles histoires.

— Non, je préférerais que vous me les disiez.

— Cela ne vous fâchera pas ?

— Non, non, certainement pas.

— Vous pouvez m'en croire, Frank, si une femme mariée dit jamais à son mari que jusqu'au jour où elle l'a vu pour la première fois, elle n'a jamais éprouvé d'émotion à la vue d'un autre, ce sont des bêtises. Il peut y avoir des femmes de cette sorte, mais je n'en ai jamais rencontré. Je crois qu'elles ne me plairaient pas, car elles doivent être des créatures sèches, froides, incapables de sympathie, d'émotion, incapables de ce qui fait la femme.

— Maude, vous en avez aimé un autre ?

— Je ne nierai pas que j'aie exprimé de l'intérêt, un intérêt profond, à l'égard de plusieurs hommes.

— Plusieurs !

— C'était avant de vous rencontrer, mon chéri. Je ne vous devais rien.

— Vous avez aimé plusieurs hommes ?

— Ce fut presque toujours un sentiment superficiel. Il y a bien des sortes et des degrés dans l'amour.

— Grands dieux ! Maude, combien d'hommes vous ont inspiré ce sentiment ?

— La vérité, Frank, c'est qu'une jeune femme bien portante, qui a de l'imagination et un cœur chaud est attirée par tout jeune homme. Je sais que vous tenez à ce que je sois franche, à ce que je vous rende confiance pour confiance. Mais il est une certaine sorte de jeune homme à l'égard duquel j'ai toujours permis à mon intérêt de prendre de la profondeur.

— Oh ! vous faisiez un choix.

— Voici que vous devenez amer. Je ne dirai plus rien.

— Vous en avez trop dit. Il faut que vous alliez jusqu'au bout.

— Eh bien ! j'allais dire tout simplement que les hommes bruns ont toujours eu un certain attrait pour moi. Je ne sais ce que c'est, mais cette sensation est invincible.

— Et c'est pour cela que vous avez épousé un homme blond filasse.

— Ah ! je ne pouvais pas m'attendre à trouver toutes les qualités dans mon mari, n'est-ce pas ? ce ne serait pas raisonnable ; je vous l'assure, mon chéri, en vous prenant en bloc, vous me plaisez plus que le mieux de tous : vous pouvez n'être pas le plus beau, vous pouvez n'être pas le plus intelligent – on ne saurait s'attendre à trouver son idéal absolu, mais c'est vous que j'aime le plus, beaucoup plus... J'espère ne vous avoir point blessé en vous parlant comme je l'ai fait...

— Je suis désolé de ne pas être votre idéal, Maude. Il serait absurde de me croire un idéal pour quelqu'un, mais j'ai toujours espéré que les yeux de l'amour transfigureraient un objet et le

feraient paraître tout à fait bien. Ma chevelure est une teinte qui résistera à toutes les prières, mais enfin si vous pouvez me désigner quelque chose que je puisse arranger.

— Non, non, je vous veux tel que vous êtes. Si je ne vous avais pas aimé mieux, je ne vous aurais pas épousé, Frank, n'est-ce pas ?

— Mais ces autres épreuves ?

— Oh ! nous ferions mieux de les passer sous silence. Que pourrions-nous gagner à discuter sur mes aventures de jadis ? Cela ne sert qu'à nous tourmenter.

— Pas du tout, je vous estime pour votre franchise à parler, bien que cela soit quelque peu inattendu. Allez.

— Je ne sais plus où j'en étais.

— Vous veniez de dire qu'avant votre mariage, vous aviez éprouvé de l'amour pour plusieurs hommes.

— Comme c'est horrible à dire, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! oui, cela m'a fait cette impression.

— Mais c'est parce que vous exagérez ce que j'ai dit. J'ai dit que j'avais été attirée par plusieurs hommes.

— Et que les hommes bruns vous donnaient un frisson.

— C'est cela même.

— J'avais espéré être le premier.

— Le destin n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Je pourrais aisément vous dire un mensonge, Frank, mais je ne me pardonnerais jamais d'avoir agi ainsi. Vous savez, je suis sortie de l'école à dix-sept ans, et j'en avais vingt-trois quand nous

nous sommes fiancés. Cela fait six ans. Figurez-vous tout ce qui tient de bals, de déjeuners sur l'herbe, de parties, de visites dans six ans. Il m'était impossible de ne pas rencontrer sans cesse de jeunes gens. Bon nombre d'entre eux s'intéressèrent à moi. Et je...

— Vous vous êtes intéressée à eux.

— C'était naturel, Frank.

— Oh ! oui, tout à fait naturel. Et alors il me semble que l'intérêt est devenu plus vif.

— Quelquefois. Quand vous rencontrez plusieurs fois de suite un jeune homme qui vous intéresse, au bal, puis dans la rue, puis au jardin, puis quand on rentre le soir en se promenant... naturellement votre intérêt devient plus vif.

— Oui.

— Et alors...

— Eh bien ! que se passe-t-il ensuite ?

— Vous n'allez pas vous fâcher, bien sûr ?

— Non, non, pas du tout. Pourquoi ne laissez-vous pas la clé sur la cave à liqueurs ?

— C'est que cela pourrait tenter Jemima. Faut-il l'enlever ?

— Non, non, continuez. Ce qui se passe ensuite...

— Eh bien ! quand vous avez été intéressée un certain temps, vous vous mettez à faire des expériences.

— Ah !

— Ne criez pas, Frank.

— Ai-je crié ? Ça ne fait rien. Continuez. Vous avez fait des expériences ?

— Pourquoi entrer dans des détails ?

— Il faut que vous alliez jusqu'au bout. Vous en avez trop dit pour vous arrêter. J'insiste pour connaître les expériences.

— Rien, si vous vous y prenez ainsi pour le savoir, Frank.

Maude savait prendre un air de belle dignité quand elle voulait.

— Bon, je n'insiste pas. Je vous prie d'avoir confiance en moi et de me conter quelques-unes de vos expériences.

Elle se renversa dans son fauteuil, les yeux à demi clos, un sourire tranquille de réminiscence aux lèvres.

— Eh bien ! si réellement vous tenez à ce que je vous le dise, comme preuve de ma confiance et de ma certitude, je vous le dirai. Vous vous rappellerez qu'alors je ne vous avais point vu.

— Je ferai toutes les excuses possibles.

— Je vous conterai une seule expérience. Ce fut la première de ce genre que je fis, et elle est restée nettement gravée dans ma mémoire. Cela survint un jour que j'étais restée seule avec un gentleman qui était venu rendre visite à ma mère.

— Bon !

— Eh bien ! nous étions restés seuls dans la pièce, vous entendez ?

— Oui, oui, continuez.

— Et il me fit bien des petits compliments. Il ne cessait de me dire que j'étais bien jolie, qu'il n'avait jamais vu une jeune

filles aussi charmantes et ainsi de suite. Vous savez ce que disent les gentlemen ?

— Et vous ?

— Oh ! je lui répondais à peine, mais naturellement – j’étais jeune et inexpérimentée – je ne pus m’empêcher de me sentir flattée et enchantée de ses propos. Je lui ai peut-être laissé voir ce que j’éprouvais, car tout d’un coup, il...

— Il vous embrassa.

— Tout juste. Il m’embrassa. Ce n’est pas une raison pour aller et venir par la chambre, mon chéri. Cela m’énerve.

— Très bien, continuez. Allez jusqu’au bout. Après cette insolence, qu’arriva-t-il ?

— Vous tenez réellement à le savoir ?

— Il faut que je le sache. Qu’avez-vous fait ?

— Je suis fâchée d’avoir commencé, car je vois bien que cela vous agite. Allumez votre pipe, mon chéri, et parlons d’autre chose. Si je vous dis la vérité, cela ne servira qu’à vous rendre maussade.

— Je ne me fâcherai pas. Continuez, qu’avez-vous fait ?

— Eh bien ! Frank, puisque vous insistez... Je lui ai rendu son baiser.

— Vous... vous lui avez rendu son baiser !

— Vous allez faire monter Jemima, si vous continuez à crier ainsi.

— Vous lui avez rendu son baiser ?

— Oui, mon chéri, c’était mal, mais je l’ai fait.

— Grands dieux ! Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Eh bien ! parce qu'il me plaisait.

— Un homme brun !

— Oui, il était brun.

Oh ! Maude, Maude ! Eh bien ! continuez. Quoi ensuite ?

— Alors il m'embrassa plusieurs fois.

— Naturellement, puisque vous l'aviez embrassé. Fallait-il s'attendre à autre chose ? Et ensuite ?

— Oh ! Frank, je ne peux pas...

— Continuez, je suis prêt à tout.

— Eh bien ! asseyez-vous et ne courez pas à travers la pièce. Je ne fais que vous agiter.

— Bon, me voilà assis. Vous pouvez voir que je ne suis pas agité. Au nom du Ciel ! continuez.

— Il me demanda si je voulais m'asseoir sur ses genoux.

— Ouais ?

Maude se mit à rire.

— Tiens, Frank, vous coassez comme une grenouille.

— Je suis content que vous trouviez de quoi rire à cela. Continuez, continuez. Vous avez cédé à sa demande si pleine de réserve et de naturel. Vous vous êtes assise sur ses genoux.

— Eh bien ! oui, Frank, je l'ai fait.

— Grands dieux !

— Ne soyez pas si excitable, mon cher. C'était longtemps avant que je vous aie vu.

— Et tout tranquillement vous me dites de sang-froid que vous vous êtes assise sur les genoux de ce bandit !

— Pouvais-je faire autrement ?

— Ce que vous pouviez faire ? Mais crier, tirer la sonnette, le frapper. Vous auriez pu vous dresser dans la dignité de votre sexe outragé, et quitter la pièce.

— Ce n'était pas chose aisée pour moi, de quitter la pièce.

— Il vous tenait !

— Oui, il me tenait.

— Ah ! si j'avais été là !

— Puis il y avait une autre raison.

— Laquelle ?

— Ah ! c'est qu'alors je ne marchais pas très bien... C'est que, voyez-vous, je n'avais que trois ans.

Frank eut besoin de quelques minutes pour se remettre.

— Ah ! petite friponne ! dit-il enfin.

— Oh ! cher oison ! je me sens bien mieux.

— Horreur que vous êtes !

— Il me fallait ma revanche des quarante qui m'ont précédée ! Vieux Barbe-Bleue, mais je vous ai fait *marcher*, hein ! n'est-ce pas.

— Si vous m'avez fait *marcher* ! J'en suis tout écorché. Quel cauchemar !... Oh ! Maude, comment avez-vous eu le cœur...

Oh ! c'était charmant, superbe !

— C'était terrible !

— Et comme vous étiez jaloux ! Oh ! que je *suis* contente.

— Je ne crois pas, dit Frank, en l'entourant de ses bras, que je me sois jamais aperçu que...

À ce moment même, Jemima entra avec le plateau.

CHAPITRE XI

Au sujet de M^{rs} Beeton

Frank Crosse n'était marié que depuis peu de mois quand il eut pour la première fois l'occasion de soupçonner que sa femme avait quelque peine secrète.

Elle laissait voir de la mélancolie, du découragement à certains instants, sans qu'il pût se l'expliquer.

Un samedi dans l'après-midi, comme il était revenu plus tôt qu'on ne l'attendait, et qu'il était entré brusquement dans sa chambre à coucher, il la trouva près de la fenêtre sur la chaise d'osier, un gros livre sur les genoux.

Lorsqu'elle releva la tête vers lui, ce fut avec une expression où il y avait à la fois de la joie et de la confusion.

Il y avait des traces récentes de larmes.

Elle se hâta de remettre le volume sur la table à toilette.

— Maude, vous avez pleuré.

— Non, Frank, non.

— Oh ! Maude, petite menteuse ! Séchez-moi ces larmes, et tout de suite.

Il s'agenouilla près d'elle et l'y aida.

— Cela va mieux maintenant ?

— Oui, mon chéri, je suis tout à fait heureuse.

— Plus de larmes ?

— Envolées.

— Et maintenant, expliquez-moi...

— Je ne voulais pas vous en parler, Frank.

Elle se tortillait de la façon la plus jolie, la plus aguichante, pour se faire arracher son secret.

— Je voulais y arriver à votre insu. Je pensais que ce serait une surprise pour vous. Mais je commence à comprendre que mon ambition visait trop haut. Je ne suis pas assez intelligente pour cela. C'est tout de même une cruelle désillusion.

Frank prit sur la table le gros volume. C'était le *Traité de la Direction du Ménage* de Mrs Beeton.

Il était ouvert à la page qui avait pour titre : *Observations générales sur le cochon commun* et, au bas, s'était étalée une grosse larme.

Elle était tombée sur une gravure sur bois représentant le cochon commun, ce qui n'empêcha pas Frank de la baiser avec solennité, ce qui changea en rires les peines de Maude.

— Maintenant vous voilà redevenue tout à fait bien. J'ai horreur de vous voir pleurer, bien que vous n'ayez jamais l'air plus jolie. Mais dites-moi, ma chérie, quelle était votre ambition ?

— D'en savoir autant qu'aucune femme d'Angleterre sur la tenue d'un ménage, d'en savoir autant que Mrs Beeton. Je voulais apprendre toutes les pages, depuis la première jusqu'à la dernière.

— Il y en a 1641, dit Frank en les feuilletant.

— Je le sais, j'ai compris que je serais tout à fait vieille avant d'avoir fini. Mais, voyez, la dernière partie a trait aux testaments, aux legs, à l'homéopathie, à d'autres choses de ce genre. Nous garderions cela pour plus tard. C'est le commencement que je voudrais savoir... Mais c'est si difficile !

— Mais pourquoi cela, Maude ?

— Parce que je tiens à ce que vous soyez aussi heureux que Mr Beeton.

— Je parie que je le suis.

— Non, non, vous ne pouvez pas l'être, Frank. On y dit quelque part que le bonheur et le confort du mari dépendent de la façon dont la femme gouverne la maison. Mrs Beeton a dû être la plus distinguée ménagère du monde. Donc Mr Beeton a dû être le mari le plus heureux, le plus satisfait. Mais pourquoi Mr Beeton aurait-il plus de bonheur et de confort que mon Frank ? Depuis l'heure où j'ai lu cela, j'ai décidé qu'il n'en serait pas ainsi, et il n'en sera pas ainsi.

— Et il ne l'est pas.

— Oh ! vous le croyez. Mais alors c'est que vous n'y entendez rien. Vous trouvez tout bien parce que je le fais. Mais si vous alliez voir Mrs Beeton, vous apercevriez bientôt la différence.

— Quelle habitude maladroite vous avez de vous asseoir toujours dans une embrasure de fenêtre ! dit Frank au bout d'un moment. Je jurerais que la sage Mrs Beeton ne conseille rien de pareil, surtout avec une demi-douzaine d'autres fenêtres, d'où l'on voit à bout portant.

— Eh bien ! c'est à vous à ne pas m'embrasser.

— Eh ! mais, vous ne devriez pas être si gentille.

— Vous me trouvez réellement gentille ?

— Je le crois... un peu.

— Après tant de mois.

— Chaque jour plus gentille.

— Pas du tout las ?

— Pauvre chérie ! Quand je serai las de vous, c'est que je serai las de la vie.

— Comme tout cela semble merveilleux !

— N'est-ce pas ?

— Quand je pense à ce premier jour, à la partie de tennis : « J'espère que vous n'êtes pas trop bon joueur, Mr Crosse ! » — « Non, Miss Selby, mais je serai heureux de faire partie d'une équipe. » Voilà comment cela a commencé. Et maintenant !

— Oui, c'est merveilleux.

— Et ensuite, au dîner. « Aimez-vous le jeu d'Irving ? » — « Oui, je le regarde comme un grand génie. » Comme nous étions raides et empruntés ! Et maintenant me voici à caresser vos cheveux dans l'embrasure de la fenêtre d'une chambre à coucher.

— Cela vous paraît drôle. Mais, en y songeant un peu, je suppose que cela a dû arriver déjà à quelques-uns.

— Mais jamais tout à fait comme à nous, cependant.

— Non, jamais tout à fait comme à nous, il y a un air de famille. D'ordinaire, les gens mariés finissent par se connaître un peu mieux qu'au premier jour de leur rencontre.

— Qu'avez-vous pensé de moi, Frank ?

— Je vous l'ai dit souvent.

— Eh bien ! Redites-le moi.

— À quoi bon, puisque vous le savez ?

— Mais j'aime à l'entendre.

— Eh ! ce serait vous gâter.

— J'aime à être gâtée.

— Eh bien ! alors, je me suis dit : « Si j'arrive jamais à l'avoir pour femme, je crois que je ferai encore quelque chose dans ma vie. » Et j'ai pensé aussi : « Si je n'arrive pas à faire d'elle ma femme, je ne redeviendrai jamais moi-même. »

— Vraiment, Frank, depuis le premier jour de notre rencontre ?

— Oui, le premier, premier jour.

— Et puis ?

— Et puis, jour par jour, semaine par semaine, ce sentiment n'a fait que croître et de se fortifier, si bien qu'à la fin vous avez absorbé toutes mes autres espérances, ambitions et intérêts. J'ose à peine songer à ce qui serait arrivé, Maude, si vous m'aviez repoussé.

Elle fut si enchantée qu'elle eut un rire sonore.

— Qu'il est doux de vous entendre parler ainsi. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que vous n'avez jamais eu l'air désappointé. Je m'attendais toujours à cela un jour ou l'autre après le mariage, peut-être pas tout de suite, mais au bout d'une semaine ou à peu près. Vous feriez un mouvement brusque, comme ces pauvres gens qu'on hypnotise, et vous diriez : « Quoi ! moi qui me figurais si souvent qu'elle était jolie, moi qui avais l'habitude de la croire douce ! Comment ai-je pu m'infatuer d'une petite insignifiante, ignorante, égoïste, peu intéressante. » Frank, les voisins vont vous voir.

— Eh bien ! Alors ne me provoquez pas.

— Qu'en pensera Mrs Potter ?

— Vous devriez baisser les stores avant de tenir des propos de ce genre.

— Maintenant asseyez-vous tranquillement, et soyez bien sage.

— Eh ! bon, alors dites-moi ce que vous avez pensé.

— J'ai pensé que vous étiez un très bon joueur au tennis.

— Et pas autre chose ?

— Et que vous causiez agréablement.

— Moi ? Je ne me suis jamais senti si empêtré, de ma vie. J'étais nerveux comme un chat.

— C'était si charmant ! Je déteste les gens qui ont tant de sang-froid et d'assurance. Je voyais que vous étiez troublé, et je me disais même...

— Vraiment ?

— Eh bien ! Je me disais que c'était peut-être moi qui causais votre trouble.

— Et vous me trouviez à votre gré ?

— Vous m'intéressiez beaucoup.

— Eh bien ! c'est ce beau miracle que je ne puis arriver à croire. Vous, avec votre beauté, votre grâce, et votre père riche, et tous les jeunes gens à vos pieds, et moi, un garçon qui ne brille point par la tournure, ni par son instruction, ni par son avenir, ni...

— Restez tranquille, monsieur. Oui, vous allez... maintenant.

— Crebleu ! Voilà la vieille Mrs Potter à la fenêtre. Nous sommes pris cette fois. Revenons à la conversation sérieuse.

— Où en sommes-nous restés ?

— À ce cochon, je crois. Puis il a été question de Mr Beeton. Mais comment est-il entré en scène, ce cochon ? Pourquoi pleurer sur lui ? Et quelles observations fait la dame au sujet du cochon ordinaire ?

— Lisez vous-même.

Frank lut à haute voix :

— « Le cochon appartient à l'ordre des mammifères, au genre *sus scrofa*, à l'espèce des pachydermes, ou animaux à peau épaisse. Ses caractères génériques sont un groin long, flexible, quarante-deux dents, les pieds fendus, pourvus de quatre doigts, avec la queue mince, courte, enroulée. Cet appendice fait défaut dans quelques variétés. » Mais quel diable de rapport cela a-t-il avec l'économie domestique !

— C'est justement ce que je voudrais savoir. C'est si décourageant d'avoir à se rappeler de pareilles choses. Qu'est-ce que cela fait que le cochon ait quarante-deux dents ? Et pourtant, si M^{rs} Beeton le sait, on comprend qu'on devrait le savoir aussi. Si je me mets à sauter des pages, ça ne finira pas. Mais c'est vraiment un ouvrage magnifique sous d'autres rapports. Quoi que vous cherchiez, vous êtes certain de l'y trouver. Consultez l'index n'importe où. *Crème* : Voulez-vous de la crème, ça y est. *Croup* : Voulez-vous le... Je veux dire, si vous ne voulez pas le croup, ça vous indiquera la manière de ne pas l'attraper. *Crevettes* : — Tout s'y trouve. — *Crullers*... Je suis sûre que vous ne savez pas ce que c'est, Frank.

— Non, je l'ignore.

— Et moi aussi, mais je n'ai qu'à regarder et apprendre.

— Voici, c'est au paragraphe 2847, c'est une sorte de crêpe. Vous voyez. Voilà comment on s'instruit.

Frank Crosse prit le livre et le laissa choir. Il tomba sur le parquet avec un bruit sourd et maussade.

— Aucune des choses qu'il peut vous apprendre, ma chère, ne me consolera jamais s'il vous fait pleurer. Objet bouffi, pédantesque ! s'écria-t-il dans une colère soudaine, en donnant un coup de pied au bouquin carré. C'est à vous que je dois cet air mélancolique, fatigué, que je vois sur les traits de ma femme. Je connais mon ennemi maintenant. Vieux charlatan pompeux, encombrant, je démolirai votre reliure rouge à coups de pieds.

Mais Maude ramassa prestement le volume et le serra contre son cœur.

— Non, non, Frank, je ne saurais dire ce que je lui dois. Vous ne vous figurez pas combien il y a de sagesse dans ce vieux livre.

À présent asseyez-vous sur le tabouret à mes pieds. Je vais vous en lire.

— Faites, ma chère, c'est charmant.

— Alors ne bougez plus et soyez sage. Maintenant écoutez cette perle de sagesse : « Tel celui qui commande une armée, telle est la maîtresse de maison. Son influence se fera sentir dans toute l'économie intérieure, et dans la mesure même où elle s'acquitte de sa tâche, ses domestiques marcheront sur ses traces. »

— D'où il résulte, dit son mari, que Jemima est un parfait modèle.

— Au contraire, cela explique les défauts de Jemima. Écoutez ceci : « Une des qualités essentielles, c'est de se lever de bonne heure. Quand une maîtresse a l'habitude d'être matinale, on peut être presque certain que sa maison est bien tenue et bien gouvernée. »

— Eh bien ! vous descendez à neuf heures... Que voulez-vous de plus ?

— À neuf heures ! Je suis sûre que Mrs Beeton était toujours levée à six.

— J'ai mes doutes au sujet de Mrs Beeton. À mon avis, cette dame est trop affirmative. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elle déjeunait tous les matins au lit.

— Ô Frank ! vous ne respectez rien au monde.

— Voyons un autre spécimen de sagesse.

— « La frugalité et l'économie sont des vertus domestiques sans lesquelles nul ménage ne saurait prospérer. Le docteur

Johnson dit : « La frugalité peut être qualifiée de... » Qu'il aille au diable, le docteur Johnson ! Qui est-ce qui demande l'opinion d'un homme ? Oui, s'il s'était agi de Mrs Johnson.

— Johnson a tenu son ménage lui-même pendant des années, et c'était une singulière popote.

— Je le crois aisément.

Maude secoua ses jolies boucles :

— Mrs Beeton, très bien ! Mais je ne veux pas recevoir de leçon du docteur Johnson. Où en étais-je ? Ah ! oui... « Nous devons toujours nous rappeler que gouverner bien en petit, c'est un grand mérite dans la tenue d'un ménage. »

— Hourra ! à bas le second légume ! Pas de pudding les jours maigres ! Vive la bière de Pilsen !

— Quel garçon bruyant vous faites !

— Ce livre m'excite. Encore un peu.

— « Il ne faut pas se lier aisément d'amitié, ni donner son cœur hâtivement au nouveau venu... »

— Pour cela j'y compte bien. Que je ne vous prenne pas à le faire... Ma cigarette ne vous gêne pas ?... Mrs Beeton consacre-t-elle un paragraphe à la fumerie dans les chambres à coucher ?

— Une pareille énormité ne lui eût pas même paru la plus lointaine des possibilités. Si elle vous avait connu, mon chéri, elle aurait mis un supplément à son livre pour traiter tous les nouveaux problèmes que vous lui auriez suggérés. Faut-il continuer ?

— Oui, je vous prie.

— Elle passe ensuite au chapitre de la conversation : « Dans la conversation, les menus incidents, tels que les petites désillusions, les ennuis mesquins et autres affaires journalières, ne doivent jamais être communiqués à vos amis. Si la maîtresse est une femme mariée, qu'elle ne laisse jamais échapper un seul mot sur les travers de son mari. »

— Crebleu ! Il y a plus de sagesse dans un pouce carré de ce livre qu'en aucun ouvrage masculin, s'écria Frank, enthousiasmé.

— Je pensais que cela vous plairait. « Toute maîtresse de maison doit viser à se faire un caractère égal, c'est un point sur lequel on peut dire qu'est assis le bien-être de la maison. »

— Excellent !

— « Quand on se met en ménage, il est préférable, à la longue, de se procurer ce qu'il y a de mieux en tout genre. »

— C'est pour cela que j'ai fait votre acquisition, Maude.

— Merci, monsieur. Voici maintenant une dissertation sur la toilette et la mode, une autre sur la manière d'engager des domestiques, une autre sur les devoirs journaliers, une autre sur les visites, une autre sur le grand air et l'exercice...

— S'il en est une d'essentielle, c'est bien celle-là, s'écria Frank en se levant d'un bond et tirant par les bras sa femme de sa chaise basse en osier. C'est le bon moment pour neuf trous au golf avant la nuit, si vous descendez comme vous êtes. Mais écoutez ceci, jeune dame. Si jamais je vous reprends à vous tourmenter, à vous chagriner pour vos affaires domestiques...

— Non, non, Frank, je ne le ferai plus.

— Eh bien ! si vous le faites, Mrs Beeton finira dans le feu de la cuisine.

— Bien sûr, vous n'enviez pas le sort de Mr Beeton ?

— Je n'envie le sort de personne au monde.

— Alors pourquoi chercherais-je à être une Mrs Beeton ?

— Pourquoi, en effet ?

— Oh ! Frank, quel poids de moins sur mon esprit ! Ces seize cents pages ont pesé sur lui pendant des mois. Cher vieux, venez.

Et ils descendirent à grand bruit pour prendre leurs bâtons de golf.

CHAPITRE XII

M^r Samuel Pepys

Il n'était guère de chose plus agréable pour Maude qu'une longue soirée d'hiver, lorsque Frank et elle dînaient en tête à tête, puis s'asseyaient au coin du feu et se donnaient du bon temps.

Ce serait exagérer que de dire qu'elle préférait cela à un bal, mais tout de suite après cette joie suprême, et même au-dessus du théâtre, dans l'échelle de ses plaisirs, étaient ces soirées paisibles, intimes, où ils causaient au gré de leur fantaisie, ou bien se taisaient s'ils aimaient mieux se taire, charmant leur intérieur par ces petites plaisanteries, ces caresses, ces allusions, matériaux dont est construite cette maçonnerie intime si bien fermée à l'invasion de tout intrus.

Cinq ou six soirées par semaine, où elle s'occupait de sa couture, pendant que Frank lisait, aboutissaient à un bonheur tel que les gens vont jusqu'au bout du monde pour le chercher, alors qu'il les attend au coin de leur feu, pour peu qu'ils consentent à accorder leur âme au diapason de la sympathie.

De temps à autre ce calme charmant était troublé par le tintement de la sonnette.

C'était un ami de Frank qui venait leur faire une visite dans la soirée.

En entendant ce son, Maude laissait échapper un « quelle scie ! » et Frank un mot plus court et plus énergique, mais dès que l'intrus faisait son entrée, tous deux lui disaient :

— Vraiment, c'est bien gentil de votre part de venir ainsi nous voir sans façon.

Sans cette hypocrisie, il serait bien difficile de vivre en ce monde.

J'ai peut-être dit quelque part que Frank avait des goûts éclectiques en littérature.

Dans sa chambre à coucher, une étagère, souvenir de sa vie de garçon, supportait une petite rangée de ses livres préférés, des livres qui charmaient tous les loisirs de sa vie, à défaut de publications nouvelles.

Tous ces volumes-là, il les avait lus dans sa jeunesse, et bien des fois depuis, au point qu'ils étaient devenus les grosses pièces de charpente de son esprit.

Les goûts étaient simples, sans recherche, sans raffinement.

Les *Essais* de Macaulay, *l'Autocrate* de Holmes, *l'Histoire* de Gibbon, *l'Histoire de mon Cœur* par Jefferies, la vie de Carlyle, le *Journal* de Pepys et le *Lavengro* de Borrow figuraient dans son cercle intime d'amis littéraires.

Ce robuste Anglais de l'Est, moitié boxeur professionnel, moitié missionnaire, était en faveur particulière auprès de lui, et il en était de même du bavard secrétaire de la Marine.

Un jour, il lui vint à la pensée que ce serait charmant de faire partager son enthousiasme à sa femme, et il émit l'avis de passer quelques soirées à lire quelques passages choisis dans ses vieux amis.

Maude fut enchantée.

Il lui aurait proposé de lire le *Rig-Véda* dans le texte sanscrit que Maude aurait écouté avec le sourire aux lèvres.

C'est dans ces petites choses-là que l'amour de la femme est supérieur à celui de l'homme.

Frank descendit ce soir-là avec un gros volume qui avait été beaucoup lu.

— Voici Mr Pepys, dit-il avec solennité.

— Quel drôle de nom ! s'écria Maude. Ça fait penser à l'indigestion. Pourquoi ? Ah ! oui, pepsine, naturellement.

— Nous en prendrons une dose chaque soir après le dîner, pour compléter la ressemblance. Mais, pour parler sérieusement, puisque nous avons décidé de faire une série de lectures, je suis d'avis que nous devons nous y mettre sérieusement et tenter de comprendre... Ah ! non, pas de cela !

— J'en suis bien fâchée. J'espère que je ne vous ai pas fait mal ?

— Mais si... beaucoup.

— C'est parce que j'avais mon aiguille à la main tout le temps... et vous aviez l'air si solennel... et... Eh bien ! je n'ai pu y résister.

— Petite friponne !

— Non, mon chéri. Jemima peut entrer d'un instant à l'autre avec le café. Maintenant asseyez-vous et lisez-moi du M^r Pepys. Et pour commencer, vous plairait-il de me mettre entièrement au fait, depuis le début, sans rien prendre pour accordé, au sujet de ce gentleman, tout comme si je n'avais jamais entendu parler de lui ?

— Je ne crois pas...

— Cela ne fait rien, monsieur. Soyez bon garçon et faites exactement ce qu'on vous dit. Maintenant commencez.

— Eh bien ! Maude, M^r Pepys naquit...

— Quel était son prénom ?

— Samuel.

— Oh ! mon chéri, je suis sûre que je ne l'aurais pas aimé.

— Bon, il est trop tard pour y rien changer. Il naquit... je pourrais le savoir en cherchant, mais en somme cela importe peu, n'est-ce pas ? Il naquit quelque part l'an seize cent et je ne sais pas combien, et j'ai oublié ce qu'était son père.

— Il faudra que je tâche de retenir ce que vous m'apprenez.

— Bon. En somme il fit son chemin dans le monde, et il finit par devenir un fonctionnaire important dans la marine au temps de Charles II. Il mourut en laissant une honnête aisance, et légua sa bibliothèque, qui est fort belle, à une des Universités, je ne puis me rappeler laquelle.

— Vous avez une précision dans vos renseignements, Frank...

— Je le sais, ma chérie, mais ça n'a vraiment pas d'importance. Tout cela n'a rien à voir avec la question

principale.

— Continuez alors.

— Eh bien ! Cette bibliothèque avait fini par devenir un nid à poussière, comme le sont ces bibliothèques-là, mais enfin plus de cent ans après la mort du bonhomme, il paraît qu'une personne d'initiative examina ses livres et y trouva un certain nombre de volumes écrits à la main, mais en chiffre, en sorte que personne ne put en tirer pied ou aile.

— Oh ! ma foi, voilà qui est très intéressant !

— Oui, naturellement cela piqua la curiosité. Pourquoi un homme écrirait-il des volumes en chiffre. Figurez-vous la peine qu'il s'est donnée ! Aussi quelqu'un se mit à chercher la clé du chiffre. Cela se passait vers 1820. Au bout de trois ans, on réussit.

— Je me demande comment on put y parvenir.

— Eh bien ! à ce qu'on dit, l'ingéniosité humaine n'est point encore arrivée à combiner un chiffre que l'ingéniosité humaine fût impuissante à déchiffrer. En tout cas on réussit. Et cela fait, quand tout eut été mis au net, on découvrit qu'on avait mis la main sur un livre tel qu'on n'en avait jamais connu dans toute l'histoire littéraire.

Maude posa son travail de couture sur ses genoux, et regarda, les lèvres ouvertes, les sourcils levés.

— On reconnut que c'était un journal intime de la vie de cet homme, avec toutes ses impressions, toutes ses actions, toutes ses pensées, non point celles qu'il aurait dû avoir, mais ses pensées vraies, réelles, telles qu'il les avait au fond de sa tête. On voit cet homme-là, on le connaît bien mieux que sa propre

femme ne le connaissait. Ce n'est pas seulement parce qu'il vous met au fait de ses actes journaliers et nous trace ainsi un tableau intime de la vie d'autrefois, et tel qu'on n'eût pu le tracer par d'autres moyens, mais c'est comme morceau de psychologie qu'il a le plus de valeur. Rappelez-vous la dignité de cet homme, un haut fonctionnaire du gouvernement, un orateur, un écrivain, un protecteur de l'érudition, et vous voyez de l'autre côté les petites pensées, les idées basses qui peuvent se dissimuler dans une tête à perruque et derrière un air solennel. Ce n'est pas qu'il soit pire qu'aucun de nous. Pas du tout. Mais il est franc. Et c'est pourquoi ce livre est vraiment consolateur, car tout pécheur sincère se dit, en le lisant : « Eh bien ! si cet homme qui se conduisait si bien, qui fut si estimé, pensait ainsi, il n'est pas bien étonnant que je fasse comme lui. »

Maude regardait avec curiosité le gros volume brun.

— Vraiment, est-ce que tout y est ? demanda-t-elle.

— Non, ma chérie, il ne sera jamais publié entièrement. Il serait impossible, je crois, de le faire pour une bonne partie. Et lorsqu'il en vint aux endroits impossibles, il doubla, il tripla la complication de son chiffre, afin d'être sûr qu'on ne le découvrirait jamais. Mais il y a ici tout ce qu'on publie ordinairement.

Et Frank tourna les pages qui portaient çà et là des indications au crayon.

— Pourquoi souriez-vous, Frank ?

— Oh ! seulement à la façon dont il parle de sa femme.

— Ah ! il était marié ?

— Oui, avec une jeune personne des plus charmantes. Ce dut être une douce créature. Elle avait quinze ans quand il l'épousa pour sa beauté. Il avait l'œil subtil pour la beauté, ce vieux Pepys.

— Furent-ils heureux ?

— Oh ! oui, passablement. Elle n'avait que vingt-neuf ans quand elle mourut.

— Pauvre petite !

— Elle fut heureuse dans sa vie, bien qu'un jour, il lui eût mis un œil au beurre noir.

— Non, vraiment ?

— Si, il le fit. Et il chassa à coups de pied la domestique.

— Ah ! l'animal !

— Mais à tout prendre, il fut un bon époux. Il avait quelques bons côtés.

— Mais en quels termes parle-t-il de sa femme ?

— Il a une certaine façon de dire : « Ma femme, pauvre gueuse. »

— L'impertinent ! Frank, vous disiez ce soir que les autres hommes pensent ce que dit cet odieux M^r Pepys ! Oui, vous l'avez dit. Cela signifie-t-il que vous pensez toujours à moi comme à « la pauvre gueuse » ?

— Nous avons fait bien du chemin depuis. Mais comme ces passages vous ramènent à la vie domestique de ces temps-là.

— Lisez-en encore.

— Eh bien ! écoutez ceci : « Puis on se couche sans prières, demain étant jour de blanchissage. » Figurez-vous un détail de cette sorte qui vous arrive au bout de deux siècles.

— Pourquoi sans prières...

— Je ne sais pas. Je suppose qu'ils devaient se lever de bonne heure les jours de blanchissage et qu'ils tenaient à se coucher tôt.

— Mon cher, j'ai peur que vous n'en fassiez autant sans une excuse. Lisez encore.

— Il va dîner chez quelqu'un, son oncle, je crois, il dit : « Excellent dîner, mais le pâté de gibier était évidemment fait avec du bœuf, ce qui n'était pas convenable. »

— Comme c'est beau ! La sole de Mrs Mortimer, la semaine dernière, était certainement de la plie. Mr Pepys a raison. Ce n'était pas bien.

— Encore un autre passage grandiose : « Entretien avec ma femme touchant la pauvreté et la mesquinerie de tout ce monde qui nous entoure, comparées avec ce que nous faisons. » Je crois pouvoir dire qu'il avait raison, car chez lui, on faisait bien les choses. Quand il dînait dehors, il dit que « son hôte lui servit le plus piètre repas, bœuf, épaule, et *umbles* de venaison, et quelques pigeons, et tout cela accommodé de la façon la plus chic, la plus sordide que j'aie jamais vue ».

— Qu'est-ce que c'est que des *umbles*, mon cher ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Eh bien ! quoi que ce puisse être, cela me fait l'effet d'un fort bon dîner. En ce temps-là, les gens devaient vivre largement.

— Ils avaient l'habitude de se gorger de mangeaille et de boisson. Mais Pepys nous donne le menu d'un de ses propres festins. Je l'ai marqué quelque part. Oui, le voici : « Fricassée de lapins et de poulets, un gigot rôti, trois carpes dans un plat, un grand plat de côte d'agneau, un plat de pigeons rôtis, un plat de quatre homards, trois tartes, un pâté de lamproie (un pâté comme on n'en voit guère), un plat d'anchois, du bon vin de différentes sortes, et tout cela ordonné d'une façon grandiose, et à ma grande satisfaction. »

— Grands dieux ! je vous ai dit qu'il évoquait une idée d'indigestion.

— Il traita fort bien ses convives cette fois.

— Qui fit cuire tout cela ?

— En ce temps-là, la femme donnait un coup de main.

— Il n'est pas étonnant qu'elle soit morte à vingt-neuf ans. Pauvre chérie ! Quelle superbe batterie de cuisine ils devaient avoir ! Je n'ai jamais compris jusqu'à présent pourquoi on avait en ce temps-là d'énormes grilles. Naturellement, quand on a six pigeons, et une lamproie, et un homard, et une poitrine d'agneau, et un gigot, et qu'on fait cuire tout cela en même temps, on a besoin d'un bien grand feu.

— Ce qu'il y a de merveilleux chez Pepys, dit Frank, en contemplant les pages du livre d'un air pensif, c'est qu'il ne fait point de façon pour noter les impulsions mesquines de la nature humaine, alors que la plupart des hommes en sont si honteux qu'ils se hâteraient de les écarter de leur esprit. On y voit sa vilénie occasionnelle en affaires d'argent, ses jalousies, ses envies, tous ses menus défauts, qui sont méprisables à cause de leur mesquinerie. Vous imaginez-vous un homme qui écrit ceci !

Il raconte une visite qu'il fit à un ami, et qu'il trouva occupé à lire un livre de sa bibliothèque : « Un très bon livre, dit-il, et particulièrement une lettre de conseils à un courtisan, très vraie, très bonne, et qui me fit venir aussitôt la pensée d'arracher les deux pages où elle était écrite. Mais je me retins. » Figurez-vous un homme qui mentionne une aussi méprisable inspiration.

— Mais il y a une chose que vous ne m'avez point encore expliquée, mon cher, ou si vous l'avez fait, je n'ai pas compris... Vous ne m'en voulez pas d'être un peu sotté, n'est-ce pas ? Quel but avait M^r Pepys en écrivant tout cela d'une façon telle que personne ne pouvait le lire ?

— Eh bien ! ma chère, vous devez vous rappeler qu'il pouvait le lire lui-même. En outre, c'était un personnage qui avait un caractère très méthodique. Par exemple, il ne cessait d'additionner son argent, de faire des catalogues, des répertoires de sa bibliothèque, et ainsi de suite. Il aimait à mettre chaque chose à sa place. Il en faisait autant pour sa vie. Il lui plaisait d'avoir un recueil exact qu'il pouvait consulter. Et pourtant, après tout, je me demande si c'est là une explication satisfaisante.

— Non, certes, elle ne l'est pas. Mon expérience des hommes...

— Votre expérience ! Vraiment.

— Oui, monsieur, mon expérience des hommes – comme vous êtes impoli, Frank – me dit qu'ils ont de drôles de petites manies et des vanités qui peuvent prendre les formes les plus bizarres.

— Vraiment ? Est-ce que j'en ai ?

— Vous ! Mais vous en êtes pétri. Non, pas de vanité... Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais d'amour-propre... Vous êtes aussi orgueilleux que Lucifer et vous êtes trop orgueilleux pour le laisser voir. C'est la forme la plus subtile de l'orgueil. Oh ! oui, je sais parfaitement ce que je veux dire. Mais pour en revenir à cet homme, il mit son orgueil à vouloir faire sensation après sa mort. Il lui était impossible de publier cela de son vivant, n'est-ce pas ?

— Pour cela non.

— Eh bien ! alors, il fallait qu'il le fît après sa mort. Il fallait qu'il l'écrivît en chiffre, sans cela quelque autre l'aurait deviné de son vivant. Mais, selon toute probabilité, il laissa une clé de son chiffre, de sorte que tout le monde pût le lire, quand il aurait disparu, mais sa clé et ses indications se seront perdues d'une façon ou d'une autre.

— Oui, c'est fort probable.

Le feu était tombé.

Aussi Maude se laissa-t-elle glisser de sa chaise, pour s'asseoir sur la carpeite de fourrure noire, le dos contre les genoux de Frank.

— Maintenant, mon chéri, reprenez votre lecture, dit-elle.

Mais la lumière de la lampe éclairait sa jolie tête, faisait ressortir la blancheur de son cou, montrait les petits frisons légers, capricieux, désordonnés, si jolis, qui s'échappaient des masses réunies de sa chevelure châtain.

Aussi, comme c'est l'usage des maris, les pensées de Frank abandonnèrent Mr Pepys et le XVII^e siècle, et tout ce qui est sublime, instructif, sans pouvoir se fixer sur rien, sinon sur ces

charmantes petites vrilles errantes, et sur la colonne blanche à laquelle elles s'enlaçaient.

Hélas ! Faut-il si peu de chose pour faire descendre l'esprit humain de son vol à travers l'empyrée !

Hélas ! ces vagues émotions sont donc capables d'entraîner vers la terre l'intellect souverain ! Hélas ! l'homme peut donc, ne fût-ce qu'une heure, préférer le matériel au spirituel !

Mais quand on ne le fait pas, on laisse échapper de bien bonnes choses.

CHAPITRE XIII

Une visite à M^r Samuel Pepys

Il est plusieurs extravagances injustifiables que peut commettre tout homme normal.

Il y a aussi maintes économies qu'on ne saurait justifier.

Dans ce nombre, comptons l'absurde obstination à ne pas employer une seconde allumette, d'où il résulte que tant de gens se brûlent les doigts et emploient un langage imagé.

Il y a encore le désir de comprimer un message télégraphique de façon qu'il tienne dans les limites de la taxe minimum de six pence, désir qui fait envoyer une phrase ambiguë, un cryptogramme, alors que pour sept pence, la dépêche aurait été claire comme le jour.

Nous avons tous une tendance à faire du style dans nos télégrammes.

Huit jours après l'entretien au sujet de M^r Pepys et quand on eut fait quelque progrès dans la lecture du *Journal*, Maude reçut de Frank un télégramme ainsi conçu :

Mrs Crosse, Woking. Pepys, tartine beurrée, gants Suède quatre monument attendre tard.

Pour six pence, c'était une merveille, mais en tant que message, il semble que cela laissait un peu à désirer.

Maude se cassa la tête à chercher, à deviner l'énigme. Elle essaya toutes les combinaisons de mots. La combinaison qui approchait le plus d'un sens était de ranger les mots ainsi : « Pepys – tartine beurrée – gants de Suède – quatre – monument. »

Elle copia le message ainsi ponctué, et l'étudia coupure par coupure.

« Pepys », cela était inintelligible.

« Tartine beurrée », pas de sens.

« Gants Suède. »

Oui, elle avait dit à Frank que quand elle irait à la ville, elle achèterait des gants de Suède dans un certain magasin de la Cité, où elle aurait pour trois shillings trois pence la mesure forte qui lui eût coûté trois shillings neuf pence à Woking.

Maude mettait tant d'application à économiser qu'elle n'hésitait jamais à dépenser deux shillings en frais de chemin de fer pour se rendre dans un endroit où elle pouvait dépenser six pence de moins et à prodiguer son initiative et son énergie dans cette combinaison.

Donc, dans ces « gants de Suède » il y avait un foyer de lumière.

Et alors son cœur bondit de joie, quand elle devina que le reste ne pouvait avoir qu'un sens : elle devait rencontrer Frank près du monument à quatre heures, et l'attendre s'il était en retard.

Puis, revenant aux premiers mots du télégramme, avec la lumière que donnait la fin, elle comprit que la « tartine beurrée » devait avoir quelque rapport avec un singulier petit hôtel de la Cité, remarquable par cette spécialité, et où Frank l'avait emmenée deux fois prendre le thé.

Donc, ajournant à plus tard l'explication de Mr Pepys, Maude se hâta de donner ses ordres à Jemima et à la cuisinière et descendit quatre à quatre les marches pour mettre sa toilette de ville de couleur peau de biche, toute neuve, toilette qui la remplit d'un extraordinaire mélange de joie et de remords, car elle était très chic, et elle coûtait sept guinées, et elle n'était pas encore payée.

Ce rendez-vous était évidemment une inspiration soudaine advenue à Frank, car il ne laissait qu'une marge tout juste suffisante pour atteindre l'endroit.

Toutefois elle eut la chance de pouvoir prendre un train pour Waterloo, ce qui lui permit d'arriver au monument à quatre heures moins cinq minutes.

L'heure sonna au moment précis où Frank, avec le gibus brossé et la redingote impeccable qui étaient sa tenue de bureau, arrivait à grands pas du côté de King William Street.

Maude lui tendit la main, qu'il secoua. Puis ils rirent tous les deux de cette formalité.

— Je suis si content que vous ayez pu venir, ma chérie. Quelle joie vous mettez dans la vieille Cité !

— Vous trouvez ! Je me sentais bien seule en vous attendant. Rien que des bandes d'hommes, et tous à me dévisager.

— C'est votre costume.

— Oh ! merci, monsieur.

— Rien que ce joli brun...

— Brun... Nuance peau de biche.

— Eh bien ! c'est marron. En tout cas il est charmant. Et vous aussi, crebleu ! vous aussi, Maude. Venez par ici.

— Où allons-nous ?

— Par le chemin de fer souterrain. Nous y voilà... Deux secondes, Mark Lane, s'il vous plaît... Descendons.

— Le train suivant, dit l'employé.

Ils étaient dans le souterrain méphitique, avec ses deux longs quais de planches, où les trains souterrains embarquent et débarquent leur cargaison.

Une odeur de gaz suffocante leur irritait la gorge et les faisait tousser.

Tout était humide, noir ou sombre. Mais c'est un léger souci pour la jeunesse et l'amour.

Dans leur joie, ils parlaient tous deux à la fois, et à chaque phrase, Maude frôlait la manche de Frank.

Ils étaient capables d'éclairer même tout ce qui les entourait, par la beauté et l'éclat de leur amour.

Cet amour allait jusqu'à faire ouvertement l'éloge de ce milieu abominable.

— N'est-ce pas que c'est grandiose et solennel ? dit Maude. Regardez ces ombres noires.

— Quand on déterrera cela, dans quelques milliers d'années, on croira que c'est une race de géants qui l'a construit, répondit

Frank. Les travaux modernes d'intérêt commun sont vraiment bien plus grands que ceux qui durent leur origine à des caprices de roi. Le chemin de fer Londres-Ouest est une chose infiniment supérieure aux Pyramides. Regardez ces deux lumières de tête dans les ténèbres.

Deux disques d'un rouge éteint brillaient dans la voûte noire du tunnel. Avec une vitesse menaçante, sinistre, ils grossirent, grossirent, et finirent par jaillir en rugissant du fond des ténèbres, suivis du train long, enfumé, avec une plainte de freins, et arrivèrent près du quai.

— Voici un wagon presque vide, dit Frank, en mettant la main sur la poignée d'une portière.

— Croyez-vous... dit Maude.

— Oui, je le crois.

Et ils montèrent dans une voiture entièrement vide. Car le chemin de fer souterrain est heureusement fait pour assurer l'isolement et il a cet avantage sur toutes les autres lignes...

Un couple amoureux ne saurait être mieux, après avoir été séparé par le cruel destin pendant près de sept longues heures.

Ce fut avec un soupir que Frank remarqua qu'on était arrivé à Mark Lane.

— Quel ennui ! dit Maude, en cherchant des yeux un magasin où elle pourrait acheter des épingles à cheveux.

Ainsi que toute dame le sait ou le saura, il y a un rapport intime entre les épingles à cheveux et un mari amoureux.

— Maintenant, Frank, que signifie votre télégramme...

— Tout va bien, chérie. Venez où je vous conduirai, et vous comprendrez tout.

Ils quittèrent la station de Mark Lane, puis descendirent à droite par une rue en pente et étroite. Au bas il y avait une vieille église noircie par la fumée, avec un clocher carré, et un petit cimetière tout à côté.

— C'est l'église de Saint-Olaf, dit Frank. Nous y allons.

Il poussa une porte de chêne et ils se trouvèrent à l'intérieur.

Des rangs de sièges modernes en garnissaient le milieu, mais les murs et les fenêtres donnaient l'impression d'une grande ancienneté.

Les vitraux, et surtout celui qui surmontait l'autel, montraient ces riches teintes pourpres si agréables à l'œil, ces cramoisis foncés qui ne s'assortissent qu'avec l'âge.

Cela faisait une lumière claire, mais douce, tombant par plaques d'une couleur vive sur les menuiseries brunes et les dalles grises.

Çà et là aux murs, des inscriptions latines gravées sur le marbre, entourées de pompeuses figures allégoriques armées de trompettes, car nos ancêtres soufflaient dans ces trompettes en pierre aussi bien que dans les épitaphes sur leurs tombes. Ils aimaient à mourir comme ils avaient vécu, avec dignité, avec affectation.

De blanches statues s'entrevoyaient dans les ombres des angles.

Lorsque Frank et sa femme passèrent dans une des salles, leurs pas réveillèrent des sonorités dans le silence de l'église déserte.

— Le voici, dit Frank, en se tournant vers le mur.

Il levait les yeux sur l'image moderne qui représentait un gentleman en grande perruque bouclée.

L'homme avait une figure ronde, avenante, des yeux malins, une bouche sensuelle.

C'était la figure d'un homme d'affaires, d'un bon vivant, avec cette nuance de sensualité qui plaît et donne une expression humaine, aimable.

Au-dessous une pancarte imprimée disait :

SAMUEL PEPYS

Monument élevé par souscription publique, 1883

— Oh ! n'est-ce pas qu'il est très bien ? dit Maude.

— C'est un type qui n'a pas trop mauvaise figure, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas que cet homme ait jamais battu sa femme ou donné des coups de pied à la domestique.

— Autant dire que c'était un menteur.

— Ah ! mon cher, j'oubliais qu'il l'a dit lui-même. Dès lors je suppose qu'il l'a fait. Cela semble bien malheureux.

— Rassurez-vous. Nous devons dire ce que dit la vieille dame païenne quand on lui lisait les Évangiles.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle dit : « Ah ! il y a si longtemps de cela. Il faut espérer que ce n'est pas vrai. »

— Ô Frank ! comment pouvez-vous raconter de pareilles histoires dans une église. Supposez-vous réellement que Mr Pepys est dans ce mur ?

— Je présume que le monument indique le lieu de la sépulture.

— Il y a un petit bout de plâtre qui ne tient pas. Pensez-vous que je pourrais le prendre ?

— Ce n'est pas très convenable.

— Mais cela ne peut rien faire. Ça ne tient pas et nous sommes tout à fait seuls.

Elle détacha la petite plaque de plâtre, et au moment même elle eut un sursaut, car elle entendit tout près d'elle un renâchement de colère, et elle vit un singulier petit homme, comme séché à la fumée, habillé de noir, qui semblait avoir poussé en un clin d'œil, à la façon des génies orientaux ou d'un génie moderne.

Une paire de pantoufles en feutre noir expliqua son apparition silencieuse.

— Remettez cela en place, jeune dame, dit-il avec sévérité.

La pauvre Maude tendit sur le creux de sa main la relique défendue.

— J'en suis bien fâchée, dit-elle. Je crains de ne pouvoir l'y remettre.

— À ce compte-là nous finirons par voir l'église s'en aller par petits morceaux, dit le clerc. Vous n'auriez pas dû le faire tomber. Vous avez eu grand tort.

Il grommela, hocha la tête.

— Ça n'a pas d'importance, dit Frank. Le plâtre pendait, et il serait tombé quand même, ne faites pas tant de bruit pour une bagatelle.

Le clerc regarda le jeune gentleman. Il vit du défi dans l'expression d'un de ses yeux, et une demi-couronne dans sa main.

— Bon, bon ! dit-il d'une voix bourrue, ça prouve que cela intéresse la jeune dame, et on ne peut pas en dire autant de la plupart. Tenez, monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais sur cent personnes qui viennent dans cette église, il n'y en a pas une qui connaisse Pepys seulement de nom. « Pepys ! qu'elles disent, qui ça, Pepys ? » – « Le diariste, que je réponde. » – « Le diariste, qu'elles font. Qu'est-ce qu'un diariste ? » C'est à s'asseoir pour pleurer. Mais peut-être, miss, vous vous figuriez que vous avez enlevé ce plâtre de sa tombe ?

— Oui, je le pensais.

Le clerc eut un petit rire.

— Eh bien ! ce n'est pas ça. Je vais vous dire où il se trouve en réalité, si vous me promettez de ne pas en emporter un autre morceau. Eh bien ! oui, c'est là, près de la table de la communion. Je l'ai vu, de mes propres yeux, et sa femme dans le cercueil au-dessous.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, monsieur, je l'ai vu, et il y a bien des vivants qui ne peuvent en dire autant, car nous n'étions que quatre, et les trois autres sont morts ainsi que ce Pepys.

— Oh ! dites-nous cela ? s'écria Maude.

— Eh bien ! miss, voilà comment cela se passa. Nous avons à nous rendre compte de la place qui restait là-bas dessous, et c'est ainsi que nous les avons trouvés.

— Et qu'avez-vous vu ?

— Voici, miss ; son cercueil était dessus, et celui de sa femme dessous, ainsi qu'il fallait s'y attendre, vu qu'elle mourut près de trente ans avant lui. Le cercueil était en très mauvais état, et nous avons pu voir Pepys aussi bien que je vous vois. Quand j'y regardai, je le vis très bien, un homme gros et court, les mains croisées sur sa poitrine. Et au moment même où nous regardions, il se ratatina, comme vous pourriez dire, autour de l'os de la poitrine, et se réduisit bientôt en un tas de poussière. C'est ainsi qu'ils font quand ils sont exposés tout à coup à l'air frais. Et il en fut de même pour elle. La poussière de Pepys passa à travers les fentes du bois et se mêla aux cendres de sa femme.

— Ô Frank !

Et les larmes, déjà prêtes à jaillir, montèrent aux yeux de Maude.

Elle posa sa main sur celle de son mari et fut surprise de la trouver aussi froide.

Les femmes ne se rendent jamais compte que le sexe mâle est le plus sensible.

S'il n'avait pas dit « ô Maude ! » c'est qu'il n'avait pas pu.

— On se servait dans ce temps-là d'une poudre analogue au poivre, pour les embaumements, dit le clerc. Et le curé – c'était au temps du Père Bellamy – en prit une pincée dans la tombe, il se mit aussitôt à éternuer, à éternuer au point que nous nous

demandions si nous n'irions pas chercher un médecin. Avez-vous vu la tombe de Mrs Pepys ?

— Non, nous arrivons à l'instant même.

— Elle est à gauche de la table de communion.

— Celle où il y a une femme qui se penche en avant ?

— Oui, monsieur. C'est Mrs Pepys elle-même.

Elle avait une figure pleine d'une rieuse coquetterie, une figure de toute jeune femme. Le sculpteur l'avait représentée se penchant en avant, dans une pose pleine d'animation et de naturel.

Au-dessous étaient gravés ces mots :

Obiit :
X^oDecembris
Aetatis 29^o
Confugii 15^o
Anno Domini 1669.

— Pauvre petite ! dit tout bas Maude.

— C'est malheureux qu'elle soit morte au moment même où son mari commençait à devenir célèbre et prospère, dit Frank. Elle qui lui avait lavé ses chemises, qui avait allumé les feux de charbon, au temps où ils vivaient ensemble dans un grenier, quel dommage qu'elle n'ait pas connu le bon temps !

— Ah ! bien, si elle l'aimait, mon chéri, elle a connu le bon temps dans le grenier.

Maude se penchait en avant, la figure levée pour regarder le buste de la défunte, qui se penchait aussi comme pour la regarder.

Une paire de crânes en marbre flanquaient la tombe de la dame.

Un rouge rayon du soleil couchant passa par une fenêtre latérale et enveloppa tout le groupe dans sa lumière pourprée.

Frank, debout dans l'ombre, à l'arrière, promena ses yeux de la figure de la jeune épouse morte à celle de sa charmante femme si jeune, entre ces deux crânes lugubres, et il sentit monter en lui comme une vague, la pensée de l'horreur qui gît dans les choses, la terminaison terrible du défilé passager, les noires ténèbres où va se jeter le flot incessant de la vie.

L'esprit résistera-t-il plus que le corps ?

Et s'il n'en est pas ainsi, ne sommes-nous pas l'objet d'une infernale mystification ?

— Il résistera. Cela doit être, dit-il.

— Eh bien ! Frank, cher Frank, qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes tout pâle.

— Retournons au grand air, Maude. J'en ai assez de l'atmosphère renfermée de cette vieille église.

— L'atmosphère renfermée ! dit le clerc. Eh bien ! nous avons le lord-maire qui vient ici au moins une fois l'an, et il n'a jamais trouvé que ça sentît le renfermé ! Vous ne trouverez pas dans la Cité de Londres une église plus propre, plus fraîche. Elle a fait son temps, j'en conviens... Il y a eu une époque, je m'en souviens bien, où les gens avaient l'habitude de dépenser leur argent là où ils l'avaient gagné, où le plateau était couvert de

billets et d'or, et maintenant nous n'y trouvons guère que de la même monnaie. Il y a eu cinquante ans de cela, quand j'étais jeune clerc, vous ne le croiriez pas, mais j'ai vu, assis sur un seul banc, dans cette même église, un lord-maire en fonctions, un lord-maire sortant de charge, et un lord-maire élu. Et vous dites que ça sent le renfermé !

Frank apaisa le ressentiment du vieux clerc et lui expliqua que pour lui, renfermé avait le sens d'intéressant.

Il lui donna ensuite une certaine poignée de main que l'homme reçut dans le creux de sa main appliqué sur son dos.

Puis Maude et lui regagnèrent la rue droite qui est dénommée Seething Lane.

— Mon pauvre vieux ! Qu'aviez-vous donc ? demanda Maude en levant des yeux pleins de sympathie.

C'est à des moments pareils qu'un homme comprend ce que signifie la société d'une femme.

Les nuages se fondirent au soleil.

— Quel âne j'étais ! Je commençais à penser à un tas de choses horribles. Ça ne fait rien, Maude. Nous voici en congé ! Au diable, l'avenir. Vivons pour le présent.

— C'est ce que je fais toujours, dit Maude, et elle parlait au nom de son sexe.

— Eh bien ! que faisons-nous maintenant ? Rôties beurrées ou gants de Suède ?

— Les affaires d'abord, dit Maude, d'un ton de commandement.

Et elle se mit en devoir de faire l'économie des six pence sur les gants.

Néanmoins, comme elle fut tentée (« ce commerçant était si obligeant, Frank ») d'acheter quatre yards de bordure en soi-disant astrakan, une collerette en dentelle torchon, six petits mouchoirs festonnés (ils étaient si jolis) et quatre paires de bas à jour, toutes choses auxquelles elle ne songeait point quand elle entra dans le magasin, son économie de six pence ne fut pas une opération financière aussi brillante qu'elle se l'imaginait.

Puis, ils achevèrent leur excursion dans la salle sombre, lambrissée, au plafond bas d'une hôtellerie à la vieille mode, qui fut jadis la mère d'un grand nombre de coches, et qui depuis, devenue inféconde et abandonnée, avait gardé des jours d'autrefois un certain tour de main pour la confection des rôties beurrées.

Ils furent servis par un nouveau garçon.

Il les prit pour des amoureux et flaira une intrigue, mais, lorsqu'ils eurent demandé une seconde assiette de rôties et une cruche d'eau bouillante, il reconnut le sain appétit des gens mariés.

Puis, au lieu de rentrer à la maison comme un bon petit couple, Maude se mit tout à coup en tête qu'un excellent moyen de dissiper tout à fait les idées noires de Frank serait d'aller au Globe voir *La Tante de Charley*.

Ils passèrent donc une heure ou deux à flâner, à courir les magasins, pour aller ensuite se tasser au fond du parterre, où ils furent comprimés entre de braves gens, pleins de bonhomie, qui n'avaient pas honte de manifester leurs émotions, et on rit à n'en pouvoir plus.

Puis on rentra chez soi, comme eût dit l'ami Pepys⁽¹⁾.

Ce fut là une de ces journées qui restent dans la mémoire et qui apparaissent comme de l'or parmi des gros draps, au temps où, vieilles gens, on évoque des souvenirs, où l'on songe à ce cher, bien cher passé.

Puissions-nous, vous et moi, lecteur, en avoir beaucoup de ces jours-là à évoquer, lorsque nous serons assis dans le fauteuil où nous fumions notre vie au coin de la cheminée, de ces jours auxquels notre esprit se reporte comme à des moments charmants, innocents, embaumés, pour nous reconforter aux heures sombres que l'avenir nous réserve.

CHAPITRE XIV

Un ennui

Un soir, Frank revint, l'air sombre.

Sa femme ne dit rien, mais, après le dîner, elle s'assit sur un tabouret près de la chaise sur laquelle il était assis et attendit.

Elle savait qu'au moment opportun, il lui dirait tout, et elle avait assez de confiance en son jugement pour accepter son silence, s'il jugeait le silence préférable.

En réalité, c'était justement parce qu'il devait lui faire part de ses tracas qu'il les trouvait si lourds à porter.

Et cependant il crut plus sage de parler.

— J'ai eu quelque chose qui me tourmente, ma chérie.

— Pauvre ami ! Je m'en doute. Qu'est-ce que c'est ?

— Pourquoi vous en ennuyer ?

— Je serais une singulière épouse si je partageais toutes vos joies sans jamais partager vos chagrins. En tout cas, j'aimerais mieux partager vos peines que participer aux joies de tout autre.

Et elle glissa furtivement sa tête contre le genou de Frank.

— Dites-moi cela, Frank.

— Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, juste avant notre mariage, que je m'étais porté caution pour quelqu'un.

— Je me le rappelle très bien.

— C'est un certain Farintosh. Il était agent d'assurances, et je me suis porté garant pour lui afin de sauver sa situation.

— Oui, mon cher, ce fut très noble de votre part.

— Eh bien ! Maude, il était sur le quai ce matin. Quand il m'a vu, il a fait demi-tour et s'est hâté de sortir de la gare. J'ai lu sa faute dans ses yeux. Je suis sûr que ses comptes sont redevenus défectueux.

— Quel misérable ! Quel ingrat !

— Pauvre diable, je crois bien qu'il a passé par de durs moments. Mais j'ai commis la sottise de ne pas m'en dégager. C'était bon quand j'étais garçon. Mais maintenant je suis un homme marié, en face d'une responsabilité indéfinie, et je n'ai rien pour y parer. Je ne sais ce qui nous adviendra, Maude.

— Combien cela fait-il, mon très cher ?

— Je ne sais pas, et c'est ce qu'il y a de plus grave.

— Mais certainement, votre compagnie ne se montrera pas si dure avec vous.

— Ce n'est pas ma compagnie. C'en est une autre, la Hotspur.

— Ah ! Dieu, quelles démarches avez-vous faites, Frank ?

— Je suis allé à leur bureau pendant l'heure de mon déjeuner, et je leur ai demandé de charger un comptable d'examiner les

livres de Farintosh. Il sera ici demain, et j'ai congé pour la journée.

Ils avaient donc un jour et une nuit à passer sans savoir s'ils seraient simplement appauvris ou bien totalement ruinés.

Frank était d'un caractère réellement fier et la seule pensée de manquer à ses engagements le blessait profondément dans son respect de lui-même. Ses nerfs se révoltaient et vibraient à cette perspective.

Mais l'âme douce et énergique de Maude planait au-dessus de toute crainte et l'emportait avec elle, dans la région sereine de l'amour, de la foi, de la confiance.

Les choses d'un véritable prix, les choses de l'esprit, étaient durables et ne pouvaient se perdre.

Que leur importait d'habiter une villa de huit pièces ou une tente sur la lande ? Que leur importait d'avoir deux domestiques, ou qu'elle dût elle-même travailler pour lui ?

Tout cela n'était que simple bagatelle, le dehors de la vie. Mais les choses intimes, leur amour, leur fidélité, leurs plaisirs de l'intelligence, de l'âme, rien de tout cela ne pouvait leur être enlevé, tant qu'ils vivraient pour en jouir.

Ainsi donc, de ses douces caresses, de ses tendres paroles, elle apaisa Frank.

Elle fit de cette nuit sombre une des plus belles qu'il eût eues en sa vie, et il avait appris à bénir la mauvaise fortune, grâce à laquelle il avait connu le courage serein et le dévouement infiniment profond qu'on ne saurait sentir, comme le parfum d'une feuille odorante, que quand le Destin vient à vous écraser dans sa main de fer.

Bientôt après le déjeuner arriva M^r Wingfield, le comptable de Londres.

C'était un homme de haute taille, aux manières étudiées.

— Je suis fâché de cette affaire, M^r Crosse, dit-il.

Frank fit une grimace :

— On n'y peut rien.

— Nous espérons que le déficit ne sera pas grand. Nous avons averti M^r Farintosh que ses livres seraient examinés aujourd'hui. Quand vous serez prêt, nous irons faire un tour chez lui.

L'agent demeurait dans une petite rue du voisinage.

Une plaque de cuivre, à l'extérieur d'une petite maison, la distinguait parmi les autres petites maisons de briques toutes semblables.

Une femme à la figure triste ouvrit la porte, et Farintosh lui-même, l'air hagard, pâle, était assis parmi ses pupitres dans la petite pièce de devant.

Un regard sur la physionomie désespérée de cet homme changea en pitié le ressentiment de Frank.

Ils s'assirent devant la table, le comptable au milieu, Farintosh à droite, Frank à gauche.

Pas de conversation, sinon de temps à autre une question sèche et la réponse.

Pendant deux heures, on n'entendit guère d'autre bruit que celui des grandes feuilles bleues qu'on remuait et retournait dans

les registres, et le grincement de la plume de M^r Wingfield quand il additionnait de longues colonnes de chiffres.

Frank sentit son cœur se fondre en voyant les sommes énormes qui avaient passé par les mains de cet homme.

Combien y en était-il demeuré ?

Tout son avenir dépendait de la réponse à cette question.

Combien sont prosaïques et peu dramatiques les instants où une carrière moderne va s'épanouir ou être ruinée !

Sur cet obscur champ de bataille, l'écuyer ne reçoit plus l'accolade en public pour sa besogne bien faite.

Nous ne voyons pas davantage le couperet du boucher abattre les éperons du chevalier.

Non, l'échec et le succès arrivent d'une façon étrange, furtive, amenés par des bagatelles dépourvues de solennité.

Ce fut alors le moment critique pour la jeune existence de Frank, en cette modeste chambre sur le devant, parmi les calendriers et les livres de comptabilité.

— Puis-je compter sur ces chiffres ? demanda enfin Wingfield.

— Vous le pouvez, monsieur.

— En ce cas, je vous félicite, M^r Crosse, je n'arrive à trouver qu'un déficit de cinquante livres.

Rien que cela ! mais c'était l'engloutissement de leurs petites épargnes, qu'ils avaient placées avec tant de soin ! N'importe, c'était une bonne nouvelle et Frank saisit la main que lui tendit le comptable.

— Je passerai encore une heure à pointer ces chiffres, dit Wingfield, mais il n'est pas nécessaire de vous garder plus longtemps.

— Venez donc nous voir et déjeuner avec nous.

— Avec plaisir.

— Alors, au revoir.

Frank rentra chez lui en courant et dit à sa femme dans une forte explosion :

— Ce n'est pas si grave que cela, chérie. Rien que cinquante livres.

Et dans leur joie, ils dansèrent, comme deux enfants.

Mais Wingfield avait l'air solennel quand il vint pour le déjeuner.

— Je suis très fâché de vous causer un désappointement, dit-il, mais l'affaire est plus sérieuse que je ne l'avais cru. Nous avons noté plusieurs sommes comme impayées, alors qu'il a en réalité touché l'argent, mais a gardé les reçus. Cela se monte à environ cent livres de plus.

Maude se sentit prête à fondre en larmes en jetant un coup d'œil sur Frank et voyant l'effort énergique qu'il faisait pour avoir l'air indifférent.

— Ce n'est certainement pas moins. J'ai marqué les articles sur ce papier pour les soumettre à votre examen.

Frank promena ses yeux exercés sur les résultats du travail fait par le comptable dans la matinée.

— Vous lui avez ouvert un crédit de cent vingt livres à la banque, à ce que je vois.

— Oui, son livre de banque indique une balance de cette somme.

— Quand la balance a-t-elle été faite ?

— Samedi dernier.

— Il a pu le retirer depuis.

— Certainement, il a pu le faire.

— Nous pourrions aller voir après le déjeuner et nous en assurer.

— Parfaitement.

— Et dans tous les cas, comme c'est l'argent de la compagnie, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent de le retirer d'entre ses mains ?

— Oui, je crois que vous avez raison.

Ce fut un repas fort triste, et tous furent contents quand il fut fini.

Maude appela Frank dans l'autre pièce avant le départ.

— Je ne pouvais pas vous laisser partir sans cela, mon très cher. Restez brave, mon bon garçon, car je sais si bien que nous nous en tirerons.

Aussi Frank s'en alla-t-il avec plus de courage.

Tous deux retournèrent chez l'agent. Sa figure pâle devint un peu plus pâle quand il apprit l'objet de leur visite.

— Est-ce nécessaire, monsieur Wingfield ? implora-t-il. Ne me croirez-vous pas sur parole, au sujet de cet argent ?

— Je suis fâché d'être obligé de vous le dire, monsieur, mais nous avons eu trop souvent confiance en votre parole.

— Mais l'argent y est, je vous le jure.

— Cet argent appartient à la compagnie, et il faut que nous le reprenions.

— Cela ruinera mon crédit dans la localité, si je suis obligé par contrainte de retirer tout mon compte.

— Alors laissez-lui dix livres, dit Frank.

Farintosh accepta de mauvaise grâce ce compromis, et tous se dirigèrent vers la banque.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte, l'agent s'adressa à eux, l'air suppliant.

— N'entrez pas avec moi, messieurs. Jamais je ne pourrai relever la tête.

— C'est à M^r Crosse d'en décider.

— Je ne veux pas être déraisonnable, Farintosh. Entrez seul et retirez l'argent.

Ils ne pouvaient comprendre pourquoi il implorait ces cinq minutes de répit.

Peut-être avait-il conçu le fol espoir d'obtenir du directeur le versement d'une somme dépassant de ce chiffre son actif.

S'il en était ainsi, il éprouva un refus catégorique, car il reparut les traits décomposés, et se dirigea vers Frank.

— J'aime autant vous l'avouer, Mr Crosse. Je n'ai rien à la banque.

Frank sifflota et tourna sur ses talons.

Il lui était impossible d'accroître par des reproches l'humiliation de cet homme.

Après tout, c'était lui qui méritait le blâme.

Il s'était exposé, les yeux ouverts, à un risque et il n'était pas d'un caractère à geindre, maintenant que la chose avait tourné contre lui.

Wingfield le raccompagna jusque chez lui en lui disant à demi-voix quelques mots de sympathie.

À la porte, le comptable le quitta et reprit le chemin de la gare.

Ainsi donc la somme dont ils étaient responsables s'était élevée de cinquante livres à cent soixante-dix.

Maude elle-même fut un instant abattue devant ce chiffre.

La vente de tout leur mobilier y suffirait à peine.

Ce fut l'heure la plus sombre de leur vie, et pourtant il y avait toujours, chose étrange, un courant profond de douce joie à travers leur peine, car seul le chagrin, loyalement partagé, bravement supporté, est capable de souder ensemble deux âmes humaines.

Le dîner était terminé quand la sonnette tinta.

— S'il vous plaît, monsieur... C'est Mr Farintosh qui voudrait vous voir, dit Jemima, la bonne.

— Faites-le entrer.

— Ne pensez-vous pas, Frank, qu'il vaudrait mieux que je ne sois pas là ?

— Non, je ne le pense pas. Je ne l'ai jamais invité à venir. S'il vient, qu'il se trouve devant nous deux. Je ne me suis pas si bien trouvé d'avoir eu affaire à lui, quand j'étais seul.

Farintosh fut introduit, la tête basse, le regard fuyant, décontenancé. Il posa son chapeau à terre et se glissa humblement vers la chaise que Frank lui offrit.

— Eh bien ! Farintosh ?

— Eh bien ! M^r Crosse, je suis passé pour vous dire, et à vous aussi, madame, combien je regrette de vous avoir causé tout cet ennui. J'espérais que tout s'arrangerait après l'autre fois, mais j'avais à payer de vieilles dettes, et c'est cela qui m'a perdu. Je n'ai jamais eu ce qu'on peut appeler une chance loyale. Mais ce qui me désole, monsieur, c'est que vous qui m'avez témoigné de l'amitié, on peut le dire, vous ayez à en souffrir de cette façon.

— Les paroles ne répareront rien, Farintosh. Ce que je vous reproche, c'est de n'être pas venu me trouver dès que cela a pris une mauvaise tournure.

— Hé ! monsieur, j'espérais toujours que je pourrais les arranger, et que je n'aurais pas à vous en ennuyer. Aussi les choses ont-elles empiré sans cesse, au point que nous en sommes là... Mais je tenais à vous demander une chose, M^r Crosse : que comptez-vous faire en cette circonstance ?

Frank eut un haut-le-corps, à cette question directe.

— Eh ! je suis responsable, je suppose.

— Vous comptez rembourser l'argent ?

— Mais il faut bien que quelqu'un le paie.

— Vous rappelez-vous les termes de l'engagement ?

— Le texte exact, non.

— Eh bien ! monsieur, je vous conseillerais de le faire lire à votre homme de loi. À mon avis, monsieur, votre responsabilité est absolument nulle.

— Nulle !

Et Frank eut la même sensation que si son cœur était passé de l'état d'un boulet plein à celui d'un ballon aérien.

— Pourquoi nulle ?

— Vous aviez une certaine tendance à l'à-peu-près en affaires, si l'on peut le dire, monsieur, et peut-être avez-vous lu cet engagement avec moins d'attention que moi. Il contenait une clause par laquelle la compagnie s'obligeait à examiner fréquemment et périodiquement mes comptes, de façon à empêcher que votre responsabilité atteignît une somme trop forte.

— Oui, ça y était, s'écria Frank. Eh bien ! l'a-t-on fait ?

— Non, monsieur, on ne l'a pas fait.

— Crebleu ! Maude, vous l'entendez. Si c'est exact, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes de leur malheur. Voulez-vous dire qu'ils ne vous ont jamais contrôlé ?

— Eh bien ! monsieur, ils l'ont fait quatre fois.

— En combien de temps ?

— En quatorze mois.

Le ballon disparut et le boulet reprit aussitôt sa place.

— Voilà qui sera tenu pour une justification à leur égard.

— Non, monsieur, je ne le pense pas. « Fréquemment et périodiquement » ne signifie pas quatre fois en quatorze mois.

— Un jury pourrait l'interpréter ainsi.

— Réfléchissez, monsieur, que le but de cet article était de limiter votre responsabilité. À cette époque, il passait par mes mains des milliers de livres. En conséquence, ces quatre inspections étaient, on peut le dire, insuffisantes pour atteindre le but de l'engagement.

— Je le crois aussi, dit Maude avec conviction. Frank, nous aurons demain l'avis le plus compétent à ce sujet.

— En attendant, M^r Crosse, dit Farintosh en se levant, je vous servirai de témoin, que la compagnie me poursuive ou non. Et j'espère que ce sera une humble compensation pour l'ennui que je vous ai causé.

Et, par cette mince fente, un premier rayon de lumière pénétra dans ce sombre milieu. Mais il ne fut point élargi par la lettre que Frank trouva sur la table où il déjeunait.

Affaire des comptes Farintosh.

Bureaux de la Compagnie d'assurances Hotspur.

Cher monsieur,

À mon arrivée à Londres, je me suis rendu ici sans retard, et j'ai contrôlé les comptes de Farintosh d'après les livres du bureau central. Je regrette d'avoir à vous annoncer une autre différence de soixante-dix livres. Mais je puis vous certifier que cette fois nous avons touché le fond. Le déficit total est de trois

cent quarante livres, et vous nous obligerez en nous adressant un chèque pour cette somme, car nous avons hâte d'en finir avec une affaire aussi désagréable.

Bien à vous, James Wingfield.

Frank et Maude rédigèrent en collaboration cette réponse :

Cher monsieur,

Je vous accuse réception de votre demande de 340 livres à verser pour le compte de votre agent Farintosh. Toutefois l'on me conseille, en raison de certaines irrégularités de cette affaire, de faire quelques démarches avant de satisfaire à votre réclamation.

Bien à vous, Frank Crosse.

Et la Compagnie d'assurances Hotspur de riposter :

Monsieur,

Si votre lettre avait pris la forme d'une demande en vue d'obtenir un délai pour remplir votre engagement, nous nous serions empressés de l'accorder, mais puisque vous paraissez disposé à contester votre responsabilité, nous n'avons pas d'autre parti à prendre que d'employer sans retard la procédure voulue pour obtenir paiement.

Bien à vous, John Waters, secrétaire.

À quoi Frank et Maude répliquèrent :

Monsieur, j'ai pour solicitor Mr A. C. R. Owen, 14, Shirley Lane, E. C., qui s'empressera d'accepter ma représentation.

Ce qui est la traduction correcte en anglais judiciaire de cette phrase : « Allez au diable. »

Mais nous anticipons.

D'abord, après avoir reçu la première lettre et y avoir répondu, Frank se rendit à la ville comme à l'ordinaire, pendant que Maude jouait le rôle le plus difficile, qui consistait à attendre tranquillement à la maison.

Pendant son heure de déjeuner, Frank alla voir son ami et solicitor, qui obtint à son tour la permission d'examiner l'engagement et revint la figure allongée.

— Vous avez une chance, dit-il, mais pas le moins du monde une certitude. Tout dépend de la façon dont le juge lira la pièce. Je crois que notre affaire deviendrait bien meilleure si nous avions à y joindre une consultation. Je vais copier l'engagement et l'envoyer à Manners. J'aurai son opinion ce soir avant votre départ.

Frank revint donc après la fermeture des bureaux et trouva Owen qui l'attendait, l'air abattu, car il avait avec lui des relations autres encore que celles de solicitor à client.

— Tout à fait désolé, dit Owen.

— La consultation est contre nous ?

— Absolument contre nous.

Frank tâcha de se donner l'air insouciant.

— Voyons !

C'était une grande feuille de papier bleu, qui portait en tête :

Compagnie d'assurances Hotspur, Limited, contre Frank Crosse.

J'ai examiné le cas qui m'est soumis, et les documents joints, disait le savant avocat consultant, et selon mon opinion, la Compagnie d'assurances Hotspur, Limited, est en droit d'exiger de M^r Crosse, en vertu de sa caution, le versement de la somme de 340 livres, argent touché par M^r Farintosh, et non versé par lui à ladite compagnie.

Il y en avait encore fort long, mais le reste d'importance secondaire.

— Eh bien ! qu'allons-nous faire ? demanda Frank, au comble de l'embarras. C'est l'effet ordinaire de la loi anglaise.

— Eh ! je tiendrais bon, à votre place. Il y a certainement une chance.

— Voyez-vous, mon vieux, dit Frank, j'aime autant vous parler franchement. Si cette affaire tourne contre moi, je suis un homme perdu. Je ne sais pas où je trouverai de quoi payer vos frais.

— Ne vous tourmentez pas pour cela ! dit Owen avec bonté. Après tout, Manners n'est pas infallible. Adressons-nous à Holland et voyons ce qu'il en dira.

En conséquence, vingt-quatre heures plus tard, Frank trouva Owen rayonnant, une autre consultation à la main.

— Absolument pour nous, cette fois. Regardez cela.

Et il lut.

J'ai examiné attentivement l'affaire soumise à mon appréciation et les documents joints. Selon mon opinion, la Compagnie d'assurances Hotspur, Limited, n'est point fondée à exiger de Mr Crosse le paiement total ou partiel de la somme dite, attendu que, de son côté, elle a enfreint une condition essentielle de l'engagement.

— Il interprète de la même manière que nous les mots « fréquemment et périodiquement », reprit Owen, en jetant les yeux sur la pièce, et il s'explique très clairement sur notre affaire.

— Si nous allions essayer d'un autre, et voir quel est le meilleur des trois ? dit Frank.

— Ce jeu-là coûte trop cher. Non, Holland est un homme qui connaît son affaire, et son opinion aurait du poids auprès de n'importe quel juge. Je crois que nous avons ce qu'il faut pour marcher.

— Et vous croyez qu'on est sûr ?

— Non, non, rien n'est sûr en matière de procès. Mais nous avons maintenant de quoi livrer bataille.

Frank en était donc venu à apprendre ce que c'est que d'être pris dans une vieille mécanique détraquée, compliquée, encombrante à un point incroyable, et en même temps d'une force incroyable, qui roule en cahotant, avec des formes absurdes et un anglais abominable vers un but indifféremment juste ou injuste, mais en tout cas coûteux, jusqu'à être ruineux.

La partie commença par une lettre de la reine en personne, grand honneur auquel Frank n'avait jamais prétendu jusqu'alors,

et jamais ne prétendit ensuite.

Victoria, par la grâce de Dieu reine au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, défenderesse de la Foi, disait, en un langage très raide à Frank Crosse, de Woking, comté de Surrey :

Nous vous ordonnons que dans les huit jours où cet acte vous sera signifié, et y compris le jour de sa signification, vous fassiez enregistrer votre comparution dans le procès intenté par la Compagnie d'assurances Hotspur, Limited.

Et dans le cas où il ne se conformerait pas à cet ordre, Sa Majesté ajoutait qu'il pourrait lui arriver bien des désagréments, et Hardinge Stanley, comte de Halsbury, confirmait le dire de Sa Majesté.

Maude fut glacée d'épouvante à la vue de cette pièce, et il lui sembla qu'elle s'était cognée, sans le savoir, contre la Constitution britannique.

Mais Owen expliqua que c'était tout simplement un petit feu d'artifice légal.

Cela signifiait qu'il y aurait peut-être quelque chose de plus terrible après.

— Bon, dit Frank, en tout cas cela veut dire que dans huit jours ce sera fini.

Owen éclata d'un gros rire en entendant cette remarque :

— Cela signifie que dans huit jours nous devons promettre qu'à une certaine date future, nous commencerons à faire des préparatifs en vue de quelque chose qui arrivera plus tard. Voilà ce que cela signifie. Tout ce que vous avez à faire pour le

moment, c'est de vous montrer de parfaits philosophes et de vous en rapporter à moi.

Mais peut-on demander à un homme qui a un capital de cinquante livres de se montrer philosophe, quand il a en face de soi un adversaire dont les réserves dépassent trois millions de livres, ainsi que le lui apprenait chaque matin une affiche posée près de la gare de Clapham Junction.

Frank parlait de la chose avec légèreté devant Maude, et elle faisait comme lui, mais chacun d'eux souffrait horriblement, et chacun d'eux devinait ce qu'éprouvait l'autre.

Il y avait parfois une accalmie, et alors ils croyaient presque en être quittes.

Puis, la vieille mécanique faisait entendre un grincement, et les engrenages rouillés se remettaient à tourner, et tous deux sentaient l'horrible chose qui les tenait prisonniers.

En premier lieu, il leur fallut s'engager à se présenter, ce qui signifiait qu'ils étaient prêts à soutenir le procès.

Puis l'autre partie eut à faire un *affidavit*, par lequel elle donnait acte de leur prétention.

Puis, un maître dut décider si l'affaire serait jugée séance tenante, ou s'il entendrait ce que les deux parties avaient à dire.

Il décida qu'il entendrait ce qu'elles avaient à dire.

Puis chacune des parties demanda à voir les pièces de l'adversaire, cela s'appelait une *découverte*, comme si les pièces avaient été cachées, et qu'il fallût les chercher à la dérobee, avec des lanternes.

Puis, chaque partie fit des observations sur les pièces de l'autre et demanda à voir les remarques ainsi faites.

Puis, les hommes de loi de la compagnie firent un exposé de leur demande.

Maude, à cette lecture, fondit en larmes, dit que tout était perdu, qu'il fallait s'y résigner et qu'elle ne se pardonnerait jamais ce costume neuf pour le printemps.

Puis, l'homme de loi de Frank rédigea une défense, et quand Frank la lut, il s'écria :

— Que voilà une sottise affaire ! Ils n'ont pas un argument qui tienne debout.

Enfin, après toutes ces évolutions, toutes ces gambades, les deux parties commencèrent à laisser entrevoir qu'elles en viendraient à une audience, et un jour fut fixé pour l'épreuve.

Une coïncidence fit qu'elle tomba au jour anniversaire de Frank.

— C'est un présage favorable, dit Maude.

Le premier héraut du conflit prochain fut un personnage aux habits râpés, qui fourra un papier dans la main de Frank, au moment où il quittait les Tilleuls le matin.

C'était une autre lettre dans laquelle Sa Majesté sommait sous peine de... (Sa Majesté n'emploie pas un langage des plus gracieux dans ces pièces-là) M. Frank Crosse de se présenter aux Cours royales de justice, dans le Strand, à l'audience de la section dite le Banc de la reine, en notre Haute Cour de justice, pour témoigner au sujet de la Compagnie Hotspur.

Cela fit à Frank l'effet d'un coup inattendu, redoutable, mais Owen ne fit qu'en rire.

— C'est du bluff, tout simplement. Cela me porte à croire qu'ils faiblissent. Ils veulent vous faire peur.

— Ils y ont réussi, dit Frank.

— Nous sommes à deux de jeu. Il faut faire face fièrement.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Assigner toute leur équipe.

— Fameux, s'écria Frank.

En conséquence, un clerc fut dépêché aux bureaux de la Hotspur avec une grosse liasse d'assignations, qui furent distribuées avec libéralité.

Le combat devait avoir lieu deux jours après.

CHAPITRE XV

Sauvetage

À mesure qu'approchait le jour de l'audience, la Ruine habitait avec eux le jour, dormait chez eux la nuit.

Son ombre noire couvrait leur existence, et ils allaient, venaient dans les ténèbres de sa présence.

Si le procès était décidé contre eux, et Owen, même en ses jours d'optimisme, ne niait pas la possibilité de cette issue, ils auraient à payer, outre la somme réclamée d'abord, le double de frais.

Tout ce qu'ils possédaient n'y suffirait pas.

D'un autre côté, s'ils gagnaient, la riche compagnie pouvait évoquer l'affaire devant une cour d'appel, et les jeter ainsi dans une nouvelle série d'inquiétudes et de dépenses.

Quoi qu'ils fissent, il y avait du danger.

Frank parlait peu et dormait aussi peu.

Un soir, la veille même de l'audience, Wingfield, le comptable de la société, descendit à Woking.

Il avait soumis l'affaire à tous les directeurs.

Sa visite était en quelque sorte un ultimatum.

— Nous sommes prêts à payer nos propres frais, dit-il, si vous admettez la demande primitive.

— Je ne puis le faire, dit Frank d'un air résolument farouche.

— Les frais montent d'un train enragé et il faudra que quelqu'un les paie.

— J'espère que ce sera vous.

— Bon, n'allez pas dire ensuite que je ne vous ai pas prévenu. Mon cher M^r Crosse, je vous assure qu'on vous conseille mal, et vous n'avez vraiment pas un argument qui tienne debout.

— C'est ce que le tribunal décidera.

Il faisait bravement face à l'ennemi, mais après le départ de Wingfield, Maude vit qu'il n'avait plus autant d'assurance.

— Il paraissait bien sûr de leur affaire, dit-il. Il n'aurait pas parlé ainsi, à moins de bien savoir.

Mais Maude fut d'un avis exactement contraire.

— S'ils étaient sûrs d'obtenir leur argent par un jugement, pourquoi auraient-ils envoyé ainsi M^r Wingfield ?

— C'est un si brave homme ; il veut nous éviter des frais.

Maude était moins confiante.

— Il fait de son mieux pour les patrons, dit-elle. C'est son devoir. Nous ne saurions l'en blâmer. Mais s'il a trouvé à propos d'agir en dehors des hommes de loi, et de venir ici de sa personne, c'est qu'il doit avoir des doutes sur l'issue du procès. Peut-être serait-on disposé à entrer en arrangement.

Mais Frank se borna à hocher la tête.

— Le vin est tiré, il faut le boire, dit-il. Nous sommes allés trop loin pour nous arrêter. Quel que soit le compromis qu'ils seraient disposés à accepter, il nous serait impossible de trouver cette somme, aussi bien que de trouver la somme entière, et autant vaut aller jusqu'au bout.

Mais, pour cette fois, Maude n'accepta pas cette façon de voir comme définitive ; elle resta aux aguets jour et nuit, ne cessant d'y songer.

Elle avait pris le parti d'agir pour son propre compte, et elle avait tant de hâte de voir de quoi elle serait capable qu'elle attendit le jour avec impatience.

Lorsqu'elle descendit pour le déjeuner, son plan de campagne était tracé.

— Je vais à la ville avec vous, Frank.

— Enchanté de l'apprendre, ma chérie.

Quand elle avait à faire des emplettes, elle partait souvent avec lui. Aussi, cela ne le surprit-il pas.

Ce qui l'aurait surpris, c'eût été d'apprendre qu'elle avait envoyé trois télégrammes par Jemima, avant qu'il fût levé.

À John Selby, 33, Fenchurch Street, E. C. Viendrai onze heures. Affaire importante. Maude.

Lieutenant Selby, caserne Canterbury. Prière venir par premier train, rendez-vous Fenchurch Street, onze heures trente. Important. Maude.

Owen, Shirley Lane, 14, E. C. Viendrai lundi. Important.
Mrs Crosse.

Elle était ainsi entrée en campagne.

— À propos, Frank, dit-elle pendant le trajet qu'ils firent ensemble. C'est demain votre anniversaire.

— Oui, ma chérie, dit-il d'une voix lugubre.

— Ah ! Dieu. Qu'est-ce que je donnerai à mon grand garçon pour cadeau d'anniversaire ! Qu'est-ce qui vous plairait particulièrement ?

— J'ai tout ce qu'il me faut, dit-il en la regardant.

Elle commença sa tournée par une visite à son père, à Fenchurch Street. C'était chose assez nouvelle pour lui de recevoir de Maude des télégrammes d'affaires et il fut très surpris.

— Vous avez l'air remarquablement bien portante, ma chère. Votre apparence équivaut à un certificat en faveur de votre mari. Eh bien ! comment va-t-on à Woking ? J'espère que la seconde cuisinière se sera montrée un prodige ?

— Bon papa, dit-elle, j'ai besoin de votre aide, car je suis dans l'embarras. Maintenant, mon cher bon papa, je vous prie d'envisager les choses à mon point de vue, de ne pas soulever d'objections et de faire exactement ce que je vous demande.

Elle lui mit ses bras autour du cou et serra un peu fort.

— Ah ! voilà ce que j'appelle exercer une pression illégale, dit-il en dégageant sa tête blanche. Si l'on permet ces sortes de choses dans la Cité de Londres, il ne faut plus parler d'affaires.

Mais ses yeux clignotaient et paraissaient indiquer qu'il trouvait la chose à son goût.

— Maintenant, madame, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

— Je vais prendre tout l'air d'une femme d'affaires, dit-elle en lui donnant une autre accolade violente, avant de s'asseoir. Voyons, papa, vous me faites une rente de cinquante livres par an, n'est-ce pas ?

— Ma chère petite, je ne puis l'augmenter. Les dépenses de Jack aux hussards...

— Je ne viens pas vous demander de l'augmenter.

— Que demandez-vous alors ?

— Je crois me rappeler, papa, que vous m'avez dit que ces cinquante livres étaient l'intérêt d'un capital de mille livres placé sur ma tête.

— C'est cela, cinq pour cent en hypothèques.

— Eh bien ! papa, si je me contentais d'un revenu de vingt-cinq livres par an au lieu de cinquante, alors je pourrais prélever cinq cents livres sur mon argent, et personne ne s'en trouverait plus mal.

— Excepté vous.

Cela fit rire Maude.

— J'ai besoin d'avoir cet argent sous la main pour un jour seulement. Il ne me faudra certainement pas toute cette somme. J'ai seulement besoin d'être sûre de l'avoir en cas de besoin. Maintenant, mon cher vieux papa, je vous en prie, ne me faites

pas de questions. Soyez très gentil, très bon, et dites-moi comment je puis avoir ces cinq cents livres.

— Et vous ne voulez pas me dire pourquoi il vous les faut ?

— J'aime mieux n'en pas parler, mais je vous le dirai si vous y tenez.

Le vieux Selby plongea son regard dans les yeux honnêtes, limpides de sa fille, et il n'insista pas.

— Voyons, vous avez apporté votre petit compte de banque, n'est-ce pas ?

— Oui, papa.

— C'est bien. Ne le confondez jamais avec celui de votre mari.

Il griffonna un chèque.

— Marquez cela comme reçu. Il est de cinq cents livres. Je vendrai la moitié de vos titres et vous ferai payer le courtage. Je crois à l'utilité de la rigueur en affaires entre parents. Quand vous rendrez les cinq cents livres, votre revenu remontera à cinquante livres.

Maude acquitta le chèque séance tenante et l'envoya par la poste à la banque.

Puis, ayant donné une étreinte finale à son père, elle courut à de nouvelles victoires.

Jack Selby fumait une cigarette sur le seuil.

— Hallo, Maude. On rappelle les réserves ? Qu'y a-t-il ? Vous avez joliment de la veine que ce ne soit pas mon jour de service. Vous autres demoiselles, vous vous figurez qu'un soldat

n'a rien à faire. C'était comme ça, autrefois, mais maintenant nous sommes tous des ânes savants. Non, merci, je ne tiens pas à voir le papa. Il croirait que je viens lui demander de l'argent et il serait sens dessus dessous pour toute la journée.

Maude fit monter son frère en cab avec elle et lui raconta en détail le malheur survenu à Frank, en ajoutant quelques mots sur ce qu'elle comptait faire.

Jack fut vivement intéressé.

— Et papa, qu'est-ce qu'il a dit de ça ?

— Je ne lui en ai pas parlé. J'ai pensé que Frank l'aimerait mieux.

— Vous avez raison. Frank ne s'en formalisera pas. Il sait que je suis un peu homme d'affaires. Je n'ai jamais signé qu'un papier en ma vie, et même c'était un tout petit bout de papier, et je n'ai pas encore fini d'en entendre parler. La chose n'était guère plus grande qu'une carte postale, mais vous dire le potin que ces gens ont fait ensuite ? Je suppose qu'ils sont en train de harceler Frank.

— Voici des mois que nous n'avons pas un moment de repos.

— Les tracas ne valent rien pour la jeunesse. Il ne faut pas que Frank se tracasse. Il devrait continuer la tête haute, comme je l'ai fait. Mais nous allons nous mettre à arranger la chose à nous tous, Maude. Je vois votre route, Maude, et je la suivrai à cheval côte à côte avec vous.

Ils trouvèrent M^r Owen chez lui, et ce fut Maude qui prit la parole.

— Je suis convaincu, M^r Owen, qu'ils ne tiennent pas à paraître à l'audience. La visite de M^r Wingfield chez nous le

prouve. Mon mari est trop fier pour marchander avec eux, mais je n'ai pas de scrupules, moi. Ne pensez-vous pas que je pourrais aller trouver M^r Wingfield et payer les trois cent quarante livres et en finir une bonne fois avec ces ennuis ?

— En tant qu'homme de loi, dit Owen, j'estime que cela est très irrégulier. En tant que particulier, je pense qu'il ne pourrait en résulter aucun inconvénient. Mais je préférerais que vous ne fassiez pas l'offre de la somme entière. Dites simplement que vous êtes prête à un arrangement raisonnable et demandez-leur d'indiquer la somme la plus faible que la maison pourrait accepter pour en finir.

— Vous allez me laisser cela, dit Jack en jetant un coup d'œil à l'homme de loi. Je vois ce qu'elle veut faire. Je la maintiendrai sur les rails. Je suis de première force en affaires, numéro 1, classe A. Nous leur serrons le mors d'un cran, s'ils essaient de jouer avec nous. Venez, Maude, et allons arranger ça.

Il était une excellente société pour Maude, car son entrain faisait tout tourner en plaisanterie. Elle ne pouvait rien prendre à cœur en sa compagnie.

Ils se rendirent aux bureaux de la Hotspur et demandèrent à voir M^r Wingfield.

Il était occupé, mais M^r Waters, le secrétaire, un homme très gras, très pompeux, les reçut.

— Je le regrette beaucoup, dit-il, beaucoup, M^{rs} Crosse, mais il est trop tard pour parler d'un arrangement de ce genre. Nous avons nos frais à considérer, et il n'y a pas d'autre parti à prendre que de soumettre le litige à un tribunal.

La pauvre Maude fondit en larmes.

— Mais si nous venions offrir...

— De vous donner une heure de réflexion à ce sujet, interrompit vivement Jack.

Mr Waters hocha la tête d'un air découragé.

— Je ne crois pas que nous modifierions notre décision. Toutefois, Mr Wingfield sera bientôt ici, et il écouterait toutes les ouvertures que vous pouvez avoir à faire. En attendant, veuillez m'excuser, car j'ai des affaires importantes sur les bras.

— Quoi ! Maude, petite sotte ! s'écria Jack dès que la porte fut close, n'alliez-vous pas leur offrir de payer leurs frais ? J'ai eu tout juste le temps de vous faire dévier.

— Eh ! j'allais demander des renseignements sur ce point.

— Grands dieux ! quelle chance pour vous d'avoir un homme d'affaires à côté de vous ! Je ne pourrais à aucun prix souffrir un type pareil. Il a un peu trop de poils aux paturons pour mon goût. N'avez-vous pas vu qu'il bluffait ?

— Comment le savez-vous, Jack ?

— Ça lui sortait par tous les pores. Vous figurez-vous qu'on a acheté des tas de chevaux comme moi sans avoir appris à discerner quand un maquignon fait du bluff ? Il y allait bon train. Ah ! je vous le dis, vous avez besoin d'un indigène bienveillant, comme moi, quand vous vous risquez dans un pays pareil. Et pour celui-ci, tenez-lui la tête haute, et ne la lâchez pas un instant.

Mr Wingfield était entré et son accueil fut fort différent des façons du secrétaire.

Il avait beaucoup de sympathie pour les Crosse et n'avait nulle envie de laver en public le linge sale de la compagnie.

Il désirait donc beaucoup, sans se risquer à le laisser voir, en venir à un arrangement.

— C'est assez irrégulier de ma part de vous recevoir. Je devrais vous adresser à nos sollicitors, objecta-t-il.

— Mais ne vous avons-nous pas vu à Woking ? dit Maude. Je crois que nous en viendrons plus aisément à un arrangement si nous en parlons nous-mêmes.

— Certainement, je l'espère sincèrement, répondit Wingfield. Je serais enchanté d'entendre les propositions que vous pourriez nous faire. Et tout d'abord, reconnaissez-vous votre responsabilité ?

— Jusqu'à un certain point, dit Maude, si la compagnie reconnaît aussi qu'elle était dans son tort.

— Bon, nous pouvons pousser les concessions jusqu'à admettre que les livres auraient dû être examinés plus souvent et que nous regrettons d'avoir eu en notre agent une confiance si peu justifiée. Cela devrait vous suffire, M^{rs} Crosse, et puisque vous admettez une *certaine* responsabilité, c'est déjà un grand pas de fait. Nous n'avons nullement le désir d'être déraisonnables, mais tant que la responsabilité était niée, nous n'avions pas d'autre parti à prendre que d'engager un procès. Nous voici donc arrivé au point essentiel, celui de savoir jusqu'où va votre responsabilité. Selon mon opinion, chaque partie devrait payer ses propres frais, et en plus, vous auriez à payer à la compagnie...

— Quarante livres, dit Jack d'un ton ferme.

Maude s'attendait à voir Mr Wingfield se lever et sortir. Il n'en fit rien. Il ne manifesta aucune irritation.

Elle dit donc :

— Oui, quarante livres.

Il hocha la tête.

— Ah ! mon Dieu, Mrs Crosse, c'est une bien faible somme.

— Quarante livres, voilà ce que nous offrons, dit Jack.

— Mais sur quoi est basée cette offre ?

— Nous avons fait le calcul, dit Jack, et nous estimons que quarante livres font le compte.

Mr Wingfield se leva de sa chaise.

— Bon, dit-il, une offre quelconque vaut mieux que pas d'offre du tout. Je ne puis dire comment les directeurs envisageront cette proposition, mais ils se réuniront en conseil cet après-midi, et je la leur soumettrai.

— Et quand serons-nous informés ?

— J'enverrai un employé à votre solicitor.

— Ne vous pressez pas. Agissez selon vos convenances, dit Jack.

Et quand il fut dehors, bien à l'abri dans leur cab, il se laissa aller à l'ivresse de ses exploits.

— Classe A, numéro 1, et une mention au Salon de l'agriculture ! s'écria-t-il en s'étreignant dans son ravissement.

Sa sœur l'embrassa aussi, en sorte que ce fut un jeune homme fort embrassé.

— N'est-ce pas, Maude, je suis un homme d'affaires ! Ça ne s'achète pas ! il faut les dresser. Un shilling, et le panier avec. Je l'ai ébranlé au premier round, et il ne s'en est pas remis.

— Vous êtes un bon, bon garçon. Vous avez été superbe.

— C'est comme ça qu'on les mène. Il a vu que j'étais un cavalier de première force, plein de sang. Un homme d'affaires en reconnaît un autre au premier coup d'œil.

Maude se mit à rire, car Jack, avec sa démarche d'homme de cheval, et la raie blanche qui faisait le tour de la figure hâlée, et indiquait la place de sa jugulaire, avait bien l'air du mortel le plus étranger aux affaires qu'il y eût au monde.

— Pourquoi avez-vous offert quarante livres ?

— Eh ! il fallait bien commencer par un chiffre quelconque.

— Mais pourquoi quarante ?

— Parce que c'est le prix que nous offrons, quand nous achetons les canassons, vous savez, les chevaux de troupe. C'est un grand point d'avoir une règle fixée en affaires. Je ne dépasse jamais quarante, règle première, section première, et pas d'exceptions en marge.

Ils lunchèrent ensemble au Holborn.

Après quoi Jack conduisit Maude à une exposition des plus instructives, qui n'était autre qu'une vente de chevaux au Tattersall.

De là ils retournèrent chez l'homme de loi et y trouvèrent une lettre qui les attendait, à l'adresse de M^{rs} Crosse.

Maude l'ouvrit vivement.

Chère Mrs Crosse, disait ce billet charmant, je suis heureux de pouvoir vous informer que les directeurs ont décidé d'arrêter toute procédure et d'accepter votre offre de quarante livres comme règlement définitif de toutes les obligations contractées par votre mari.

Maude, Jack et le bon Owen exécutèrent un triomphant pas de trois.

— Vous avez été splendide, Mrs Crosse, splendide, s'écria Owen. Jamais je ne vis meilleure besogne en aucun jour de ma vie. Maintenant, si vous voulez me donner votre chèque, et attendre ici, j'irai régler tout cela.

— Et rapportez l'engagement, je vous en prie, dit Maude.

Ce fut ainsi que Frank, lorsqu'il descendit, le matin de son anniversaire, aperçut un charmant étui à cigarettes en argent, posé devant son assiette.

— C'est pour moi, ma chérie ?

— Oui, Frank, c'est un tout petit présent de votre femme.

— Que c'est joli de votre part ! Jamais je n'ai vu un si bel étui. Mais... il y a quelque chose dedans.

— Des cigarettes, je pense.

— Non, c'est un papier de je ne sais quoi. *Compagnie d'assurances Hotspur*. Grands dieux ! On dirait que je suis condamné à ne pouvoir me débarrasser de cette infernale affaire. Comment diable est-elle venue se fourrer là-dedans ? Qu'est-ce que c'est ?... *Par la présente, je m'engage vis-à-vis de vous...* Qu'est-ce que c'est ? Maude, Maude ! qu'avez-vous fait ?

— Mon cher petit, s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras, mon bon cher petit, oh ! que je me sens heureuse.

CHAPITRE XVI

La société Browning

Tout cela commença le jour où Mrs Hunt Mortimer, la délurée petite femme du sollicitor, une femme dernier cri, dit à Mrs Beecher, la jeune femme du banquier, que dans un trou comme Woking, il était bien difficile d'avoir des frottements intellectuels, ou de s'échapper des ornières, éternellement les mêmes, de la pensée et de la conversation.

Il paraît que cette idée était aussi venue à Mrs Beecher, en qui elle avait été confirmée par une remarque du *Lady's Journal*, prétendant qu'une existence intérieure, intellectuelle, était la méthode la plus sûre pour conserver sa jeunesse.

Elle prit l'article – car la conversation avait lieu dans son salon – et en lut des passages. Il avait pour titre : *Shakespeare en tant que cosmétique*.

Maude en fut très frappée, et avant qu'on se fût séparées, on s'était organisées en société littéraire.

On devait se réunir pour discuter des auteurs classiques chaque mercredi soir, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre.

Cette heure unique de pensée concentrée, d'impulsion élevée, devait donner de la dignité et du ton pour toute la durée de la

monotone semaine provinciale.

Que lirait-on ?

Il était bon de décider ce point avant de se séparer, afin d'avoir un bon ordre du jour pour le mercredi suivant.

Maude parla de Shakespeare, mais Mrs Hunt Mortimer trouva qu'il y avait bien des choses inconvenantes dans son œuvre.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Mrs Beecher. Nous sommes toutes mariées.

— Je trouve tout de même que ce ne serait pas correct, dit Mrs Hunt Mortimer.

Elle appartenait à l'extrême-droite en matière de convenances.

— Mais assurément Mr Bowdler a rendu Shakespeare tout à fait décent, objecta Mrs Beecher.

— Il a fait son travail avec beaucoup de négligence. Il y a laissé bien des choses qui ne devraient pas y être, et il en a supprimé bien d'autres qui sont tout à fait innocentes.

— Comment le savez-vous ?

— C'est que j'ai acheté deux exemplaires et que j'ai lu toutes les omissions.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda malignement Maude.

— Parce que je tenais à être sûre que ces choses avaient été supprimées, dit Mrs Hunt Mortimer d'un ton sévère.

Mrs Beecher se baissa et ramassa sur le tapis une invisible épingle à cheveux.

M^{rs} Hunt Mortimer reprit :

— Il y a Byron, certes. Mais il est si suggestif. Il y a dans ses œuvres des passages...

— Je n'y ai jamais rien trouvé de mal, dit M^{rs} Beecher.

— C'est parce que vous ne saviez pas où les trouver, dit M^{rs} Hunt Mortimer. Si vous aviez un exemplaire chez vous, M^{rs} Beecher, je me chargerais de vous prouver surabondamment qu'il doit être mis de côté par toutes les personnes qui veulent garder leur esprit à l'abri de toute souillure. Non ? Je me figure rien qu'en citant de mémoire qu'il est préférable de l'éviter.

— Laissons Byron de côté, dit M^{rs} Beecher, qui était une jolie personne aux manières de petite chatte, et qui paraissait n'avoir nullement besoin de cosmétiques littéraires ou autres. Que pensez-vous de Shelley ?

— Frank est enthousiaste de Shelley, remarqua Maude.

M^{rs} Hunt Mortimer hocha la tête.

— Son œuvre a quelques tendances terribles. On m'a dit qu'il était déiste, ou bien athée, je ne me rappelle plus au juste lequel des deux. Je suis d'avis que nous devrions viser à rendre notre réunion aussi édifiante que possible.

— Tennyson ? suggéra Maude.

— On m'a dit qu'il écrivait dans un style trop clair pour qu'il pût être compté au nombre des grands penseurs de notre race. Une pensée sublime est forcément obscure. Il n'y a aucun mérite à s'attacher à une poésie qui est parfaitement intelligible. Cela nous amène à...

— Browning, s'écrièrent les autres dames.

— Justement. Nous pourrions former entre nous une petite société Browning.

— Charmant ! Charmant !

Et ce fut chose convenue.

Il ne restait plus qu'un point à régler dans cette séance inaugurale, c'était le choix des autres dames qu'on admettrait dans le cercle littéraire.

Il ne devait pas y avoir d'hommes.

— Ils vous causent tant de distraction, dit Mrs Hunt Mortimer.

L'essentiel était de n'admettre que des esprits sérieux qui aspireraient à tirer le plus grand profit de leurs études.

Il ne fallait pas songer à Mrs Fortescue : elle était si bavarde.

Quant à Mrs Jones, elle avait l'esprit bien frivole.

Mrs Charles ne savait que penser à ses domestiques, ne parlait que d'eux et Mrs Patt-Beaston n'avait d'autre conversation que de citer les codes.

Peut-être, en somme, valait-il mieux organiser la société entre soi, tranquillement.

Plus tard on verrait à l'augmenter.

La première réunion aurait lieu le mercredi suivant chez Mrs Crosse, et Mrs Hunt Mortimer apporterait son édition complète de Browning en deux volumes.

Mrs Beecher estimait qu'un seul volume suffirait pour commencer, mais Mrs Hunt Mortimer dit qu'il était préférable d'avoir un grand choix.

Maude, de retour chez elle, conta cela à Frank dans la soirée.

L'idée lui plaisait, mais il se montrait sceptique.

— Il vous faut commencer par les choses les plus simples, dit-il. Je conseillerais *Hervé Riel* et *Chevelure d'Or*.

Mais Maude prit cet air mécontent qui lui allait si bien.

— Nous voulons étudier sérieusement, monsieur. Il nous faut tout ce qu'il y a de plus difficile dans ce livre. Je vous assure, Frank, qu'un de vos petits défauts est de ne jamais faire assez de cas de l'intelligence de la femme. Mrs Hunt Mortimer dit que si nous avons moins d'originalité que l'homme, nous possédons à un plus haut degré la faculté d'assimi... d'assimi...

— De simulation.

— C'est cela, assimilation. Et vous parlez toujours comme si... Oui, oui, vous le faites. Eh bien ! vous ne le devez pas... Que vous êtes absurde, Frank ! Toutes les fois que je veux vous parler sérieusement, vous m'embrassez et vous gênez tout... Comment voulez-vous qu'on discute Browning quand, au bout de chaque phrase, quelqu'un vient vous embrasser... Cela vous serait égal ? Non, je suis sûre que non... Mais vous sentiriez qu'on ne vous prend pas au sérieux... Attendez, la prochaine fois que vous parlerez sérieusement de quelque chose... vous verrez.

La réunion devait avoir lieu à trois heures.

À trois heures moins dix, Mrs Hunt Mortimer arriva avec deux gros volumes bruns sous le bras.

Elle était venue de bonne heure, dit-elle, parce qu'il devait y avoir répétition au théâtre d'amateurs chez Dixon à quatre heures un quart.

M^{rs} Beecher ne parut qu'à trois heures cinq.

Sa cuisinière s'était prise de querelle avec la bonne, et avait donné congé séance tenante, et on avait cinq personnes à dîner le samedi. La scène avait tout à fait bouleversé cette dame, elle n'était venue que pour tenir sa promesse. Il est bien difficile de s'occuper de poésie quand on pense tout le temps à l'entrée ou aux hors-d'œuvre.

— Pourquoi l'entrée ? demanda M^{rs} Hunt Mortimer en levant les yeux du livre qu'elle tenait ouvert devant elle.

— Ma chère, répondit M^{rs} Beecher, qui possédait l'art de dire les choses les plus simples comme si elles étaient des confidences à tenir dans le plus profond secret, ma chère, ma femme de chambre est vraiment tout à fait bonne cuisinière, et je compte sur elle, dans le cas où Martha s'en irait réellement. Mais elle est bornée, très bornée dans son savoir-faire ! Les entrées, les petits plats sont les deux choses pour lesquelles je ne m'en rapporterais pas entièrement à elle. Il me faut donc trouver quelque plat qui soit en rapport avec sa capacité.

M^{rs} Hunt Mortimer se piquait de tenir sa maison d'une façon modèle ; aussi s'intéressait-elle à cette question.

Maude commençait, elle aussi, à trouver la réunion moins ennuyeuse qu'elle ne s'y était attendue.

— Certes, il y a bien des choses à considérer, dit M^{rs} Hunt Mortimer, de l'air d'un avocat de la Couronne énonçant un avis, les pâtés aux huîtres ou bien les huîtres en vol-au-vent...

— Ce n'est pas la saison des huîtres, dit Maude.

— J'allais dire, reprit M^{rs} Hunt Mortimer, avec une admirable présence d'esprit, que ces entrées d'huîtres sont

inadmissibles, parce que ce n'est pas la saison des huîtres. Il y a bien les crevettes au piment...

— Mon mari les a en horreur.

— Bien, bien ! que dites-vous du ris de veau en caisson ? Tout ce qu'il vous faut, c'est des champignons hachés, des échalotes, du persil, de la noix de muscade, du poivre, du sel, des croûtons, du lard gras...

— Non, non, s'écria Mrs Beecher avec désespoir. Anne ne retiendra jamais cette recette compliquée.

— Des côtelettes à *la Constance*, dit Mrs Hunt Mortimer ; c'est bien simple, j'en suis sûre. Des côtelettes, du beurre, des foies de poulet, des crêtes de coq, des champignons...

— Ma chère, ma chère, songez donc, ce n'est qu'une femme de chambre. C'est déraisonnable.

— Ragoût de volaille, pâté de poulets, croquettes de veau, sauce brune.

— Nous voici enfin revenues à Browning, s'écria Maude.

— Ah ! mon Dieu, dit Mrs Beecher, tout cela, c'est ma faute, et je suis bien fâchée. Maintenant, Mrs Hunt Mortimer, lisez-nous un peu de cette charmante poésie.

— Vous pouvez toujours faire venir des *entrées* toutes prêtes des Grands Magasins, s'écria Maude, comme par une heureuse inspiration.

— Ah ! ma chérie, ma bonne petite, comme c'est bien de votre part de penser à ça. Mais oui, on le peut. C'est vraiment une idée admirable. Maintenant nous pouvons considérer la question des entrées comme résolue, nous en venons à... *la pièce*

de résistance, dit Mrs Hunt Mortimer d'un ton solennel, en jetant les yeux sur la table des matières du premier volume. J'avoue que je n'ai acquis jusqu'à présent qu'une connaissance assez imparfaite du poète. Nous devons viser à le pénétrer si intimement que désormais il fasse partie intégrante de nous. Je me figure qu'on a beaucoup exagéré la difficulté de le comprendre et qu'avec de la bonne volonté et de la persévérance, nous finirons par en venir à bout.

Mrs Beecher et Maude éprouvèrent un véritable soulagement en s'apercevant que Mrs Hunt Mortimer n'en savait pas plus long qu'elles sur le sujet.

Elles se risquèrent avec moins d'hésitation, maintenant qu'elles étaient sûres de pouvoir le faire sans danger.

Maude fronça les sourcils d'un air pensif et Mrs Beecher baissa ses jolis yeux sur la baguette du tapis, comme si elle repassait de mémoire toute la longue liste des œuvres du poète.

— Je vais vous dire ce que nous devrions faire, dit-elle. Il faut faire vœu de ne pas abandonner un vers sans l'avoir compris. Nous le lisons, nous le relisons jusqu'à ce que nous en ayons saisi le sens.

— Quelle excellente idée ! s'écria Maude, en une de ses petites explosions d'enthousiasme. À présent, voilà qui est vraiment superbe, Mrs Beecher.

— Mes amis m'appellent toujours Nellie, dit la petite brune.

— Comme c'est gentil de votre part de nous le dire ! J'aimerais à vous appeler ainsi, si vous le permettez. C'est un si joli nom ! Seulement il faudra que vous m'appeliez Maude.

— Vous avez en effet l'air d'une Maude, dit Mrs Beecher. Je me représente toujours Maude comme une blonde vive et jolie. N'est-ce pas étrange, ces associations d'idées avec les noms ! Marie a toujours un air d'intérieur, Rose fait penser au flirt, Élisabeth au devoir, Éveline au brio, Alice manque de couleur, Hélène est imposante...

— Et Mathilde est impatiente, dit Mrs Hunt Mortimer, en riant. Mathilde a droit de l'être, assise qu'elle est en face d'une table des matières, pendant que vous échangez toutes deux des compliments.

— Mais nous attendions que vous commenciez, dit Mrs Beecher, d'un ton de reproche. Lisez-nous quelque chose, car enfin le temps passe.

— Ce serait dommage de commencer au commencement, parce que cela répond à la période où son génie n'était pas mûr, fit remarquer Mrs Hunt Mortimer. Je suis d'avis que pour le jour d'inauguration de notre société, nous devons prendre le poète dans ses plus belles œuvres.

— Comment faire pour trouver ce qu'il y a de mieux ? demanda Maude.

— Je serais disposée à choisir une pièce dont le titre suggérerait l'idée de la profondeur : *Une Jolie Femme*, *L'amour dans une Vie*, ou bien *Toute Femme à tout Mari*.

— Oh ! que lui a-t-elle dit ? s'écria Maude.

— Oui, j'allais dire que tous ces sujets suggèrent plutôt des idées de frivolité.

— En outre c'est un titre réellement absurde, fit remarquer Mrs Beecher, qui aimait à mettre en généralités les résultats de

ses six mois de mariage. « *Un mari à une femme* », voilà qui serait intelligible, mais comment peut-on savoir ce que *tout* mari dirait à *toute* femme ? Personne n'est en état de dire ce que fera un homme. Ce sont vraiment des êtres bien extraordinaires.

Mais M^{rs} Hunt Mortimer était mariée depuis cinq ans et se sentait autant de compétence pour énoncer des axiomes sur des maris qu'en ce qui regardait les *entrées*.

— Quand vous aurez acquis plus d'expérience à leur sujet, ma chère, vous reconnaîtrez qu'il y a d'ordinaire une raison, ou au moins un instinct primordial d'une sorte ou d'une autre, à la base de leurs actes. Mais, sérieusement, il faut nous mettre à concentrer notre pensée sur le poète, car j'ai un autre engagement qui m'obligera à partir vers quatre heures, et encore n'aurai-je que dix minutes pour me rendre à Maybury.

M^{rs} Beecher et Maude s'installèrent avec une attention anxieuse peinte sur leur figure.

— Je vous en prie, reprenez, s'écrièrent-elles.

— Voici *Le Joueur de Flûte mi-parti de Hameln*.

— Ah ! voilà qui m'intéresse plus que je ne saurais le dire, s'écria Maude, les yeux brillants de plaisir. Je vous en prie, lisez-nous tout ce qu'il y a sur ce charmant joueur de flûte.

— Pourquoi cela ? demandèrent ses deux amies.

— Eh bien ! voilà, dit Maude. Frank – c'est le nom de mon mari – à un bal costumé à Saint-Albans, portait ce travestissement du joueur de flûte mi-parti. Je ne savais pas du tout que cela vînt de Browning.

— Comment était-il habillé ? demanda M^{rs} Beecher. Nous sommes invités à un bal costumé chez les Aston, et je voudrais

quelque chose qui aille à Georges.

— C'était un costume tout à fait charmant. Tout rouge et noir, un peu dans le genre de Méphistophélès, vous savez, avec un chapeau pointu se terminant par un grelot. Puis, naturellement, une flûte, et à sa ceinture était attaché avec un mince fil de fer un rat empaillé !

— Un rat ! quelle horreur !

— Eh ! mais, c'était dans le conte. Tous les rats suivaient le joueur de flûte mi-parti. Donc ce rat suivait Frank. Il le mettait dans sa poche pour danser, mais une fois, il n'y pensa plus. On marcha dessus, et la sciure de bois en sortit et se répandit partout sur le parquet.

M^{rs} Hunt Mortimer était aussi invitée au bal costumé et ses pensées s'en allaient bien loin du livre qu'elle avait devant elle.

— Comment étiez-vous, M^{rs} Crosse ? demanda-t-elle.

— J'y suis allée en « Nuit ».

— Comment ! Vous, avec votre chevelure châtain ?

— Oui, papa disait que je n'étais pas une Nuit très sombre. J'étais en noir, vous savez, je n'avais eu qu'à mettre ma robe ordinaire de soirée en soie noire. Puis j'avais un croissant en argent sur la tête, des voiles noirs autour de mes cheveux, un semis d'étoiles sur mon corsage et ma jupe et une longue comète en travers sur le devant. Papa renversa sur moi une tasse de lait au souper et dit ensuite que c'était la Voie lactée.

— C'est tout bonnement de quoi vous affoler, cette manie qu'ont les hommes de plaisanter sur les sujets les plus importants, dit M^{rs} Hunt Mortimer. Mais je n'en doute pas, ma chère, votre costume a dû faire la plus vive sensation. Pour moi,

maintenant, j'ai quelque idée d'y aller en « Duchesse de Devonshire ».

— Charmant ! s'écrièrent Mrs Beecher et Maude.

— C'est un costume qui n'est pas très difficile. J'ai de la vieille dentelle en point d'Alençon qui est dans la famille depuis un siècle. J'en fais le point de départ de mon costume. La robe n'a pas besoin d'être bien compliquée.

— Soie ? demanda Mrs Beecher.

— Ah ! j'aurais plutôt pensé à du brocart à fleurs blanches.

— Ah ! oui, avec une garniture de perles.

— Non, non, ma chère, ma dentelle comme garniture.

— Naturellement ; vous l'avez dit.

— Puis par-dessus cela, un fichu de mousseline.

— C'est tout à fait gracieux, s'écria Maude.

— Et la taille placée très haut, des bouillons aux manches. Et naturellement aussi un chapeau Rembrandt avec une plume d'autruche bien frisée.

— Bien entendu, la chevelure poudrée ? dit Mrs Beecher.

— Poudrée, en petites boucles.

— Cela vous ira admirablement, superbement. Vous êtes assez grande pour bien porter cela, et vous avez aussi la tournure qu'il faut. Comme je voudrais pouvoir être aussi sûre de la mienne !

— Et vous, ma chère, à quoi avez-vous pensé ?

— Eh bien ! je m'étais dit qu'en Ophélie... Pensez-vous que cela ferait bien ?

— Certainement. Comment avez-vous arrangé tout cela ?

— Eh bien ! ma chère, dit Mrs Beecher, revenant sans le vouloir à son agréable ton confidentiel, j'avais quelques idées, mais je serais heureuse d'avoir votre opinion à ce sujet. Je n'ai vu *Hamlet* qu'une fois, et l'actrice était habillée de blanc, et enveloppée d'un voile de gaze, comme une religieuse ; je me suis dit qu'avec de la soie pongée blanc comme vêtement de dessous, et quelque sorte de délicat...

— Crêpe de Chine, suggéra Maude.

— Mais au temps d'Ophélie, on n'avait jamais rien connu de pareil, dit Mrs Hunt Mortimer. Un réseau en fil d'argent...

— C'est tout à fait cela ! s'écria Mrs Beecher, avec quelques bijoux dessus. C'est bien ce que je m'étais figuré. Bien entendu ce serait d'une coupe classique. Cela draperait. Ma couturière est un vrai trésor. Et j'aurais une broderie d'or sur la soie blanche.

— De la broderie au passé, dit Maude ?

— Ou bien un dessin à points croisés. Puis sur la tête une tiare en perles Shakespeare...

Ce nom de poète agit comme l'aiguillon du remords sur leurs trois consciences.

Elles se regardèrent les unes les autres, puis regardèrent la pendule d'un air déconfit.

— Il faut... il faut nous mettre pour tout de bon à notre lecture, s'écria Mrs Hunt Mortimer. Comment en sommes-nous ainsi venues à causer de ces costumes ?

— C'est ma faute dit Mrs Beecher d'un air contrit.

— Non, ma chère, la mienne, dit Maude. Vous vous rappelez que tout cela est venu de ce que j'ai dit que Frank était allé au bal dans le costume du joueur de flûte mi-parti.

— Je vais lire la première poésie que je trouverai en ouvrant le volume, dit Mrs Hunt Mortimer sans aucun remords. Je crains que le moment ne soit venu pour moi de partir, mais nous pourrons peut-être voir quelques pages au vol. J'y suis. Voilà ! *Sétébos*. Quel drôle de nom !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Maude.

— Nous le saurons sans doute quand nous serons plus loin, dit Mrs Hunt Mortimer. Nous allons lire cela vers par vers, et en tirer tout le sens que contient la pièce. Le premier vers est :

Rampera maintenant que la chaleur du jour est au mieux.

— Qui est-ce qui rampera ? demanda Mrs Beecher.

— Je ne sais pas. Il y a cela.

— Le vers suivant expliquera sans doute la chose.

À plat sur son...

— Ah ! mon Dieu, j'étais loin de penser que Browning était comme cela.

— Lisez donc, ma chère.

— Impossible de prendre cela sur moi. Si vous le permettez, nous passerons au paragraphe suivant.

— Mais nous avons juré de ne rien sauter.

— Mais à quoi bon lire des choses qui ne peuvent nous instruire, nous élever ? Commençons la strophe suivante, et

espérons quelque chose de mieux. Voici le premier vers... je me demande si c'est bien comme c'est écrit !

— Lisez-donc, s'il vous plaît...

Sétébos, et Sétébos, et Sétébos.

Les trois étudiantes échangèrent un regard mélancolique.

— C'est pire que tout ce que je m'étais imaginé, dit la lectrice.

— Il nous faut *sauter ce vers*.

— Mais nous sautons tout.

— C'est un nom propre, dit Mrs Beecher.

— Ou celui de trois personnes.

— Non, rien qu'une, je crois.

— Mais pourquoi le répète-t-il trois fois ?

— Pour appuyer.

— Peut-être, dit Mrs Beecher, qu'il s'agissait de Mr Sétébos, de Mrs Sétébos et d'un petit Sétébos.

— Ah ! si vous vous mettez à plaisanter, je ne lirai plus. Mais à mon avis, nous avons eu tort de décider que nous étudierions vers par vers. Cela irait mieux si on prenait phrase par phrase.

— Alors nous ajouterons le vers suivant, qui finit la phrase.

Pense qu'il habite dans le froid de la lune.

— Il n'y avait donc qu'un Sétébos ? s'écria Maude.

— À ce qu'il paraît. C'est si facile à comprendre, il n'y a pour cela qu'à traduire dans le langage ordinaire. Ce nommé

Sétébos était convaincu qu'il passait sa vie au clair de la lune.

— Quelle absurdité que cela ! s'écria Mrs Beecher.

Mrs Hunt Mortimer lui jeta un regard plein de reproches.

— C'est chose aisée de qualifier d'absurdité tout ce que nous ne comprenons pas, dit-elle. Je suis convaincu que Browning a mis dans cela un sens profond.

— Lequel alors ?

Mrs Hunt Mortimer regarda la pendule.

— J'en suis désolée, mais il faut que je m'en aille. J'y suis absolument forcée, dit-elle, juste au moment où cela allait si gentiment. Vous viendrez chez moi mercredi prochain, Mrs Crosse, n'est-ce pas ? Et vous aussi, Mrs Beecher ? Adieu, et tous mes remerciements pour ce charmant après-midi.

Mais le froufrou de ses jupes n'avait pas encore cessé de se faire entendre dans le corridor que la société Browning avait été dissoute sur le vote des deux tiers de ses membres.

— À quoi cela sert-il ? dit Mrs Beecher. Il a suffi de deux vers pour me donner la migraine, et il y a deux volumes.

— Il faut changer de poète.

— Sa verbosité ! s'écria Mrs Beecher.

— Sa sétébosité ! s'écria Maude.

— Et cette bonne Mrs Hunt Mortimer qui prétend le goûter. Proposerons-nous Tennyson, la semaine prochaine ?

— Cela vaudrait bien mieux.

— Mais Tennyson est tout à fait simple, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Alors, si nous nous réunissions pour le discuter, nous n'aurions rien à discuter ?

— Vous voulez dire que nous ferons tout aussi bien de le lire chacune de notre côté.

— Je trouve que ce serait plus commode.

— En effet, ce serait plus commode.

Ainsi, après avoir vécu une heure d'une existence précaire, mourut d'une mort prématurée la société fondée par Mrs Hunt Mortimer pour l'amélioration mutuelle par l'interprétation de Browning.

CHAPITRE XVI

Un placement

— J'ai à vous demander votre avis, Maude.

Elle avait l'air tout à fait gentille et fraîche, au soleil du matin.

Elle portait une blouse française en cotonnade à fleurs – de petits bouquets de roses sur fond blanc – et une collerette de dentelle autour de son joli cou blanc et lisse.

La boucle de sa ceinture de cuir brun s'entrevoyait tout juste par-dessus le bord de la nappe.

Elle avait devant elle un amas de lettres, une tasse blanche de café, et deux coquilles d'œuf brisées, car c'était un jeune animal parfaitement bien portant et doué d'un excellent appétit.

— Eh bien ! chéri, de quoi s'agit-il ?

— Je prendrai le dernier train. D'ailleurs je n'ai pas besoin de me presser, et je puis faire le trajet à pied à loisir.

— Comme c'est gentil de votre part !

— Je ne suis pas sûr que Dinton soit de cet avis.

— Oh ! rien qu'une petite heure de différence, qu'est-ce que cela peut faire ?

— Ce n'est pas de cette façon-là qu'on entend le travail de bureau. Dans la Cité une heure compte pour beaucoup.

— Je suppose qu'elle sépare bon nombre de tendres couples tous les matins.

Il avait allongé le bras au travers de la table et renversé un coquetier.

Alors il avait été grondé et ils s'étaient assis sur le canapé en riant.

Lorsqu'il eut fini d'admirer les brillants souliers vernis qu'elle portait et les deux charmantes courbes des bas noirs à jour, elle lui rappela qu'il lui avait demandé son avis.

— Oui, chéri, de quoi s'agit-il ?

Elle fronça les sourcils et tâcha de prendre l'air qu'avait son père quand il examinait une affaire. Mais alors le père n'était point gêné par le bras d'un jeune homme passé autour de son cou.

C'est bien difficile d'avoir l'air absorbé par une affaire quand quelqu'un est là roulant une de vos boucles autour de son doigt.

— J'ai quelque argent à placer.

— Ô Frank ! comme c'est intelligent de votre part !

— Il ne s'agit que de cinquante livres.

— Cela ne fait rien, chéri. C'est un commencement.

— Cela me semble ainsi. C'est la première pierre de notre fortune. Aussi j'entends que Sa Majesté le place – il ne faut pas

froncer les sourcils, quand même, cela n'est pas permis.

— Mais c'est une grande responsabilité, Frank.

— Oui, il ne faut pas le perdre.

— Non, cher, il ne faut pas le perdre. Supposons que nous l'employions à l'achat d'un de ces pianos modernes à cinquante guinées. Notre bon vieux Broadwood était un excellent piano au temps où j'étais demoiselle, mais il devient si criard dans les notes d'en haut. Peut-être nous ferait-on une diminution pour l'échange.

Il hocha la tête.

— Je sais que nous en avons terriblement besoin, chérie. Et une musicienne comme vous devrait avoir le meilleur instrument que l'argent puisse procurer. Je vous promets que, quand nous aurons un peu de quoi nous retourner, vous aurez une merveille. Mais pour le moment, il ne faut rien acheter avec cet argent-là, j'entends pour nous. Il faut que nous le placions. On ne sait pas ce qui peut arriver : je pourrais tomber malade. Je pourrais mourir.

— Ô Frank ! vous êtes vraiment épouvantable ce matin.

— Eh bien ! il faut nous tenir prêts à n'importe quoi. Aussi je compte placer cet argent de telle sorte qu'il soit à notre disposition en cas de nécessité, tout en nous rapportant un intérêt en attendant. Maintenant, qu'allons-nous acheter ?

— Papa achetait toujours une maison.

— Mais nous n'avons pas assez.

— Pas même une maisonnette ?

— Non, pas la plus petite maisonnette.

— Une hypothèque, alors ?

— La somme est trop faible.

— De la rente sur l'État, Frank, si vous croyez que ce soit sûr.

— Oh ! c'est sûr, évidemment, mais cela rapporte si peu.

— Combien cela nous ferait-il ?

— Eh bien ! je suppose que les cinquante livres nous rapporteraient environ trente shillings par an.

— Trente shillings ! Ô Frank !

— Plutôt moins que plus.

— Vous figurez-vous un grand peuple comme le nôtre prenant nos cinquante livres et nous traitant de cette façon ? Quelle mesquinerie de sa part ! Ne les lui confiez pas, Frank.

— Non, je ne le ferai pas.

— Si on les veut, qu'on nous fasse une offre raisonnable.

— Je crois que nous allons essayer autre chose.

— Bon, l'État ne pourra s'en prendre qu'à lui-même. Mais vous avez un projet en tête, Frank : quel est-il ?

Il déploya sur la table le journal du matin et le plia de façon à mettre en haut la colonne de la finance.

— J'ai vu hier à la Cité un homme qui connaît à fond les mines d'or. Je n'ai causé que quelques minutes avec lui, mais il m'a vivement engagé à prendre quelques actions de l'Eldorado Proprietary Mine.

— Quel joli nom ! Je me demande si on nous en céderait quelques-unes.

— Oh ! oui, on peut en acheter en bourse. C'est ainsi, Maude. La mine a été très bonne et a payé de beaux dividendes. Puis il est survenu quelques incidents. D'abord l'eau a manqué, puis elle est devenue trop abondante et les travaux ont été inondés. Dès lors, le prix des actions a baissé. Maintenant on remet la mine en état, mais les actions sont encore en baisse. Certainement il semble qu'on aurait bien des chances d'en cueillir quelques-unes.

— Est-ce qu'elles sont bien chères, Frank ?

— Je les ai cherchées dans le *Mining Register*, hier, avant de rentrer. Le prix originel de chaque action était de dix shillings, mais comme la mine a eu ces malheurs, on peut s'attendre à les trouver à un cours bien inférieur.

— Dix shillings ! cela n'a pas l'air bien cher pour une action dans une affaire qui a un nom pareil.

— La voici, dit-il en indiquant avec un crayon un nom dans une longue liste, c'est celle-ci, entre la Royal Bonanza et les Consolidés Alabaster. Vous voyez : Eldorado Proprietary. Ensuite, après, sont imprimés les chiffres $4 \frac{3}{4}$ et $4 \frac{7}{8}$. Je ne prétends pas me connaître à fond dans tout cela, mais naturellement c'est l'indication des prix.

— Oui, cher, c'est imprimé en haut de la colonne : *Prix cotés hier*.

— C'est cela. Eh bien ! nous savons que le prix originel de chaque action était de dix shillings. Naturellement il y a eu baisse par suite de l'inondation de la mine, de sorte que ces chiffres

doivent signifier que le prix coté d'hier était de quatre shillings neuf pence, ou à peu près.

— Quelle bonne tête vous avez pour les affaires, mon cher !

— Je crois que nous ne pouvons pas faire un mauvais marché en achetant à ce prix-là. Vous le voyez, avec nos cinquante livres, nous serions en état d'en acheter deux cents, puis, si elles remontaient, nous pourrions les revendre et toucher notre bénéfice.

— Comme c'est charmant ! Mais si par hasard elles ne montaient pas ?

— Eh bien ! elles ne peuvent baisser. Je ne crois pas qu'une action à quatre shillings neuf pence puisse baisser beaucoup : il n'y a pas assez de marge. Mais elle peut monter indéfiniment.

— En outre, votre ami a dit qu'elles monteraient.

— Oui, il en paraissait tout à fait convaincu. Eh bien ! qu'en pensez-vous, Maude ? Est-ce sage ou non ?

— Ô Frank ! j'ose à peine vous conseiller. Figurez-vous ! si nous venions à tout perdre ! Ne pensez-vous qu'il serait plus prudent d'acheter cent actions ? Alors nous pourrions acheter en même temps pour vingt-cinq livres de la Royal Bonanza. Il est impossible que les deux affaires tournent mal.

— Les actions de la Royal Bonanza sont chères, et puis nous n'avons aucun renseignement à leur sujet. Je crois que nous ferons mieux de nous en tenir à notre idée.

— Très bien, Frank.

— Alors c'est entendu. J'ai ici une formule de télégramme.

— Ne pourriez-vous pas faire vous-même vos achats, quand vous serez à Londres !

— Non, on ne peut acheter soi-même. On est obligé de recourir à un courtier.

— Je me suis toujours figuré qu'un courtier était un affreux personnage, qui venait enlever vos meubles.

— Ah ! ces courtiers-là sont d'une autre espèce ; ils arrivent en dernier lieu. J'ai promis à Harrison de lui faire faire toutes les affaires que je pourrais lui envoyer. En voici une. Qu'est-ce que je mets ?

Harrison, 13a Throgmorton Street, E. C. Achetez deux cents actions Eldorado Proprietary.

Crosse, Woking.

— Est-ce que ce n'est pas d'une forme un peu cavalière ?

— Non, non, c'est simplement le style des affaires.

— J'espère qu'il ne s'en offensera pas.

— Je crois pouvoir en répondre.

— Vous n'avez pas indiqué le prix.

— On ne peut pas indiquer le prix, attendu qu'on ne le sait pas. Voyez-vous, ça monte, ça baisse tout le temps. En ce moment, il se peut que ce soit un peu plus haut, ou un peu plus bas qu'hier. Il ne saurait y avoir grande différence, c'est certain. Grands dieux ! Maude, il est dix heures et quart ! Trois minutes et demie pour faire un quart de mille ! Adieu, chérie. Je vous aime bien dans ce corsage. Ô Seigneur !... adieu.

— Eh bien ! est-il arrivé quelque chose ?

— Oui, vous voici de retour ! Ah ! que je suis contente de vous voir, cher petit.

— Faites attention à cette fenêtre, chérie.

— Ah ! mon Dieu, j'espère qu'il n'aura rien vu. Non, cela va bien. Il regardait de l'autre côté. Nous avons les actions d'or. Nous les avons.

— Harrison a télégraphié ?

Crosse, aux Tilleuls, Woking. Acheté deux cents Eldorado 4 3/4.

Harrison.

— C'est fameux. Je m'attendais plutôt à trouver Harrison dans le train. Je ne serais pas surpris s'il venait nous voir en revenant de la gare. Il faut qu'il passe devant notre porte, vous savez, pour se rendre à Maybury.

— Il viendra certainement.

— Qu'est-ce que vous tenez là ?

— C'est un journal.

— Quel journal ?

— Et on parle de la curiosité des femmes !

— Faites voir.

— Eh bien ! monsieur, puisqu'il faut que vous le sachiez, c'est le *Murmure financier*.

— Où diantre l'avez-vous trouvé ?

— Je savais que les Montresor reçoivent un journal financier. Je me rappelle avoir entendu dire à Mrs Montresor que c'est une lecture d'une aridité ! Aussi, dès que vous êtes parti, j'ai envoyé Jemima le leur demander, et je l'ai lu d'un bout à l'autre pour voir s'il y avait quelque chose au sujet de votre mine – *notre mine*, Frank. Ça vous a un son splendide.

— Eh bien ! y a-t-il quelque chose ?

Elle battit des mains, dans sa joie.

— Oui, il y a quelque chose : *La prospérité de la Mine*. Voilà ce qu'on dit : Regardez ici, sous le titre : *Notes d'Australie*.

Et elle tenait le journal, en montrant l'endroit.

Mais la figure de Frank s'allongea :

— Ô Maude, il y a : la prospérité et la décadence. La prospérité et la décadence de l'Eldorado.

— Frank !

Et elle détourna la tête.

— Ne vous tourmentez pas, ma chérie. C'est ce qui serait terrible.

— Ô Frank ! notre premier placement. Et dire que j'avais gardé ce journal pour vous faire une surprise !

— Oui, c'est que les caractères sont presque illisibles... C'était une erreur bien naturelle. Et d'ailleurs, le journal se trompe peut-être. Oh ! Maude, non, je vous en prie. Ça n'en vaut pas la peine. Du calme, ma chère petite ! Maintenant cela va-t-il mieux ? Oh ! que le diable emporte ces rideaux ouverts !

Un grand jeune homme à l'allure vive, coiffé d'un haut-de-forme très luisant, arrivait par le jardin.

Un instant après, Jemima l'introduisait.

— Hallo ! Harrison.

— Comment allez-vous, Crosse ? Et vous, M^{rs} Crosse ?

— Et vous ? Comment cela va-t-il ? Excusez-moi, je vais commander le thé.

Ce thé à commander semblait comporter une abondante ablution. Maude revint avec un air plus gai.

— Est-ce un bon journal, celui-ci, M^r Harrison ?

— Qu'est-ce que c'est ? Le *Murmure financier*. Non, c'est le canard le plus vénal qu'il y ait dans la cité.

— Ah ! que j'en suis contente !

— Pourquoi ?

— C'est que, vous savez, nous avons acheté aujourd'hui quelques actions, et il parle de la ruine de notre mine.

— Ah ! c'est tout ? Qui se préoccupe de ce que dit le *Murmure financier* ? Il dirait que la Banque d'Angleterre est ruinée s'il croyait pouvoir faire la baisse sur les Consolidés. Son opinion ne vaut pas un demi-penny. À propos, Frank, c'est pour ces actions que je suis venu.

— J'ai pensé que vous viendriez peut-être. Je suis revenu moi-même il n'y a qu'un instant, et j'ai appris par votre télégramme que vous aviez fait cet achat.

— Oui, j'ai pensé qu'il valait mieux vous apporter votre contrat tout de suite. Le règlement a lieu le lundi, vous savez.

— Parfaitement, je vous remercie. Je vous ferai parvenir un chèque. — Qu'est-ce ?... Qu'est-ce que ceci ?

Le contrat avait été posé sur la table, l'écriture en dessus. La figure de Frank devint de plus en plus pâle, et il ouvrit des yeux de plus en plus grands en regardant ce papier. Il était ainsi conçu :

13a Throgmorton Street.

Acheté pour Francis Crosse, Esquire (conformément aux règles spéciales et législation du Stock Exchange) :

	Livres sterling
200 actions Eldorado Proprietary à 4 ³ / ₄ .	950
Timbres et honoraires	4,17,6
Commission	7,10
	<hr/>
Total	962 7,6

pour le 7 courant.

— Je crois bien qu'il y a quelque malentendu, Harrison, dit-il. Et, en parlant, il avait les lèvres très sèches.

— Un malentendu !

— Oui, ce n'est pas du tout à cela que je m'attendais.

— Ô Frank ! bien près de mille livres ! fit Maude, haletante.

Harrison les regarda l'un après l'autre. Il vit que la chose était sérieuse.

— Je suis désolé s'il y a eu malentendu. J'ai fait de mon mieux pour remplir vos instructions. Vous vouliez deux cents Eldorado, n'est-ce pas ?

— Oui, à quatre et neuf pence.

— Quatre et neuf pence. Elles sont à quatre livres quinze chacune.

— Mais j'ai lu qu'elles étaient seulement à dix shillings d'abord, et qu'elles avaient baissé.

— Oui, elles ont baissé pendant des mois. Mais elles étaient allées autrefois jusqu'à dix livres. Elles sont descendues maintenant à quatre livres quinze.

— Pourquoi diantre le journal ne le disait-il pas ?

— Il est entendu que quand il y a une fraction, c'est toujours une fraction de livre.

— Grands dieux ! Et il me faut trouver cette somme avant lundi !

— Lundi est le jour de règlement.

— Je ne le puis, Harrison. C'est impossible.

— Dans ce cas, il y a l'autre alternative.

— Non, je mourrais. Je ne veux pas faire banqueroute. Jamais.

Harrison rit d'abord, puis redevint d'une gravité de marbre, sous le regard de deux yeux gris.

— Il me semble évident que vous n'êtes pas très fort à ce jeu, Crosse.

— Jamais je ne l'ai joué, et par le Ciel ! jamais je ne recommencerai.

— Vous prenez la chose trop à cœur. Quand j'ai parlé d'un autre parti à prendre, jamais je n'ai eu l'idée de banqueroute.

Tout ce que vous avez à faire, c'est de vendre vos titres demain matin, et de payer la différence.

— Est-ce que je puis le faire ?

— Je le crois un peu. Pourquoi pas ?

— Quelle serait la différence ?

Harrison tira de sa poche un journal du soir.

— Nous nous occupons surtout de chemins de fer, et je ne me prétends pas un aigle pour le marché minier. Nous allons trouver la cote ici... Par Jupiter !

Et il sifflota entre ses dents.

— Eh bien ? dit Frank, sentant la petite main brûlante de sa jeune femme sur la sienne, par-dessous la table.

— La différence est à votre avantage.

— À mon avantage ?

— Oui. Écoutez-moi ça : « Les marchés miniers, tant de l'Afrique du Sud que de l'Australie, ont eu un début lourd, mais ils ont pris de l'animation dans le courant de la journée. Ils sont clos en hausse. Les affleurements dans le Rand marquent une avance sur toute la ligne, d'un seizième à un huitième. Le trait principal dans la section australienne est une hausse rapide de cinq huitièmes sur les Eldorado, sur un télégramme annonçant l'assèchement complet des travaux. » Crosse, toutes mes félicitations !

— Vraiment, je puis vendre plus cher que je n'ai acheté ?

— Je le crois. Vous en avez deux cents, et vous faites un bénéfice de dix shillings sur chacune.

— Maude, nous allons prendre un whisky soda. Harrison, il faut boire un verre. Comment, cela fait cent livres ?

— Plus de cent.

— Et je n'aurai rien à payer ?

— Pas un penny.

— À quelle heure l'ouverture de la Bourse demain ?

— Le coup de cloche à onze heures.

— Bon, soyez-y à onze heures, Harrison. Vendez-les tout de suite.

— Vous ne voulez pas garder vos positions et suivre le marché ?

— Non, non, je n'aurai pas un moment de tranquillité jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

— Parfait, mon garçon. Vous pouvez compter sur moi. Vous recevrez un chèque pour votre balance, mardi ou mercredi. Bonsoir. Je suis heureux que tout ait bien tourné.

— Et ce qu'il y a de plaisant, Maude, dit son mari, après qu'ils eurent repris l'affaire depuis le début, ce qu'il y a de plaisant, c'est que nous en sommes encore à chercher un placement pour nos premières cinquante livres. Tout bien considéré, je crois que je les mettrai dans les Consolidés.

— Oui, dit Maude, ce serait peut-être agir en patriote.

Deux jours après, le pauvre vieux Broadwood, si criard dans les notes aiguës, si poussif dans les notes graves, était banni pour toujours des Tilleuls et cédait la place à un magnifique piano de quatre-vingt-dix-neuf guinées, pour cottage, tout en noyer foncé

et dorure, avec des notes si profondes, si riches, si sonores que Maude y passait des heures entières, se bornant à caresser une touche par-ci par-là, à écouter les sons doux, moelleux, vibrants qui sortaient de ses profondeurs.

C'était son piano Eldorado, comme elle l'appelait.

Et elle s'évertuait à expliquer aux dames qui venaient la voir, comme quoi son mari avait montré tant d'habileté dans les affaires qu'il en avait gagné le prix en un seul jour.

Elle n'arriva jamais à concevoir clairement comment la chose s'était faite. Elle ne réussit jamais à l'expliquer à qui que ce fût, mais il finit par se former aux environs un certain courant d'opinion vague, solennelle, d'après laquelle le jeune M^r Frank Crosse était un homme fort remarquable, et avait manœuvré d'une façon extrêmement adroite sur une mine australienne.

CHAPITRE XVIII

Un nuage chargé de foudre

Le ciel est bleu, le soleil brille, mais là-bas, bien loin à l'horizon, grossit un nuage sombre qui monte lentement sans qu'on se méfie.

Frank Crosse en sentit l'ombre lorsque, descendu pour le déjeuner, il vit près de son assiette une enveloppe dont l'adresse était d'une écriture bien connue de lui.

Combien il avait aimé cette écriture-là, autrefois !

Comme son cœur s'était échauffé et avait battu à cette vue ! Avec quel empressement il la lisait !

Et maintenant une vipère enroulée sur la nappe blanche ne l'eût pas fait sursauter plus violemment.

Qu'il y a de contradiction, d'imprévu, de caprice dans la vie !

Un an auparavant, quel rire dédaigneux il aurait eu, quelle méprisante incrédulité aurait empli son âme si on lui avait dit qu'une lettre de cette femme viendrait lui faire sentir le froid glacial du malheur qui approche.

Il déchira l'enveloppe et la jeta au feu. Mais il n'avait pas eu le temps de jeter un coup d'œil sur la lettre que le pas vif et menu

de sa femme se fit entendre dans l'escalier, et elle se précipita, avec son entrain de gamine bien portante, dans la petite pièce.

Elle portait une robe d'intérieur en crépon cramoisi, avec de la guipure crème au cou et aux poignets.

Une ceinture en ruban cramoisi faisait ressortir l'élégance de sa taille.

Le soleil du matin l'éclairait.

Elle lui parut la créature la plus mignonne, la plus jolie qu'il y eût sur terre.

Dès qu'elle était entrée, il avait fourré la lettre dans sa poche.

— Vous excuserez cette robe d'intérieur, Frank.

— Mais je vous aime bien comme cela. Non, il ne faut pas passer. Maintenant, je vous le permets.

— J'avais tant peur que vous ne déjeuniez sans moi que je n'ai pas eu le temps de m'habiller. J'aurai toute la journée pour le faire quand vous serez parti. Allons, bon ! voici que Jemima a oublié de chauffer les assiettes. Et votre café est froid.

— Mieux vaut du café froid et la société de Maude.

— Je m'étais toujours figuré que les hommes cessaient d'adresser des compliments à leurs femmes dès qu'ils étaient mariés. Je suis bien contente que vous ne fassiez pas ainsi. Je crois qu'à tout prendre les femmes ont sur les hommes des idées injustes et sévères. Cela tient à ce que les femmes qui ont rencontré des hommes déplaisants vont partout faire du bruit, tandis que les femmes qui sont heureuses restent tranquilles à jouir de leur bonheur. Moi, par exemple, je n'ai pas le temps d'écrire un livre pour apprendre à tout le monde combien Frank

Crosse est gentil, mais si c'était un sale type, mon existence serait vide, et dès lors, naturellement, j'y irais de mon livre.

— Je me sens si indigne, quand vous parlez ainsi !

— Cela fait partie de votre gentillesse.

— Oh ! non, pas cela, Maude, vous me faites vraiment mal.

— Pourquoi, Frank ? Qu'avez-vous donc aujourd'hui ?

— Rien, ma chère.

— Mais si, il y a quelque chose. Je crois que vous êtes sur le point d'avoir un rhume. Ô Frank ! je vous prie, prenez de la quinine ammoniacale.

— Grands dieux ! non.

— Je vous prie ! Je vous en prie !

— Ma chère petite, je vous assure que je n'ai rien.

— Mais c'est un remède si agréable !

— Oui, je sais, mais vrai, je n'en ai pas besoin.

— Avez-vous reçu des lettres, Frank ?

— Oui, une.

— Quelque chose d'important ?

— J'y ai à peine jeté un coup d'œil.

— Regardez maintenant.

— Oh ! je garderai cela pour le train. Bonjour, ma chérie, il est temps de partir.

— Si seulement vous consentiez à prendre la quinine ammoniacale ! Vous autres hommes, vous êtes si fiers, si entêtés.

Bonjour, chéri, plus que huit heures, et je reviendrai à la vie.

Il put s'installer dans un coin tranquille du wagon. Alors il déploya la lettre et la lut.

Puis il la relut en fronçant les sourcils et pinçant les lèvres.

Elle était ainsi conçue :

Mon très cher Frank,

Je suppose que je ne devrais pas m'adresser à vous en ces termes, maintenant que vous voilà devenu un bon petit mari, mais l'habitude est forte, et après tout je vous ai connu longtemps avant elle. Je ne pense pas que vous vous en doutiez, mais il fut un temps où je vous aurais aisément décidé à m'épouser, en dépit de tout ce que vous pouvez savoir de ma vie... banale, et de mes aventures. Mais j'ai amèrement réfléchi à tout cela, et j'en suis venue à conclure que ce n'était pas assez brillant. Vous fûtes toujours personnellement un fort gentil garçon, mais votre avenir n'était pas de nature à éblouir une noceuse comme votre Violette. Ma devise est courte et bonne. Oh ! si j'avais réellement tenu à faire une fin dans le genre pot-au-feu, c'est à vous que j'aurais donné la préférence sur tout le lot. Ce que je vous dis là ne doit pas vous gonfler d'orgueil, j'espère, car une de vos meilleures qualités était la modestie.

Mais, malgré tout cela, mon cher Frank, je ne renonce nullement à vous. Ne vous méprenez pas à cet égard. C'est seulement hier que j'ai vu Charlie Scott, qui m'a dit tout ce qui vous concernait et m'a donné votre adresse. Ne lui en serez-vous pas reconnaissant ? Cependant je ne sais... Peut-être avez-vous un reste d'affection pour votre amie d'autrefois et serez-vous content de la voir.

Mais, content ou non, vous la verrez, mon brave garçon, prenez-en votre parti. Vous savez que vous aviez l'habitude de me blaguer au sujet de mes caprices. Eh bien ! j'en ai un de caprice, et je me le paierai, comme toujours. J'irai vous voir demain, et si vous refusez de me voir à Londres dans les conditions que je vous dirai, je ferai une visite à Woking dans la soirée. Ah ! mon Dieu, quelle bombe ! Mais vous savez que je tiens toujours parole. Ainsi donc, attention !

Maintenant je vais vous donner mes ordres pour la journée, et ne les oubliez pas. Demain, jeudi 14 (je n'admets pas d'excuses pour la date), vous quitterez votre bureau à trois heures et demie. Je sais que vous pouvez le faire quand cela vous plaît. Vous vous rendrez en voiture chez Mariani, et vous me trouverez à la porte. Nous monterons dans notre cabinet particulier d'autrefois, et nous prendrons le thé ensemble, et nous causerons d'un tas d'affaires du temps jadis : ce sera charmant ! Donc, venez. Mais si vous ne venez pas, il y a un train qui part de Waterloo à six heures dix et qui arrive à Woking à sept heures. Je le prendrai, et je serai là juste au moment du dîner. Elle sera bien bonne !

Adieu, mon vieux. J'espère que votre femme ne lit pas vos lettres. Celle-ci serait capable de lui donner une attaque.

À vous comme toujours, Violette Wright.

La première lecture de cette lettre mit Frank très en colère.

Recevoir les hommages d'une fort jolie femme est agréable même au plus austère des maris. Retirez toute votre confiance à quiconque refusera d'en convenir. Mais recevoir, en même temps que ces hommages, une menace, c'est une aventure qui n'a rien d'agréable.

Et ce n'était point une menace en l'air.

Violette était une femme qui se piquait de tenir parole.

Un jour, elle lui avait dit en riant, et avec sa franchise habituelle, qu'il ne lui restait plus d'autre vertu.

S'il n'allait pas chez Mariani, elle se rendrait certainement à Woking.

Il eut un frisson en pensant à l'ennui qu'elle causerait à Maude.

Autre chose était de confesser à sa femme des généralités sur les aventures qu'on a eues avant le mariage ; autre chose de voir une femme faire irruption violente chez elle, pour une scène.

Cette idée était si basse !

Après cela, l'air si doux, si pur des Tilleuls ne serait jamais plus le même. Non, impossible d'y échapper. Il lui fallait aller chez Mariani.

Il était assez maître de lui-même pour être certain qu'il n'en résulterait rien de mal.

L'amour absolu qu'il avait pour sa femme le préservait de tout danger. La seule pensée de l'infidélité lui soulevait le cœur.

Et alors, comme il se familiarisait davantage avec cette idée, d'autres sentiments succédèrent à la colère.

Il y avait, dans la flamme d'autrefois, une hardiesse, un entrain de casse-cou qui réveillait ses instincts d'homme de sport.

En outre, c'était flatteur pour lui, cela caressait la vanité masculine, qu'elle ne voulût pas renoncer à lui sans une lutte. Et

la revoir en simple ami n'avait rien de désagréable.

Avant qu'il eût atteint la gare de Clapham, sa colère était tombée, et, lorsqu'il fut à Waterloo, il fut surpris de s'apercevoir qu'il désirait l'entrevue.

Le restaurant Mariani est un restaurant tranquille, fameux pour son Lacryma-Christi mousseux. Il est situé dans ce dédale de rues sombres qui se trouve entre Drury Lane et Covent Garden.

Ce fait d'être dans une rue écartée n'était point défavorable à sa spécialité propre.

Ses clients étaient absolument exempts du vice moderne qui consiste à s'afficher, et ils étaient plutôt disposés à prendre quelques précautions pour éviter la publicité.

Ce n'étaient pas non plus de ces gens qui vont par bande, ou qui ont des goûts dispendieux.

Un petit cabinet fort simple leur plaisait plus que la cohue d'un salon, et volontiers même ils eussent payé pour en disposer.

Il était quatre heures moins cinq minutes quand Frank arriva. La dame n'avait pas encore paru.

Il resta près de la porte et attendit.

Bientôt un *hansom* arriva à grand bruit par la rue droite.

Elle y était assise, le fond lui faisant comme un cadre. Une jolie femme ne paraît jamais plus jolie que dans un *hansom*. Elle a derrière elle des ombres qui font un effet à la Rembrandt sur la figure du premier plan.

Elle tendit une main gantée de chevreau jaune et lui décocha un sourire.

— Toujours le même, dit-elle, pendant qu'il l'aidait à descendre.

— Et vous aussi.

— Enchantée que ce soit votre impression. Je crains de n'être pas tout à fait de votre avis. Trente-quatre ans depuis hier. C'est tout simplement terrible... Merci, j'ai de la monnaie. Cela va bien ainsi, cocher... Eh bien ! avez-vous retenu un cabinet ?

— Non.

— Mais vous venez ?

— Oh ! oui, j'aurais plaisir à causer avec vous.

Le patron, personnage à la face ronde et rasée de près, à la voix suave et aux façons de diplomate, était debout dans le corridor.

Son existence se passait à rester debout dans le corridor.

Il reconnut aussitôt le couple et eut un sourire paternel.

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur.

— En effet, je me suis fiancé.

— Marié, dit la dame.

— Diable ! fit le patron. Du thé, monsieur ?

— Et des croissants. Vous aimiez beaucoup les croissants !

— Oui, des croissants. Je les aime toujours.

— Numéro dix, dit le patron.

Un garçon les conduisit en haut.

— Tous les repas neuf shillings par personne, dit-il à demi-voix, quand Frank franchit le seuil.

C'était un nouveau garçon et il prenait tout le monde pour de nouveaux clients.

C'est une erreur qu'on commet toute sa vie.

C'était un petit cabinet enfumé, au milieu duquel se trouvait une table ronde couverte d'une nappe tachée.

Deux fenêtres, aux rideaux discrètement tirés, laissaient pénétrer le pâle jour de Londres.

Il y avait un fauteuil de chaque côté de la cheminée vide, et un vieux canapé, dépourvu de confort et capitonné de crin, longeait le mur opposé.

Sur la cheminée des vases de couleur écarlate, et, au-dessus, un portrait de Garibaldi.

La dame s'assit et ôta ses gants.

Frank resta debout près d'une fenêtre, fumant une cigarette.

Le garçon fit tapage, cogna, heurta de la vaisselle, et tout ce bruit pour finir par apporter sur un plateau du thé avec de l'eau bouillante.

— Vous sonnerez si vous avez besoin de moi, monsieur, dit-il en refermant la porte avec ostentation.

— Maintenant nous pouvons causer, dit Frank, en jetant sa cigarette dans la cheminée. Ce garçon commençait à m'énerver.

— Dites, j'espère que vous n'êtes pas en colère ?

— À propos de quoi ?

— De ce que j'ai dit que j'irais à Woking, et le reste.

— J'aurais été en colère si j'avais cru que vous le disiez pour tout de bon.

— Oh ! je l'entendais bien ainsi.

— Mais dans quelle intention ?

— Rien que pour vous rendre la pareille, Frank, si vous me jetiez trop vite par-dessus bord. Que diable ! elle vous a trois cent soixante-cinq jours par an. Faut-il me chicaner une petite heure ?

— Eh bien ! Violette, nous n'allons pas nous quereller. Vous voyez, je suis venu. Rapprochez votre chaise et prenons un peu de thé.

— Vous ne m'avez pas encore regardée. Je ne prendrai pas de thé tant que vous ne m'aurez pas regardée.

Elle était debout en face de lui. Elle releva sa voilette.

Elle avait une figure et une tournure qui valaient bien un regard.

Les yeux de couleur noisette, la chevelure châtain foncé, une vive rougeur d'animation aux joues, les traits et la prestance d'une déesse de la Grèce antique, tenant plus de Junon que de Vénus, car elle péchait peut-être un peu par l'opulence des formes.

Il y avait du défi, de la bravade dans ses yeux sombres dont l'expression disait si clairement : « Au diable ! Je m'en moque », et qui étaient bien capables d'exciter un homme doué de moins de sang-froid que son interlocuteur.

Son costume était simple et sombre, mais d'une coupe admirable.

Elle était assez intelligente pour comprendre qu'une jolie femme doit concentrer l'attention sur sa personne, et que ce sont les femmes laides qui doivent la détourner sur leurs ornements.

— Eh bien ?

— Crebleu ! Violette, vous êtes superbe !

— Eh bien ?

— Les croissants se refroidissent.

— Frankie, qu'est-ce que vous avez ?

— Mais rien du tout.

— Eh bien !

Elle tendit les deux mains et lui prit les siennes.

Il sentit monter à ses narines le doux et subtil parfum qu'elle employait et qu'il connaissait si bien.

Rien de plus insidieux qu'un parfum qui réveille des suggestions, les associations d'idées.

— Frankie, vous ne m'avez pas encore embrassée.

Elle leva sa figure souriante en la tournant de côté.

Il se pencha un instant vers elle. Mais il ne lui fallut que cet instant pour se reprendre.

Cela lui inspira confiance, et il s'aperçut combien il pouvait se dominer promptement, complètement.

En riant, en la tenant par les mains, il la fit reculer jusqu'à la chaise voisine de la table.

— Allons, soyez bonne fille, dit-il, nous allons prendre du thé, et en même temps je vous donnerai une petite leçon.

— Vous êtes bien venu à donner des leçons !

— Oh ! il n'y a pas de prédicateur comparable à un pécheur converti.

— Vous êtes donc converti ?

— Je le crois. Deux morceaux, si je m'en souviens bien. Ce serait à vous de sucrer, et non à moi. Pas de lait, et très fort. Je n'arrive pas à comprendre comment vous conservez votre teint. Mais vous le conservez, ma parole, vous le conservez. Maintenant, voyons, ne me regardez pas de travers comme cela.

Elle s'était attiré cette remontrance par la rougeur de ses joues et la colère qu'il y avait dans ses yeux.

— Vous êtes changé, dit-elle d'un ton où il y avait autant de surprise que de colère.

— Mais oui, c'est tout naturel. Je suis marié.

— Si ce n'est que cela, Charlie Scott est bien marié.

— Au diable Charlie Scott !

— Je crois que c'est au diable moi-même. Ainsi donc vous n'avez plus du tout d'amour pour moi ! Je croyais que cela durerait éternellement.

— Voyons, soyez raisonnable, Violette.

— Raisonnable ! Voilà un mot que je hais ! Un homme ne s'en sert que quand il est sur le point d'agir avec froideur, avec bassesse. C'est toujours le commencement de la fin.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Je veux que vous soyez mon Frankie, le Frankie d'autrefois... Allons, Frankie, ne m'abandonnez pas. Vous savez

que je renoncerais pour vous à n'importe lequel d'entre eux. Vous exercez sur moi une bonne influence. Oui, c'est la vérité. Vous ne sauriez croire combien je suis dure avec les autres. Demandez à Charlie Scott. Il vous le dira. J'ai tant changé depuis que je vous ai perdu de vue. Voyons, Frankie, ne soyez pas affreux avec moi. Embrassez-moi. Soyez gentil.

Elle posa sur lui sa douce main brûlante, et une légère odeur de violette agita son sang comme l'eût fait du vin.

Il se leva brusquement, alluma une autre cigarette et se mit à arpenter la pièce.

— Vous ne fumerez pas une cigarette, Frankie.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'un jour vous avez dit que cela vous aidait à rester maître de vous-même. Je ne veux pas que vous soyez aussi maître de vous-même. Je veux que vous éprouviez ce que j'éprouve.

— Asseyez-vous. Soyez bonne fille.

— Jetez la cigarette.

— Pas d'absurdité, Violette.

— Allons, jetez la cigarette.

— Non, laissez-la tranquille.

Elle la lui avait arrachée des lèvres, pour la jeter dans la grille.

— À quoi bon ? J'en ai mon étui tout plein.

— Elles passeront toutes par le même chemin que la première.

Bon ! Alors je ne fumerai pas.

— Je ferai en sorte de vous en empêcher.

— Oh ! vous serez bien avancée, alors ?

— Allons, soyez gentil.

— Reprenez votre chaise. Encore un peu de thé !

— Du thé ! J'en ai assez.

— Eh bien ! je ne vous dirai pas un mot tant que vous ne serez pas assise, et que vous ne vous tiendrez pas comme il faut.

— Allons, soit. Parlez.

— Voyons, chère Violette, il ne faut plus qu'il soit question du passé. Il y a des choses possibles, il y a des choses impossibles. Ça, c'est impossible, définitivement impossible. C'est fini, bien fini.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour vous faire mes adieux.

— Des adieux platoniques.

— Naturellement.

— En cabinet particulier, chez Mariani.

— Pourquoi pas ?

Elle eut un rire amer.

— Vous avez toujours été un peu fou, Frankie.

Il se pencha sur la table d'un air grave :

— Voyons, Violette, les chances sont pour que nous ne nous retrouvions plus.

— Il faut être deux pour dire cela.

— Eh bien ! je veux dire qu'à partir d'aujourd'hui, je ne vous retrouverai plus. Si vous n'étiez pas tout à fait ce que vous êtes, la chose serait plus facile. Mais en l'état présent des choses, je trouve que c'est un peu trop risquer. Non, non, ne vous figurez pas que je faiblis. C'est une erreur. C'est impossible. Mais quand même, je ne voudrais pas recommencer l'épreuve.

— Bien fâchée de vous avoir bouleversé.

Il ne releva pas cette ironie.

— Nous avons toujours été bons amis, Violette. Pourquoi nous quitter en ennemis !

— Pourquoi même nous quitterions-nous ?

— Nous ne reviendrons pas là-dessus. Maintenant, je vous prie, mettez-vous en face des faits, et aidez-moi à faire ce que je dois, car cela serait bien plus facile si vous m'aidiez. Si vous étiez une très bonne fille, pleine d'amitié, on se serrerait la main comme de vieux camarades, et vous me souhaiteriez toutes les joies du mariage. Vous savez que j'en ferais autant si j'apprenais que vous allez vous marier.

Mais la dame n'était pas de celles qu'on apaise aussi aisément. Elle buvait son thé en silence ou répondait à ses paroles par des monosyllabes, et de temps à autre il passait dans ses yeux sombres une lueur semblable à l'éclair lointain qui annonce l'orage.

Tout à coup, avec un rapide froufrou de sa robe, elle se plaça entre la porte et la chaise de Frank.

— À présent, Frankie, en voilà assez de ces bêtises, dit-elle. Ne vous figurez pas que vous sortirez si aisément de là. Je vous

tiens, je vous garde.

Il fit demi-tour sur sa chaise et la regarda avec embarras, les mains sur les genoux.

— Seigneur ! dit-il, n'allez pas recommencer cette comédie tout le temps.

— Non, je ne le ferai pas, répondit-elle avec un rire plein de colère, je vais m'y prendre d'une autre manière, maître Frank. Je ne suis pas femme à lâcher prise si facilement, une fois que je me suis mis quelque chose en tête. Je n'aurai plus recours aux bonnes paroles.

— Enchanté ! dit-il à demi-voix.

— Vous pouvez dire ce que vous voudrez, mon garçon, mais vous ne pouvez rien faire. Je vous connaissais avant elle, et je vous garderai, ou bien je ferai tant de bruit que vous regretterez de m'avoir fait faire le gros dos. C'est très joli d'être assis ici à prêcher, mais ça ne prend pas, Frankie. Vous ne pourrez pas vous esquiver aussi aisément que cela.

— Pourquoi êtes-vous devenue si mauvaise, Violette ? Qu'espérez-vous gagner par là ?

— Je prétends vous gagner, vous. Je vous aime, Frankie ; je ne suis pas certaine de ne pas vous aimer d'amour, d'un amour vrai, réel, vous savez. En tout cas, j'entends ne pas vous lâcher, et si vous partez malgré moi, je vous donne ma parole qu'il fera joliment chaud pour vous à Woking.

Il contemplait d'un air maussade le fond de sa tasse.

— Et puis, que signifient toutes ces bêtises ? reprit-elle, en lui mettant la main sur l'épaule. Depuis quand avez-vous enfourché le dada de la haute morale ? Vous vous amusiez autant

que les autres, la dernière fois que je vous ai vu. À vous entendre, on croirait qu'un homme renonce à la vie rien que parce qu'il se marie. Qu'est-ce qui vous a changé ?

— Je vais vous dire ce qui m'a changé, fit-il en levant les yeux. C'est ma femme qui m'a changé.

— Oh ! la peste soit de votre femme !

Elle vit sur la physionomie de Frank une expression qu'elle ne connaissait pas.

— En voilà assez, dit-il d'un ton bref.

— Oh ! il n'y a pas de mal. Comment votre femme a-t-elle fait ce changement merveilleux ?

Sa colère s'adoucit à mesure que les pensées revenaient à Woking.

— Par sa bonté, par l'atmosphère qu'elle crée autour d'elle. Si vous saviez combien elle est saine, combien elle a de délicatesse dans ses moindres pensées, combien elle est fraîche, douce, pure, vous comprendriez qu'il est horrible de songer à la tromper. Quand je la revois telle qu'elle était ce matin à déjeuner, si aimante, si innocente...

Il aurait été plus habile s'il avait été moins éloquent.

La fureur de la dame déborda soudain.

— Innocente ! s'écria-t-elle. Aussi innocente que moi ! Il se leva, ayant dans les yeux une colère plus forte que celle de son interlocutrice.

— Retenez votre langue ! Comment osez-vous parler ainsi contre ma femme ? Vous n'êtes pas digne de prononcer son nom.

— J'irai à Woking, dit-elle d'une voix entrecoupée.

— Vous pouvez aller au diable, dit-il.

Et il sonna pour demander l'addition.

Elle le regarda avec une surprise qui l'emportait sur sa colère, tout en remettant ses gants par petits mouvements saccadés.

C'était là un Frank Crosse tout nouveau pour elle.

Tant qu'une femme est en bons termes avec un homme, elle est, au fond, toute disposée à le soupçonner de faiblesse. C'est seulement quand elle est en désaccord avec lui qu'elle peut apercevoir le revers de la médaille, et c'est toujours une surprise pour elle.

Cette révélation ne lui inspira que plus d'affection pour lui.

— Je ne plaisante pas, dit-elle tout bas, pendant qu'ils descendaient l'escalier. J'irai aussi sûr que le destin.

Il ne releva pas le propos et regagna la rue sans un mot d'adieu.

Arrivé à l'angle, il se retourna.

Elle était debout sur le bord du trottoir, la tête haute, pendant que le patron sifflait de toutes ses forces.

Un cab arriva de l'angle opposé.

Crosse la rejoignit avant qu'elle fût montée.

— J'espère que je ne vous ai point blessée, dit-il. J'ai été brutal dans mon langage.

— De bonnes paroles pour que je n'aie pas à Woking, railla-t-elle, mais j'irai quand même.

— C'est votre affaire, dit-il, en l'aidant à monter en cab.

CHAPITRE XIX

Danger

Nous voici de nouveau dans la coquette petite salle à manger, où le soleil du matin fait briller la haute cafetière d'argent et le râtelier nickelé qui porte les rôties.

Tout est comme hier, même les assiettes que Jemima a oublié encore de faire chauffer.

Maude, dont la lumière dore les boucles en se jouant sur leur bord, a remonté sur ses épaules les deux petites brides du rouge le plus charmant.

Elle est assise silencieuse, et de temps à autre jette à son mari des regards interrogateurs.

Il avait déjeuné d'un air mélancolique, car il était mal à l'aise. Il se livrait en lui une lutte : sa conscience le tirait dans un sens et ses instincts dans un autre. Les instincts sont toujours une cohorte conservatrice vieillie sous le harnais tandis que la conscience est née d'aujourd'hui, en sorte qu'on peut d'ordinaire prophétiser laquelle des deux choses l'emportera sur l'autre.

La question qu'il se posait, était de savoir s'il parlerait à Maude de Violette Wright.

Si celle-ci devait exécuter sa menace, il était bien préférable de préparer sa femme. Mais, après tout, il était possible que les arguments de la veille l'eussent touchée, quand le premier emportement de la colère serait passé.

Pourquoi faire la moitié du chemin au-devant du danger ?

S'il était en marche, rien de ce que Frank pourrait dire ne le détournerait. S'il ne venait pas, rien ne l'obligeait à parler.

La conscience lui disait qu'il valait mieux se montrer loyal avec sa femme.

L'instinct lui disait qu'elle serait peut-être douce et pitoyable en cette circonstance, mais que l'aveu aigrirait son âme et empoisonnerait ses pensées.

Et peut-être, cette fois entre toutes, l'instinct voyait-il plus clair que la conscience.

Vous, jeune femme, ne faites pas trop de questions.

Vous, jeune mari, ne prodiguez pas vos confidences.

Il est des choses qui peuvent se pardonner, mais qu'on n'oublie jamais, jamais.

Ce qu'il y a de plus noble sur terre, le cœur d'une épouse aimante, est chose trop tendre, trop sacrée pour subir le rude choc d'une confiance étourdie.

Vous êtes à elle : elle est à vous. L'amour dépend de vous deux.

Il est préférable de laisser le passé tranquille.

S'il est des couples qui se vantent de n'avoir pas de secrets et que parfois ils soient heureux, c'est parce qu'ils se vantent d'une

chose qui n'est pas vraie.

— Vous ne rentrerez pas trop tard aujourd'hui, Frank ? dit enfin Maude, en guignant de l'autre côté de la haute cafetière.

— Non, ma chérie, non.

— C'est que vous étiez en retard hier, vous savez ?

— Oui, oui, je sais.

— Vous a-t-on retenu au bureau ?

— Non, j'ai pris le thé avec une connaissance.

— Chez elle ?

— Non, non, dans un restaurant... Où Jemima a-t-elle mis mes bottines ! Je me demande si elle les a nettoyées : on ne le dirait pas à les voir. Les voici... Et mon pardessus ?... Faut-il vous rapporter quelque chose de Londres ?... Alors, bonjour, ma chérie, bonjour.

Maude ne l'avait jamais vu aussi pressé de partir.

C'est toujours un mystère pour un homme de la Cité que de savoir ce que sa femme fait dans ses sept heures quotidiennes de solitude pendant que le quartier est-centre le retient.

Elle ne peut le lui expliquer, car elle se l'explique à peine à elle-même.

Ce temps se dépense en mille mêmes besognes, dont chacune est triviale en soi, mais dont le total constitue la différence entre un ménage bien tenu et un ménage négligé.

Sous la direction illustre de l'omnisciente Mrs Beeton, il y a le train-train ordinaire à accomplir. Il faut surveiller la cuisinière, examiner le garde-manger, donner adroitement aux restes des

formes nouvelles et appétissantes, ordonner le dîner (pour le lunch, on prend n'importe quoi), tenir les approvisionnements au complet.

Le mari accepte l'excellent petit dîner, la sole frite, le ris de veau en caisse, le pudding au citron, comme si tout cela avait poussé de soi-même sur la nappe.

Il ne sait rien de l'attention, du jugement, de la prévoyance qui accompagnent chaque changement de saison, qui jamais ne se ralentissent, jamais ne se trompent.

Il se régale des fruits et ne veut rien savoir du travail qui les a produits.

Et pourtant la besogne marche avec entrain, sans qu'on se plaigne jamais.

Puis, lorsqu'enfin tout est prêt pour le dîner, ce point culminant de la journée anglaise, Maude a des tas de choses à faire, fût-ce le chiffon blanc à découdre du col de cette robe, pour le remplacer par le rouge. Aux Tilleuls, il y a toujours en train quelque besogne de couturière non professionnelle ; ce Frank est devenu plus attentif dans ses caresses, depuis un soir où il s'est aperçu que sa femme avait entre les lèvres une rangée d'épingles, découverte qui n'a rien d'agréable quand on la fait avec ses propres lèvres.

Puis, il faut mettre de l'ordre dans les tiroirs, nettoyer l'argenterie, laver les feuilles du ficus, refriser devant le feu la plume qui a été mouillée.

Et avant le lunch on a tout juste le temps de jeter un coup d'œil sur les deux dernières pages du roman nouveau pour voir le dénouement.

Puis, c'est le lunch en trois minutes de la femme seule.

Voilà pour les affaires.

Ensuite ce sont les devoirs sociaux qui vous donnent encore plus de mal.

On ôte la robe cramoisie pour une coquette toilette de sortie, drap français gris, avec devant de lisse blanche et veste grise à la zouave.

Les visites aux étrangers sont de moitié moins ennuyeuses quand vous êtes satisfaite de votre toilette, et même les réceptions sont plus faciles quand votre *costumière* habite Regent Street.

Le mardi, Maude reste chez elle.

Chaque autre jour de la semaine elle cherche parmi les cartes entassées sur le plateau. Elle est accablée par le sentiment d'avoir manqué à la politesse envers ses voisins. Mais sa tâche n'en finit jamais, bien que chaque jour elle rentre n'en pouvant plus, à force de se donner du mal.

Des inconnus viennent encore lui rendre visite.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, n'est-ce que pour souhaiter la bienvenue, etc. ?

Et il faut leur rendre leur visite.

Et pendant qu'elle leur rend visite, d'autres cartes s'accumulent sur la table de son vestibule, et ainsi la sotte et fatigante convention continue à prendre le temps et les forces de sa victime.

Ces premières réceptions étaient vraiment fort embarrassantes.

Jemima annonçait un nom qui pouvait avoir quelque rapport à la visiteuse ou n'en avoir aucun.

La dame entrait.

Elle s'appelait par exemple M^{rs} Baker.

Maude n'avait aucun moyen de savoir ce que pouvait être M^{rs} Baker.

La visiteuse condescendait rarement à une explication.

Dix minutes de conversation à bâtons rompus et de gêne, au sujet des bois de pins, du golf, de la crémation.

Une tasse de thé et le départ.

Puis Maude courait au plateau chargé de cartes et se rendait compte alors à qui elle venait de parler et de quoi il s'agissait.

Ce jour-là, Maude comptait ne pas faire de visite, et elle avait espéré n'en point recevoir.

Les heures critiques étaient presque passées, et il était près de quatre heures quand la sonnette fut tirée d'une main ferme.

— M^{rs} White, annonça Jemima en ouvrant la porte du salon.

— Wright, dit la visiteuse en entrant, M^{rs} Violette Wright.

Maude se leva, en souriant de son air charmant.

C'était un sourire particulièrement attrayant, amical, car il était inspiré par un joli désir féminin de rendre toutes choses agréables à ceux qui l'entouraient.

Chez elle l'amabilité n'avait jamais rien de contraint, car elle avait les véritables instincts de la grande dame, ces instincts dont on parle si souvent, qu'on voit si rarement. De même que le gentleman, de même que le chrétien, de même que tout notre

idéal, ce qu'on en rencontre réellement n'est qu'une piteuse approximation.

Mais la visiteuse ne répondit point à ce joli geste de bon accueil, et sa belle figure ne rendit point ce sourire sympathique.

Elles restèrent un instant à se regarder l'une l'autre ; la première, grande, imposante, mûre, la seconde douce, à l'air de fillette, défiante d'elle-même, mais l'une et l'autre belle et attrayante, chacune à sa façon.

Heureux maître Frank, pour qui le passé et le présent avaient pu prendre une telle forme. Il eût été plus heureux encore s'il avait pu fermer la porte sur le passé quand le présent fit son entrée.

La visiteuse se taisait, mais ses yeux noirs se posaient avec un air critique et une certaine fixité sur sa rivale.

Maude, mettant ce silence sur le compte de l'embarras que cause une première visite, fit un effort pour détendre la situation.

— Je vous en prie, prenez ce fauteuil. Sans doute vous avez fait une course fatigante. Il fait encore très chaud, l'après-midi. Je trouve que vous êtes bien bonne d'être venue me voir.

Un léger sourire voltigea sur la figure sombre.

— Bien bonne d'être venue ! dit-elle.

— Oui, car dans un petit trou à ses débuts, comme Woking, où tant de personnes viennent s'établir, ce doit être une tâche fort malaisée pour les anciens habitants de leur souhaiter la bienvenue. J'ai été bien surprise du bon accueil qu'on m'a fait partout.

— Ah ! je vois, dit sa visiteuse, vous croyez que j’habite ici. En réalité j’arrive à l’instant même de Londres.

— Vraiment ? dit Maude.

Et elle attendit une explication, mais l’explication ne venant pas, elle ajouta :

— Vous trouverez que Woking est une résidence charmante.

— Un endroit charmant pour y être enterré mort ou vif, dit sa visiteuse.

Il y avait je ne sais quoi de singulièrement hargneux dans ce ton et ces façons.

Il semblait à Maude qu’elle ne s’était jamais trouvée en tête à tête avec une aussi singulière personne.

C’était tout d’abord sa beauté frappante et pourtant sinistre et voluptueuse : puis l’air d’abandon absolu de ses façons, la tranquille certitude d’être affranchie des conventions ordinaires de la vie.

C’étaient là des manières que l’on ne rencontre que dans la société anglaise, parmi les personnes qui appartiennent aux rangs les plus élevés du grand monde, et parmi celles qui occupent les plus hauts sommets du demi-monde.

C’était chose nouvelle pour Maude.

Ce ton la mettait mal à l’aise, et il s’y mêlait je ne sais quoi qui lui faisait sentir, pour la première fois de sa vie, qu’elle s’était attiré l’hostilité d’une autre créature humaine.

Cela la glaçait, la faisait souffrir.

La visiteuse ne faisait aucun effort pour entretenir la conversation. Elle se redressait dans son fauteuil, et dévisageait son hôtesse du regard le plus critique, le plus fouilleur.

Ces deux yeux noirs si interrogateurs parcouraient Maude avec intensité depuis ses boucles brunes jusqu'aux petites pointes brillantes de ses souliers, qui dépassaient le bord de la jupe grise.

Ils s'arrêtaient surtout à la figure, qu'ils sondaient, à laquelle ils revenaient.

Jamais Maude n'avait subi un examen aussi minutieux, et son instinct lui disait que cet examen n'était point une manifestation de bienveillance.

Après avoir inspecté sa rivale, Violette Wright se mit à passer en revue, avec la même froideur, la même attention, ce qui l'entourait.

Elle promena d'un air délibéré ses regards sur l'ameublement de la pièce et reconstruisit mentalement la vie de ceux qui en étaient les maîtres.

Maude hasarda une ou deux remarques banales ; mais sa visiteuse n'était pas femme à se laisser détourner sur le terrain du temps qu'il faisait ou de la lenteur des trains de la compagnie du Sud-Ouest.

Elle continuait son inspection tranquillement, en silence.

Tout à coup, elle se leva et traversa la pièce du côté de la table qui se trouvait contre le mur. Il s'y trouvait une photographie représentant Frank dans son costume de volontaire.

— C'est votre mari, Mrs Crosse ?

— Oui, vous le connaissez.

— Un peu. Nous avons des amis communs.

Et pendant qu'elle parlait, un sourire ambigu se jouait sur ses lèvres.

— Elle a dû être faite après que je l'ai vu.

— Elle a été faite aussitôt après notre mariage.

— C'est bien cela. Il a l'air d'un bon petit mari. La photographie le flatte.

— Ah ! vous trouvez, dit Maude, avec froideur. Mon impression à moi, c'est qu'elle ne le fait pas valoir.

La visiteuse se mit à rire.

— Naturellement, c'est votre impression à vous. Ce doit l'être, dit-elle.

La douceur d'âme de Maude commençait à se tourner en colère.

— C'est la vérité, s'écria-t-elle.

— Il est fort juste que vous pensiez ainsi, répondit l'autre, avec le même rire irritant.

— Il faut que vous l'ayez connu bien superficiellement, si vous ne pouvez pas voir que c'est la vérité.

— Alors il faut que je l'aie connu bien superficiellement.

Maude était vraiment fort en colère.

Elle apercevait en sa propre nature des aspects dont elle n'avait jusqu'alors soupçonné l'existence.

Elle tapait de son petit pied sur le parquet. Elle restait immobile, la figure pâle, les lèvres serrées, les yeux brillants.

Elle se préparait à se montrer fort impolie envers la femme excentrique qui se permettait, avec tant de sans-gêne, de critiquer son Frank.

Sa visiteuse l'observait et avait une expression différente.

La colère visible de Maude semblait l'amuser, l'intéresser.

Elle n'avait plus dans le regard cette froideur de critique, qui y avait fait place à une approbation intelligente.

Soudain elle mit la main sur l'épaule de Maude en un geste à la fois si naturel et si impérieux que Maude n'eut pas la force de s'en offenser.

— Il a bien de la chance d'avoir un aussi ardent petit champion, dit-elle.

Sa force de caractère et sa plus grande connaissance du monde lui donnaient sur la femme-enfant l'ascendant que l'âge exerce sur la jeunesse.

Il n'y avait pas dix ans de différence entre elles, et cependant Maude sentait que pour une certaine raison la conversation ne pouvait se poursuivre sur un pied de parfaite égalité.

La tranquille assurance de sa visiteuse, quelle qu'en fût la cause, faisait qu'il était bien difficile de se fâcher ou de protester.

En outre, il y avait ces deux yeux, pleins de bienveillance, et aussi de perspicacité, qui se fixaient maintenant sur les siens.

— Alors, vous l'aimez beaucoup ?

— Naturellement, je l'aime. C'est mon mari.

— La conclusion ne s'impose pas toujours.

— Vous êtes mariée aussi. Est-ce que vous n'aimez pas votre mari ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas du mien. Lui, c'est son affaire. En avez-vous jamais aimé un autre ?

— Non, pas vraiment.

Maude fut étonnée d'elle-même, et pourtant la question était faite avec tant de franchise, que la franche réponse suivit spontanément.

Elle était charmée de fondre cette glace de malveillance et de sentir que pour quelque cause son étrange visiteuse avait pour elle plus de sympathie.

— Heureuse petite ! vous avez donc épousé le seul homme que vous ayez aimé dans votre vie.

Maude sourit en affirmant d'un signe de tête.

— Quelle chose superbe que de faire cela ! Je croyais que cela n'arrivait que dans les romans. Comme vous devez être heureuse !

— Je le suis ; très, très heureuse.

— Eh bien ! je me permets de dire que vous le méritez. En outre, vous êtes réellement fort jolie. Si jamais vous avez eu une rivale, je crois que ce serait pour elle une consolation de savoir que c'est une personne aussi charmante qui lui a coupé l'herbe sous le pied.

Cette idée fit rire Maude.

— Je n'ai jamais eu de rivale, dit-elle. Mon mari n'a jamais éprouvé de véritable amour jusqu'au jour où il m'a connue.

— Vraiment, vous dites... Oh ! oui, c'est bien ainsi. Comme c'est gentil pour vous de débiter par une feuille blanche. Je vous trouvais fort belle il n'y a qu'un instant, quand vous étiez en colère contre moi, mais vous êtes tout à fait exquise avec cette légère rougeur aux joues. Si j'avais été un homme, votre mari, en vous faisant la cour, aurait certainement eu un rival. Ainsi donc il n'a eu de véritable amour que pour vous ? Je croyais que cela aussi ne se voyait que dans les romans.

Il y avait dans cette dernière phrase un accent dur et ironique qui froissait Maude dans sa sensibilité.

Elle leva aussitôt les yeux et fut surprise de voir l'expression de souffrance qui remplissait les traits de sa visiteuse, mais qui s'effaça pour faire place à un air sérieux, serein.

— Cela vous sied à merveille, dit-elle, mais j'aimerais à vous donner un petit conseil, si vous permettez cette liberté. Ne soyez pas égoïste dans votre vie conjugale.

— Égoïste ?

— Oui, il y a une sorte d'égoïsme familial, à tous égards aussi mauvais – je me demande même s'il n'est pire – que l'égoïsme individuel. On s'aime mutuellement, on tient le monde à l'écart, on ne pense à personne d'autre, et l'univers entier marcherait à la destruction qu'on ne s'en apercevrait pas, si cela ne troublait pas cet amour. Voilà ce que j'appelle de l'égoïsme en famille. C'est un péché, c'est une honte.

Maude, tout ébahie, contempla cette étrange femme, qui parlait d'une voix rapide, échauffée, comme si elle avait longtemps tenu en prison d'amères pensées, faute d'un auditeur capable de les entendre.

— Rappelez-vous les femmes qui ont été moins fortunées que vous. Rappelez-vous qu'il en est des milliers qui souffrent et meurent faute d'amour, et que l'amour ne vient jamais de leur côté, des femmes dont les cœurs languissent et soupirent après ce que la nature leur doit, une dette qu'elle refuse de payer. Songez aux femmes laides. Songez aux femmes solitaires. Et par-dessus tout, rappelez-vous vos sœurs malheureuses, celles, plus femmes que tout autre, qui ont été les victimes de leur bonté, de leur confiance, de leur faiblesse aimante. C'est cet égoïsme en famille qui change chaque maison de ce pays en une forteresse qu'il faut défendre contre ces créatures errantes. Cela les rend mauvaises, et dès lors elles condamnent le mal même qu'elles ont fait. Quand je me rappelle...

Elle s'arrêta brusquement en sanglotant.

Elle posa son avant-bras sur la cheminée et son front sur son avant-bras.

Aussitôt Maude fut près d'elle, les larmes roulant sur ses joues, car la vue de la souffrance lui était toujours une souffrance, et elle avait les nerfs révolutionnés par cette singulière entrevue.

— Chère Mrs Wright, ne pleurez pas, dit-elle à demi-voix, en caressant de sa petite main blanche, d'un geste apaisant, indécis, la masse épaisse de la chevelure d'une riche nuance châtain. Ne pleurez pas, vous avez souffert, je le crains. Oh ! comme je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous ! Dites-moi, pourrais-je faire quelque chose ?

Mais les crises de faiblesse qui prenaient parfois Violette Wright n'étaient jamais de bien longue durée.

D'un mouvement impatient, elle passa sa main sur ses yeux, redressa sa haute taille et rit en se regardant dans le miroir.

— M^{me} Celandine serait surprise, si elle venait à voir comment j'ai traité un de ses chefs-d'œuvre.

Et, en disant ces mots, elle remit en place son chapeau froissé, et réarrangea sa chevelure, au moyen de ces petites tapes vivement données avec le plat de la main, grâce auxquelles les femmes font tant de choses en si peu de temps.

Une toilette froissée met en mouvement toutes les mains féminines qui se trouvent à portée.

Maude collabora donc à ses coups de main, à la réfection des boucles, et eut bientôt oublié ses larmes.

— Bon, voilà qui va bien ! dit enfin Violette. Je suis désolée de m'être conduite si sottement. En général, ce n'est pas dans le genre sentimental que je me compromets. Je crois que voici bientôt l'heure de songer à mon train. J'ai un rendez-vous au théâtre, que je ne dois pas manquer.

— Comme c'est étrange ! dit Maude en regardant à son tour dans le miroir sa jolie figure mouillée de larmes. Vous n'êtes ici que depuis quelques minutes à peine, à en croire la pendule, et pourtant je sens qu'en certains points je suis plus intimement en rapport avec vous qu'avec aucune autre femme. Comment cela se fait-il ? Quel est le lien qui nous attire ainsi l'une vers l'autre ? C'est d'autant plus extraordinaire que vous m'en vouliez, quand vous êtes entrée, je m'en suis bien aperçue, et vous ne vous offenserez pas si je vous dis que, quand vous étiez ici depuis un instant, j'ai cru éprouver de l'antipathie pour vous. Mais je n'en éprouve point. Au contraire, je souhaite que vous veniez tous les jours. Et je compte aller aussi vous voir, quand j'irai à Londres.

Maude n'était point d'une nature débordante, d'ordinaire, et ce long discours lui causa un grand étonnement quand elle se le rappela. Mais sur le moment, il lui partit du cœur, d'une façon si naturelle qu'elle ne songea point à le trouver étrange.

Mais son enthousiasme fut quelque peu refroidi par l'accueil fait à ses avances.

L'expression des yeux de Violette Wright était toujours amicale, mais elle hocha la tête.

— Non, je suppose que nous ne devons plus nous rencontrer. Je ne crois pas devoir vous prier de me rendre visite à Londres. Je tenais à vous voir, je vous ai vue, mais il faut m'en tenir là, je le crains.

Les lèvres de Maude tremblaient comme si elle était froissée.

— Alors, pourquoi teniez-vous à me voir ? demanda-t-elle.

— Parce que je connaissais un peu votre mari. J'ai jugé intéressant de voir quelle sorte de femme il avait choisie.

— Vous n'êtes pas désappointée, j'espère, dit Maude, d'un air mutin.

— Il a très bien choisi, beaucoup mieux que je ne m'y attendais.

— Vous ne faites pas beaucoup de cas de son goût, alors !

— Oh ! si, j'ai toujours eu de son goût une opinion très haute.

— Vous avez une si jolie façon de présenter les choses. Vous connaissez mon mari très superficiellement, mais enfin je vois bien que vous connaissez à fond le monde. Je me demande si je

suis vraiment la meilleure sorte de femme qu'il aurait pu épouser. Le pensez-vous, Mrs Wright ?

La visiteuse considéra un instant en silence la grâce douce et le charme si joliment sympathique de la femme qu'elle avait devant elle.

— Oui, dit-elle avec lenteur, en personne qui pèse ses mots. Je crois que vous l'êtes. Vous êtes une dame, et vous possédez l'âme d'une grande dame. Une femme peut entraîner un homme bien bas, ou bien elle peut le faire vivre dans la région la plus haute où il soit capable de vivre. Ne soyez pas molle avec lui. Ne cédez pas quand vous sentez que votre route monte vers les cimes. Tirez-le en haut. Ne vous laissez pas entraîner en bas par lui. Alors le respect qu'il aura pour vous accroîtra l'amour qu'il a pour vous, et ces deux choses sont bien plus grandes ensemble que séparément. Votre instinct vous porterait à agir ainsi. C'est pourquoi vous êtes le meilleur type de femme qu'il y ait pour lui.

Elle exposait son opinion d'un air si réfléchi, et en même temps d'un ton si ferme, que Maude était toute rayonnante d'orgueil et de plaisir.

Il y avait de l'expérience, de l'autorité dans le langage de cette femme insondable.

— Que vous êtes bonne ! s'écria-t-elle. Je sens que vous dites la vérité. Je sens que c'est là ce qu'une femme devrait être pour son mari. S'il plaît à Dieu, je serai ainsi pour Frank.

— Encore un petit conseil avant que je vous quitte, dit Violette Wright. Ne traitez jamais votre mari en conquête faite. N'acceptez jamais ses baisers ou ses caresses comme une chose routinière. Ne vous relâchez jamais des petits soins que vous avez eus pour lui dans les premiers jours. Ne laissez pas votre

amour perdre de sa fraîcheur, car l'amour s'en va souvent avec elle, alors même que le devoir impose la fidélité au mari. C'est la faute que commettent le plus fréquemment les gens mariés. Il n'en est pas qui aient fait tant de malheureux. On ne s'en rend compte que quand il est trop tard. Veillez avec un soin constant aux besoins et au bien-être de votre mari. Ce qu'il apprécie, ce n'est pas le confortable lui-même, ce sont les attentions. S'il ne les voit plus, et que ce soit un bon garçon, il ne dira rien, mais il ne le remarquera pas moins. « Elle a changé », se dira-t-il, et à partir de ce moment, il changera aussi. Tenez-vous sur vos gardes de ce côté-là. En vous conseillant ainsi, je me montre bien exempté d'égoïsme.

— C'est beaucoup de bonté de votre part, et je sens combien tout cela est vrai. Mais pourquoi est-ce absence d'égoïsme ?

— Je voulais dire seulement que je n'avais aucun intérêt là-dedans. Que m'importe à moi que vous conserviez ou non son amour ? Et pourtant je ne sais...

Brusquement elle entourra Maude de ses bras et la baisa sur la joue.

— Vous êtes une bonne petite créature et j'espère que vous serez heureuse.

Frank Crosse s'était esquivé de la cohue des gens de la Cité qui sortaient à flots de la gare de Woking, et il parcourait rapidement, dans l'obscurité croissante, la route détestable, creusée d'ornières profondes, qui gagnait les Tilleuls par un raccourci.

Soudain le cœur lui défaillit quand il vit une femme de haute taille, de tournure élégante, s'avancer vers lui.

Il n'y avait pas deux femmes de cette stature, qui eussent une allure pareille.

— Violette ?

— Bonjour, Frankie. Je pensais que c'était vous, mais avec ces hauts-de-forme et ces pardessus noirs, tous les hommes se ressemblent. Votre femme sera enchantée de vous voir.

— Violette, vous avez détruit notre bonheur. Comment avez-vous eu le courage de le faire ? Ce n'est pas pour moi que je parle, Dieu le sait, mais penser que ses sentiments ont été trompés, sa confiance ainsi ébranlée...

— Ah bah ! Frankie, rien ne vous autorise à prendre les choses au tragique.

— N'êtes-vous pas allée chez moi ?

— Oui, j'y suis allée.

— Et vous l'avez vue ?

— Oui.

— Et bien alors ?

— Je ne vous ai pas vendu, mon cher. J'ai été un modèle de discrétion. Je vous donne ma parole que tout est pour le mieux. Et c'est une bonne petite personne, Frankie. Vous ne méritez pas de broser ses jolies bottines vernies. Vous savez bien que vous ne le méritez pas. Et crebleu ! Frankie, si vous étiez resté avec moi hier, je ne vous aurais jamais pardonné... jamais. J'abdique en sa faveur, oui, mais pas en faveur d'une autre. Si jamais j'apprends que vous vous conduisez mal, mon cher, ou que vous agissez autrement qu'avec une parfaite loyauté envers cette

femme confiante, je vous ferai maudire le jour où vous m'avez connue, je le ferai, oui, par la vie de Jingo.

— Faites, Violette, je vous le permets.

— Très bien. Moins on en dira, mieux cela vaudra. Donnez-moi un baiser avant que nous nous quittions.

Elle leva sa voilette, et il lui donna un baiser.

Il avait à son pardessus une fleur flétrie ; elle la lui prit.

— C'est un souvenir de notre amitié, Frankie, et c'en est aussi un bon emblème. Adieu ! dit-elle, en descendant la mauvaise route qui conduisait à la gare.

Un jeune joueur de golf, qui monta à By Fleet, fut surpris de voir une belle femme qui pleurait amèrement dans le coin de la voiture de seconde classe.

— Elle vient de voir griller quelqu'un à ce maudit four crématoire, se dit-il pour s'expliquer la présence de cette personne.

Maude donna à Frank, longuement, avec animation, des détails sur l'étrange visiteuse qu'elle avait reçue.

— C'est bien dommage, mon cher, que vous ne la connaissiez pas mieux, car, vrai, j'aimerais à apprendre en détail tout ce qui la concerne. D'abord je l'ai crue folle. Ensuite je l'ai trouvée odieuse, et finalement elle m'a paru la femme la plus sage, la meilleure que j'aie jamais connue. Elle m'a mise en colère. Elle m'a fait peur. Elle m'a offensée. Puis elle m'a inspiré de la gratitude, de l'affection, tour à tour. Jamais de ma vie je n'ai été ainsi dominée par qui que ce soit. Elle est si raisonnable !

— Si raisonnable, dites-vous ?

— Et elle a dit que j'étais... Oh ! je ne puis le répéter, que j'étais tout ce qu'il y a de gentil.

— Alors, oui, elle est raisonnable.

— Et elle a si bonne opinion de votre goût.

— Ah ! vraiment.

— Savez-vous, Frank ! Je crois réellement qu'elle a été éprise de vous, d'une façon tranquille, secrète, timide.

— Ô Maude ! quelles drôles d'idées vous avez parfois... Dites donc, puisque nous dînons en ville, nous avons juste le temps de nous habiller.

CHAPITRE XX

Au numéro cinq de Cheyne Row

Frank avait apporté à la maison la *Vie de Carlyle* et Maude y avait jeté un coup d'œil dans les quelques demi-heures de loisir que lui laissaient ses nombreux devoirs de jeune ménagère.

Tout d'abord elle trouva ce livre bien sec, mais dès qu'elle eut compris qu'il y avait là, entre autres choses, la description de la vie intime d'un mari et de sa femme, elle y prit le plus vif intérêt. Elle s'en enthousiasma avec une passion, avec une exagération déraisonnables.

Elle manifestait de la tolérance et même de la tiédeur à l'égard de Frédéric, de Cromwell, à l'égard des autres grands thèmes de ses livres. Mais les questions importantes qui intéressent la femme : « Comment la traitait-il, comment le supportait-elle ? » s'imposaient à elle avec cette force de l'intérêt éternel et personnel qu'elles ont pour toute femme.

Avec sa nature douce, elle n'était guère sujette à prendre les gens en grippe, mais il est certain que parmi les gens qui lui plaisaient le moins, le sage de Chelsea, avec sa tournure dégingandée, prenait une ampleur croissante.

Un soir, pendant que Frank lisait devant le feu, il vit soudain sa femme agenouillée sur ce tapis de foyer et le regardant d'un air des plus interrogateurs.

— Frank, mon chéri, je voudrais que vous me fassiez une promesse ?

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

— Consentirez-vous ?

— Comment pourrai-je vous le dire, puisque je ne sais pas de quoi il s'agit ?

— C'est horrible de votre part, Frank. Il y a un an, vous auriez promis d'abord, et vous auriez demandé après.

— Mais je suis maintenant un vieux mari malin. Eh bien ! voyons ce que c'est.

— Je veux que vous me promettiez de n'être jamais un Carlyle.

— Non, non jamais.

— Vraiment ?

— Vraiment, sincèrement.

— Vous le jurez ?

— Oui, je le jure.

— Oh ! Frank, vous ne vous doutez pas quel soulagement c'est pour moi. Cette bonne petite dame si douce, si laborieuse ! Vrai, cela m'a fait pleurer, ce matin, de voir comment elle a été traitée !

— Comment cela ?

— Je lisais ce volume à couverture verte que vous avez apporté. Cet homme m'a paru si froid, si sarcastique, si peu sympathique. Il n'avait jamais l'air d'apprécier ce que sa femme faisait pour lui. Il ne pensait jamais à elle. Il était tout entier à ses livres, jamais à elle... Quel homme dur, cruel !

Frank monta au premier et revint un volume à la main.

— Quand vous aurez fini la biographie, ma chère, il faudra lire ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont ses lettres, à elle. On les a arrangées pour les publier après sa mort, alors que son mari vivait encore. Vous savez que...

— Je vous prie, tenez pour certain que je ne sais rien. C'est charmant d'avoir quelqu'un devant qui on ne soit pas obligé de sauver les apparences. Maintenant, commencez par le commencement et allez jusqu'au bout.

Et elle appuya amoureusement sa tête contre les genoux de Frank.

— Il n'y a rien ou presque rien à raconter. Comme vous le dites, ils ont eu leurs chagrins dans la vie. La dame était fort capable de s'en tirer, je crois. Elle avait la langue acérée comme une lancette, quand elle voulait. Lui, pauvre garçon, il était tout foie et nerf, ayant été empoisonné de bouillie dans sa jeunesse. Pas d'enfants pour émousser leurs ongles. Une demi-douzaine d'États tampons auraient fait régner la paix entre eux. Toutefois, pour en revenir à ce que j'allais dire, il lui survécut d'une quinzaine d'années. Pendant ce temps, il réunit les lettres qu'elle lui avait écrites et les annota. Vous pourrez lire ces notes ici.

L'homme qui écrivit ces notes-là aimait sa femme, et il chérit sa mémoire, comme jamais homme ne le fit sur terre.

La jolie tête qu'il avait contre son genou s'agita avec impatience.

— À quoi tout cela pouvait-il servir à la pauvre femme, après sa mort ? N'eût-il pas pu lui prouver qu'il l'aimait, qu'il songeait à elle, pendant qu'elle vivait ?

— Je vous dirai, Maude, qu'il y a deux côtés à considérer, n'ayez pas tant de parti pris. Et souvenez-vous que jamais personne ne blâma Carlyle aussi amèrement qu'il se blâma lui-même. Je pourrais vous lire ces bouts de notes...

— Eh bien ! lisez.

— Voici la première lettre, où elle parle de leur emménagement dans la maison de Cheyne Row. Ils avaient passé leurs premières années en Écosse, vous savez, et il touchait à la quarantaine quand il arriva à Londres. Le succès du *Sartor Resartus* les encouragea à faire ce pas. La lettre qu'elle écrit raconte tout ce qui se passa alors. Voici le commentaire qu'il en fit après qu'elle fut morte. « En huit jours tout fut nettoyé, meublé, parfaitement habitable, et ne cessa de se polir, de se civiliser, de s'embellir à un degré qui me surprit. J'ai fait quelque part allusion à tout cela, et à la conduite que tint ma petite Jeannine : cette petite scène dans le temps me regarde aujourd'hui d'un air héroïque, aimant, pathétique, douloureusement belle à la lumière de l'Éternité. Depuis sa naissance même, elle avait vécu dans l'opulence. Elle devint alors pauvre pour moi, si noblement pauvre ! Pas une maison qui pût être comparée pour la belle économie. Non, il semblait que le minimum d'argent obtînt, comme à son insu, le confort humain, la dignité humaine. Non, je n'ai jamais vu cela partout où je suis

allé ! » Et maintenant, Maude, est-ce que cet homme rendait justice à sa femme ?

Mais elle s'obstinait à hocher la tête.

— Des mots ! Des mots !

— Oui, mais des mots tout vibrants de sincérité. Ne pouvez-vous pas distinguer le sentiment réel de celui qu'on simule ? Je ne crois pas que les femmes le sachent. Sans cela, elles ne se feraient pas si souvent jouer. Voici ce qui précède la lettre suivante : « Cette lettre est douloureusement belle pour moi, petite lumière claire du foyer domestique qui brille pure et éclatante dans les sombres endroits encombrés du passé. » Un peu plus loin, il y a cette note : « À ma pauvre petite femme... devenue pauvre pour moi. »

— J'aime à l'entendre parler ainsi. Oui, je l'aime mieux après ce que vous avez dit, Frank.

— Il faut que vous vous rappeliez deux choses en ce qui le concerne, Maude. En premier lieu, il était Écossais, et s'il est des gens qui ont le cœur sur la main, ce ne sont certes pas eux. En second lieu, il était sans cesse aux prises avec quelque sujet à longue portée qui lui faisait oublier les menues choses de son milieu.

— Mais pour une femme, c'est tout, ces menues choses, dit Maude. Si jamais vous perdez de vue ces menues choses, monsieur, par exemple d'être poli envers votre femme, comme vous le seriez envers toute autre dame, d'être aimant, de penser à elle, de sympathiser avec elle, ce ne sera point une consolation pour moi de savoir que vous avez écrit le plus beau livre du monde. J'en viendrai même à détester ce livre, et je crois qu'au fond du cœur cette pauvre dame détestait tous les livres, qui lui

avaient pris son mari... Je me demande si leur maison existe encore.

— Certainement, elle existe. Aimeriez-vous à la visiter ?

— Je crois que rien ne me ferait plus de plaisir.

— Eh ! Maude, voilà que nous nous formons un cercle de connaissances des plus distinguées. Mr Pepys le mois dernier, et à présent les Carlyle. Eh bien ! nous ne pouvons faire un meilleur emploi de l'après-midi de samedi, en sorte que si vous venez me trouver demain à Charing Cross, nous commencerons par un bon petit lunch ensemble chez Galli, puis nous descendrons à Chelsea.

Maude avait des principes rigides en économie, Frank aussi, à sa manière, car, avec le grand respect de soi-même qu'on trouve dans la classe moyenne, l'idée d'avoir des dettes leur était insupportable.

Prendre un cab au lieu d'un omnibus leur paraissait de la prodigalité, mais ils n'hésitèrent pas à s'en payer un pour cette petite sortie.

C'est chose charmante que de se faufiler dans un *hansom*, mais, afin d'y être bien confortablement installé, il faut entourer de son bras la taille de sa compagne.

Personne ne peut vous y voir ainsi, car ce véhicule est construit d'après des principes intelligents.

Il est vrai que le cocher vous voit d'en haut par un trou dans la capote.

Ce cocher-là les vit et il rit dans sa cravate.

— Si la femme de ce tourtereau pouvait le voir ! Quel potin alors ! dit le cocher.

En outre c'était un cocher intelligent, car, ayant entendu Frank dire « la maison de Thomas Carlyle » après avoir donné l'adresse « Cheyne Row, numéro 5 », il prit par le quai de la Tamise.

Juste en avant d'eux se trouvait le pont de Chelsea, entrevu à travers une vague et tiède buée londonienne, monstrueux, cyclopéen, avec ses arches géantes franchissant une vague rivière de métal fondu, le tout avec des contours gentiment estompés, comme vus à travers une lorgnette qui n'est pas au point.

Le voile que forme un brouillard londonien : est-il rien de plus beau sur la terre ? Mais ce n'était point pour admirer cela que le cocher s'était arrêté.

— Demande pardon, monsieur, dit-il du ton doucement insinuant du cockney, mais j'ai pensé que des fois la dame serait bien aise de voir la statue de Carlyle. Le voilà, monsieur. Cet homme assis, en pardessus, un livre à la main.

Frank et Maude descendirent et entrèrent dans le petit jardin clos d'une grille, au centre duquel s'élevait la statue.

Elle était d'une simplicité presque modeste : un vieil homme en robe de chambre, avec de gros souliers usés, un livre sur les genoux, les yeux et la pensée bien loin.

Il n'y a pas dans tout Londres de statue plus simple mais qui soit plus parlante. On resta là cinq minutes à la contempler.

— Eh ! dit enfin Frank, toute petite qu'elle soit, elle est digne de l'homme.

— Elle a tant de naturel !

— On croirait le voir penser. Crebleu ! c'est superbe.

Frank avait assez de ce qui fait le vrai artiste pour éprouver ce flot d'enthousiasme que fait surgir une œuvre adéquate.

Le vieillard, dont la tête était honteusement salie par les oiseaux, le mettait positivement en joie.

Parmi les statues sans âme, pompeuses, innommables de Londres, en voilà du moins une près de laquelle on s'attarde volontiers.

— Y en a-t-il une autre ?

— Le Gordon du Trafalgar Square.

— Oui, Gordon, peut-être. Mais nos Nelson, nos Napier, nos Havelock ! Dire que nous n'avons rien pu faire de mieux pour eux ! Maintenant que nous avons vu l'homme, ma chère, allons voir sa maison.

Évidemment la maison était déjà ancienne quand ils s'y installèrent.

La date 1708 était gravée à l'angle de la rue.

Six ou sept maisons aux teintes noirâtres, à la poitrine plate, aux vitres ternies, s'y succédaient ; la leur était enfoncée entre elles comme un coin.

Un méchant médaillon avec son portrait de profil avait été gauchement incrusté dans le mur.

Quelques marches usées conduisaient à la porte étroite et haute, que surmontait une imposte en éventail à l'ancienne mode.

Frank sonna, ce qui fit venir une grosse dame à la mine prospère.

— Vos noms sur ce registre, monsieur... avec votre adresse, s'il vous plaît, dit la matrone réjouie. Un shilling par personne. Merci, monsieur. Première porte à gauche. C'était la salle à manger, monsieur.

Mais Frank s'était arrêté brusquement dans le vestibule sombre, morne, lambrissé.

Devant eux s'étagaient les marches avec la vieille rampe, tout cela fendu, gauchi, poudreux.

— C'est terrible à penser, Maude, terrible ! Penser que, toute jeune femme, elle montait ces escaliers en courant, que lui-même, plein de souplesse, les montait deux à deux, puis qu'ils en vinrent à les descendre tout doucement, en boitant, devenus vieux, las, faibles, et que maintenant ils sont morts, disparus pour toujours, alors que l'escalier dure encore, avec la même rampe, les mêmes marches ! Je me demande si j'ai jamais senti aussi vivement que nous ne sommes que des bulles d'air, si fragiles, si promptes à nous dissiper à la moindre piquûre.

— Comment ont-ils pu être heureux dans une maison pareille ? dit Maude. Il me semble que je sens qu'il y a eu ici du chagrin, de la souffrance. Il y règne une atmosphère d'accablement.

La matrone qui les guidait approuvait qu'on fût ému, mais, dans l'ordre convenable, il fallait être touché premièrement dans la salle à manger, ensuite dans le vestibule.

Sur son invitation, ils la suivirent donc dans la longue chambre basse, bizarre, où ce curieux couple avait passé sa vie de tous les jours.

Il y restait peu de meubles. Les murs étaient couverts d'une collection de gravures relatives à la vie de Carlyle.

— Voici le foyer dans lequel il fumait sa pipe, dit Frank.

— Pourquoi dans le foyer ?

— Elle n'aimait pas à en sentir l'odeur dans la pièce. Souvent, le soir, il emmenait ses amis à la cuisine.

— Vous figurez-vous que je vous chasse dans la cuisine !

— Ah ! c'est qu'on avait moins d'égards autrefois pour l'habitude de fumer.

— En outre, dit la matrone, il fumait des pipes en terre. Voici une gravure qui passe pour un bon portrait de Mrs Carlyle.

C'était une figure animée, à profil saillant, sur laquelle se lisait une intelligence vive, avec des indices de passion qui pouvaient tourner au bien comme au mal, dans ces traits éveillés, alertes. Juste à côté d'elle se voyait le profil âpre, austère de son mari. L'histoire de leurs existences tenait dans ces deux portraits.

— Pauvre femme ! dit Maude.

— Ah ! oui, vous pouvez le dire, fit la matrone, avec un accent qui prouvait qu'elle était née au nord de la Tweed. Il ne faisait pas bon vivre avec lui. Sa propre mère le reconnaissait. À présent, à quoi pensez-vous que servait cette chambre ?

Elle était un peu plus grande qu'un placard, sans fenêtre, ni jour de souffrance, et donnait sur le bout de la salle à manger.

— Je ne saurais me l'imaginer.

— Eh bien ! monsieur, c'était la chambre à poudrer, au temps où les gens portaient des perruques. La poudre faisait tant de saleté qu'il fallait une chambre exprès. Il y avait un trou dans la porte, l'homme passait la tête par le trou, et de l'autre côté le coiffeur le poudrait en puisant dans la boîte à farine.

C'était curieux d'être ainsi reporté aux modes de ce temps jadis et de se représenter combien de gens avaient joué leurs tragi-comédies entre ces murs ? Les gens qui s'habillaient bien étaient seuls à porter perruque. Les hommes à la mode des premiers temps des Georges avaient parcouru ces mêmes pièces où grognait Carlyle, où sa femme s'agitait. Et eux aussi avaient grogné, s'étaient énervés, ou devaient faire pis peut-être. C'était une vieille maison pleine de revenants.

— Cette pièce, dit la matrone, quand ils eurent monté l'escalier, servait de salon. Voici leur sofa.

— Non pas, le canapé, dit Frank.

— Si, monsieur, c'est le sofa dont on parle dans les lettres.

— Elle en était très fière, Maude. Elle l'avait payé dix-huit shillings. Elle le capitonna et le couvrit elle-même. Et voici le paravent, à ce que je suppose. Elle s'entendait fort bien à tenir un ménage. Élevée en enfant gâtée, comme elle le dit elle-même, mais bonne ménagère quand même. Quelle est cette écriture, dans la vitrine ?

— C'est l'histoire à laquelle il travaillait quand il mourut : quelque chose au sujet des rois de Norvège, monsieur. Voici ses corrections en bleu.

— Je ne peux pas les lire.

— Personne n'a pu les lire, monsieur. C'est peut-être pour cela que l'ouvrage n'a pas été publié. Voici les portraits des rois de Prusse, au sujet desquels il a écrit un livre.

Frank regarda avec intérêt les vieilles gravures, l'une représentant la figure de maître d'école du grand Frédéric, l'autre

les traits de grenouille de Frédéric-Guillaume, le recruteur à moitié fou des grands grenadiers de Potsdam.

Quand il eut fini, la matrone était descendue pour ouvrir la porte, et ils étaient seuls.

Maude lui prit la main.

— N'est-ce pas étrange, mon chéri ? dit-elle. Ici a vécu le couple le plus intellectuel qu'il y eût au monde, et pourtant avec toute leur sagesse ils ont manqué ce que nous avons eu, ce qu'a obtenu peut-être la bonne femme qui nous montre tout cela, la seule chose qui, à ce qu'il me semble, donne du prix à la vie. Qu'est-ce que tout l'esprit, tout le génie de voir au fond des choses, à côté de l'amour ?

— Crebleu, petite femme, dans toute cette maison des sages propos il ne s'est pas dit un propos qui renferme plus de sagesse, plus de profondeur. Bon, grâce à Dieu, nous avons au moins cela !

Et il embrassa sa femme, sous les regards farouches que lui lançaient de la muraille six Grands Électeurs de Brandebourg et rois de Prusse.

Ils s'assirent ensemble sur deux vieilles chaises devant la fenêtre, d'où ils regardèrent dans la rue sombre, et Frank voulut passer en revue tous les autres grands hommes, comme disait Maude, moitié taquine, moitié sérieuse, qui avaient regardé par ces vitres : Tennyson, Ruskin, Emerson, Mill, Froude, Mazzini, Leigh, Hunt.

Il en était là quand la matrone revint.

Dans un coin, il y avait une vitrine contenant quelques épaves de vaisseaux disparus.

Des notes du vieux Goethe, d'une écriture singulièrement nette et enfantine sur de petites cartes ornées.

Il y avait aussi de petites inscriptions qui avaient jadis été placées sur des cadeaux faits par Carlyle à sa femme. Il était agréable, parmi ce fouillis du passé, de se rappeler l'amour qui les avait dictées, et cet autre amour qui les avait si soigneusement conservées.

L'une d'elles était ainsi conçue : *Que tous les biens accompagnent ma chérie à travers cet abîme du temps, et sur tout le long océan qui y mène. Amen ! Amen. T. C.*

Sur une autre, datée de 1850, et attachée évidemment à quelque cadeau d'anniversaire, il y avait : *Bien des années à ma pauvre petite Jeannie, et puissent les pires d'entre elles lui être passées. Rien de ce que je puis donner de bon ne lui manquera jamais tant que je vivrai. Que Dieu la bénisse !*

Combien il était étrange que cet apôtre du silence eût jamais manifesté ses sentiments intimes devant la curiosité publique à si peu d'années de distance de sa mort !

— Voici sa chambre à coucher à elle, dit la matrone.

— Et voici le vieux lit rouge ! s'écria Frank.

L'objet avait l'air nu et grêle, et terrible, avec ses montants sans rideaux.

— Le lit appartenait à la mère de Mrs Carlyle, expliqua la matrone. C'est ce même lit dont elle parle dans ses lettres, en disant qu'elle l'avait démonté en morceaux.

— Pourquoi l'avait-elle démonté ? demanda Maude.

— Il vaut mieux ne pas chercher, ma chérie.

— Vous avez bien raison, monsieur. Quand vous en amenez dans ces vieilles maisons, il est bien difficile de les en déloger. Jamais il ne vint d'Écosse une femme plus propre que Mrs Carlyle. La petite chambre sur le derrière était son cabinet de toilette. Voici sa canne dans un coin. Regardez ce qui est écrit sur la vitre.

Décidément cette maison était hantée. Voici la note qui avait été écrite à la pointe de diamant sur la vitre : *John Harbel Knowles a nettoyé toutes les fenêtres de cette maison, et en a peint plusieurs, dans la dix-huitième année de son âge. 7 mars 1794.*

— Qui était-il ? demanda Maude.

— Personne ne le sait, miss.

Ce qui caractérisait Maude, c'était une telle douceur dans ses manières que tout le monde était convaincu qu'elle était une miss.

Frank examina attentivement l'écriture.

— C'était le fils de la maison, et un jeune aristocrate, qui jusqu'alors n'avait jamais fait œuvre de ses dix doigts.

La matrone fut surprise.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, monsieur ?

— Qu'est-ce qu'un ouvrier qui s'appellerait John Harbel Knowles, qui aurait avec cela une bague de diamant ? Et qui donc aurait l'audace d'abîmer ainsi une vitre, s'il n'était pas de la famille ? Et pourquoi serait-il aussi fier de son travail, à moins que ce ne fût pour lui chose nouvelle et merveilleuse que de travailler ? Et le fait de peindre *une partie* des fenêtres indique un

amateur et non un ouvrier. Aussi, je le répète, ce fut le premier exploit du fils de la maison.

— Ah ! vraiment, je crois que vous avez raison, et pourtant je n'y avais jamais pensé, dit la matrone. Maintenant, ici en haut, se trouve la chambre de Carlyle, celle où il a couché quarante-sept ans. Dans la vitrine, il y a un moulage fait après sa mort.

C'était chose étrange, presque fantastique, de voir une tête en plâtre, dans cette pièce où la tête de chair avait si longtemps reposé.

Maude et Frank s'arrêtèrent près d'elle et la contemplèrent longtemps en silence, pendant que la matrone, à la fois ennuyée et sympathique, attendait qu'ils se remissent en marche.

C'était un profil aquilin, bien différent de tous les portraits qu'ils avaient vus jusqu'alors, avec des joues creuses, la bouche édentée du vieillard, le nez de faucon, les yeux enfoncés, charpente dénudée de ce qui avait été jadis une belle demeure.

Il y avait une expression de repos, et aussi d'une sorte de surprise, dans ces traits, avec une sérénité, une dignité très subtiles.

— À ce qu'on dit, la distance de l'oreille au front n'est égalée que par Napoléon et par Gladstone. C'est ce qu'on dit, ajouta la matrone avec la prudence écossaise.

— C'est la figure d'un être noble, quand tout est dit et fait, dit Frank. Je crois que le véritable Thomas Carlyle, sans la dyspepsie, et la véritable Jane Welsh sans les nerfs, se connaissent et s'aiment l'une l'autre dans quelque existence au-delà.

— C'est si doux à penser ! s'écria Maude. Oh ! j'espère qu'il en est ainsi. Combien la mort serait chère si seulement on avait cette certitude !

La matrone eut un sourire complaisant, en sa sagesse supérieure, tirée du catéchisme abrégé :

— « Là on ne reçoit ni ne donne en mariage », dit-elle, en hochant la tête. Voici la chambre d'ami, où Mr Emerson couchait quand il était ici. Et maintenant, si vous voulez bien venir par ici, je vais vous montrer le cabinet de travail.

C'était cette chambre singulière que Carlyle avait arrangée dans l'espoir de la rendre inaccessible à tous les bruits de l'univers, au chant des coqs et en particulier au vacarme que fait une jeune dame en s'exerçant des cinq doigts.

Cela lui avait coûté une centaine de livres au moins, avec ce résultat qu'il y régnait en été une chaleur insupportable et qu'en hiver le froid la rendait intenable, et qu'elle était disposée, au point de vue acoustique, de manière à reproduire tous les bruits des environs.

Cette fois, ses phrases farouches et vertigineuses étaient à peine à la hauteur de la situation, et les *Kraftausdrücke*⁽²⁾ eussent dépassé les bornes.

D'autre part, la pièce était spacieuse et haute de plafond. Il y avait de la place pour loger beaucoup de livres, et permettre à un homme irritable d'aller et de venir. Il y avait là des gravures représentant maints personnages importants, et dans une longue vitrine des bouts de lettres et des mémorandums.

— Voici une de ses pipes de terre, dit la matrone. Il se les faisait toujours envoyer de Glasgow. Et voici la plume avec laquelle il écrivit *Frédéric*.

C'était une vieille plume d'oie, réduite à l'état de moignon, et qui avait bien souffert de son énorme besogne. Du moins cette plume d'oie avait sur les autres plumes l'avantage d'avoir fait en ce monde du bon travail.

Quelques bouts de papier charbonné attirèrent l'attention de Frank.

— Oh ! regardez, Maude, s'écria-t-il, voici un petit débris de *La Révolution française* qui a été brûlé.

— Ah ! je me rappelle ; il avait prêté l'unique copie à un ami, et elle fut brûlée par suite d'une erreur.

— Quel coup ! quel coup terrible, et dire que la première réflexion qu'il fit à sa femme fut : « Ah ! Mill, le pauvre garçon, va être bien ennuyé ! » C'est du Carlyle des meilleurs jours. Et voici en effet un débris du premier manuscrit. Il avait une belle écriture en ce temps-là.

— Lisez-le, monsieur, dit la matrone.

C'était un fragment d'une lettre que Carlyle écrivait à son éditeur au sujet de son œuvre détruite. « Ne me plaignez pas, disait-il, encouragez-moi plutôt comme un coureur qui a fait un faux pas, mais qui ne veut pas rester sur place et va se remettre à courir, à courir. »

— Voyez-vous ce qu'un malheur positif peut faire d'un homme, dit Frank. Celui-là fit de lui un héros. Et pourtant il ne pouvait se faire au cri des coqs. Quelle infinie complication il y a dans l'âme humaine ! Elle est capable de s'agrandir sans limites, et elle est aussi d'une pitoyable petitesse. Eh bien ! si jamais j'ai un cabinet de travail à moi, je ferai graver cela sur le mur... Ah ! voilà qui vaut notre pèlerinage à Chelsea.

Ce qui avait attiré son attention, c'était une brève exclamation : *Repos ! Repos ! n'aurai-je pas toute l'éternité pour me reposer !*

Cette sereine figure de plâtre là-bas soulignait avec énergie ces vaillantes paroles. Frank les copia au dos d'une des cartes de Maude.

Ils avaient parcouru toutes les pièces, mais la matrone, voyant l'ardeur de ces enthousiastes pèlerins, avait encore autre chose à leur montrer.

C'était le jardin derrière la maison. Là se trouvait le pot de terre vernissé en vert sur lequel le philosophe si peu philosophe avait fumé sa pipe, perchoir singulièrement froid et incommode.

C'était là aussi que Mrs Carlyle avait voulu bâtir une tonnelle et se figurer qu'elle était à la campagne.

Il y avait là encore le fameux noyer, ou plutôt le tronc réduit à un bout de souche. C'était là aussi qu'était enterré le chien Néron, le mieux connu de tous les petits toutous blancs de race bâtarde.

Et enfin, la dernière chose, c'était la cuisine souterraine et sombre, où avaient vécu toute une succession de domestiques, dont nous entrevoyons vaguement les profils çà et là dans les *Lettres* et dans le *Journal*.

Pauvres créatures, condamnées à vivre dans les ténèbres, travaillant si péniblement pour d'autres, si cruellement injuriées lorsque, par hasard, quelque faiblesse humaine vient rompre un instant la monotone routine de leur constant labeur, créatures dont les espoirs, les plaisirs sont si bornés, il n'en est point, parmi les êtres qui peuplent cette planète, qui méritent davantage qu'un cœur d'homme s'attendrisse sur leur sort.

Voilà ce que dit Frank, en promenant ses regards dans la pièce enténébrée :

— Et jamais un mot de sympathie pour elles, ou, s'il parle d'elles, il n'y a dans toutes ses lettres que du dédain. Sa plume est consacrée à défendre la dignité humaine, mais quelle dignité humaine y a-t-il chez ces pauvres filles, pour lesquelles il n'a d'ordinaire qu'une ligne amère de biographie dans les notes aux lettres de sa femme ? C'est là ce que j'ai de plus grave à lui reprocher.

— Jemima n'aurait pas souffert cela, dit Maude.

C'était agréable de se trouver ensuite au grand air – mais ils étaient arrivés aux bosquets de pins de Woking que Maude n'avait pas encore secoué l'impression triste de cette maison sombre, pleine de fantômes.

— Après tout, vous n'avez que vingt-sept ans, dit-elle pendant le trajet de la gare chez eux.

Elle avait une façon bien à elle d'aborder parfois les sujets par le milieu.

— Quoi donc, ma chère ?

— Lorsque Carlyle n'avait que vingt-sept ans, je suppose qu'il ne savait pas qu'il ferait un jour tout cela.

— Non, je ne le suppose pas.

— Et sa femme, s'il était marié alors, aurait éprouvé la même sensation que moi par rapport à vous.

— Sans doute.

— Alors qu'est-ce qui m'assure que vous ne le ferez pas, après tout ?

— Quoi ?

— Que vous ne deviendrez pas un autre Carlyle ?

— Écoutez mon serment ! s'écria Frank.

Et ils franchirent en riant la petite porte à claire-voie de leur maison des Tilleuls.

CHAPITRE XXI

La dernière note du duo

Nos jeunes couples d'époux comprennent fort bien qu'à deux on se tient compagnie, et qu'à trois il n'en est plus ainsi, mais voici que vient un bruyant petit intrus qui va faire irruption dans leur douce intimité.

L'arrivée de ce troisième larron est le commencement d'une nouvelle vie pour eux, aussi bien que pour lui, une vie plus utile, plus durable, mais qui n'a plus jamais la concentration d'autrefois.

Le petit être rougeaud aux yeux clignotants détournera de son côté une part de l'amour, une part de l'attention, et la souffrance même qui a accompagné sa venue lui attirera l'attachement du cœur maternel.

Il n'en sera pas ainsi pour le mari. Il se mêle à son orgueil de père une vague rancune, et les souffrances de la femme continuent à irriter ses souvenirs, alors qu'elle les a complètement oubliées.

Sa pitié, ses craintes, son inutilité, son malaise lui assignent un rôle dans la tragédie domestique.

On s'explique ainsi que, chez certaines tribus, ce soit l'homme et non la femme qui reçoive les compliments de condoléance et de sympathie.

Il vint un temps où Maude éprouva des malaises. Il y eut des mois où elle alla mieux.

Des indices se montrèrent, annonçant l'approche d'un certain jour, dont la pensée seule était une ombre dans l'existence de son mari.

Quant à elle, ce fut avec le tranquille et noble courage de la femme, avec une douce sérénité, qu'elle attendit l'avenir. Mais pour lui c'était un cauchemar, un réel cauchemar, qui l'obligeait à se lever, tout moite, tout frissonnant aux heures grises de l'aube, au moment où les ombres noires s'abattent sur l'esprit de l'homme.

Il avait une fermeté obstinée à l'égard de ce qui le concernait lui-même, une force de volonté qui l'eût fait rester calme et immobile dans le fauteuil d'un dentiste, mais quelle philosophie, quelle endurance peut vous fortifier contre la douleur qu'ont à souffrir les personnes qu'on aime ?

Il se tourmentait, il s'énervait, il était sans cesse en proie à cette idée illusoire qu'il réussissait très bien à dissimuler son agitation, son énervement.

Cent échecs ne convaincront pas un homme qu'il est absolument impossible de tromper une femme qui l'aime.

Maude l'épiait en silence et faisait ses plans.

— Savez-vous, mon chéri, dit-elle un soir, si vous pouviez demander une semaine sur votre congé maintenant, je crois que

vous feriez bien d'accepter cette invitation de M^r Mildmay et de passer quelques jours à jouer au golf à Norwich.

Frank ouvrit de grands yeux ébahis.

— Quoi ! À présent !

— Oui, mon chéri, tout de suite.

— À présent ! En un pareil moment !

Maude le regarda avec cet air de candeur absolue qu'une femme ne prend jamais si ce n'est quand elle se propose de vous mettre dedans.

— Oui, mon chéri, mais seulement la semaine prochaine. J'ai pensé que cela vous donnerait des forces pour... eh bien ! pour la semaine prochaine.

— Vous croyez que ce sera la semaine prochaine ?

— Oui, mon chéri, cela me ferait tant de bien si je vous savais bien en forme.

— Moi ! Qu'est-ce que cela peut faire, que je sois en forme ? En tout cas il ne saurait être question de cela.

— Mais vous pourriez avoir un congé ?

— Oh ! ce serait assez facile.

— Alors partez.

— Vous quitter en un moment pareil ?

— Non, non, vous seriez revenu alors.

— Vous ne pouvez pas en être sûre... Non, Maude, je ne me pardonnerais jamais cela.

— Mais dans mon intérêt...

— En voilà assez, Maude ! Mon parti est pris.

Maître Frank avait les pieds lourds quand il mettait les pieds dans le plat, et sa femme s'aperçut au bruit que cela faisait que c'était sérieux cette fois.

Elle sentit passer en elle un curieux courant et contre-courant.

Elle fut à la fois charmée et désappointée, mais plus charmée que désappointée.

Aussi embrassa-t-elle l'homme qui déjouait ses complots.

— Quel vieil entêté vous me faites ! Mais naturellement vous savez à quoi vous en tenir, et il vaudra mieux que je vous aie à la maison. Comme vous le dites, on ne peut pas être certain !

Dans une lutte d'ingéniosité, la femme peut perdre une bataille, mais c'est elle qui est victorieuse à la fin de la campagne.

L'homme s'éparpille sur bien des choses, pendant qu'elle se concentre sur une seule.

Maude avait porté toutes les forces de son esprit sur un point, et elle comptait bien réussir.

Elle essaya d'un côté, elle essaya d'un autre, par l'entremise d'un ami, par celle de sa mère, mais Frank restait toujours inébranlable.

L'épreuve qui l'attendait ne la troubla pas un seul instant. Mais la pensée que Frank souffrirait lui était insupportable.

Elle se mettait à sa place et se représentait l'état où il serait s'il était dans la maison à un moment pareil.

Elle employa bien des ruses habiles pour le faire partir, mais lui, avec son entêtement invincible, refusait de s'y laisser prendre.

Alors, tout à coup, elle s'aperçut qu'il était trop tard.

Ce fut un matin, de très bonne heure, qu'elle acquit cette certitude, mais lui, qui était près d'elle, n'en savait rien.

Il vint la trouver avant de partir pour la Cité.

— Vous n'avez rien mangé, ma chérie.

— Non, Frank, je n'ai pas faim.

— Peut-être, quand vous serez levée...

— Eh bien ! mon chéri, je comptais rester au lit.

— Vous n'êtes pas...

— Quelle sottise, chéri ! J'ai besoin de rester bien tranquille jusqu'à la semaine prochaine, où j'aurai besoin de toute ma force.

— Chère petite, je donnerais volontiers dix ans de ma vie pour que la semaine prochaine fût passée.

— Grand sot ! Mais je crois qu'il serait plus prudent de rester au lit.

— Oui, oui, faites-le.

— J'ai un peu de migraine. Bien peu de chose, rien qu'un peu.

— Ne pensez-vous pas que le docteur Jordan ferait bien de vous donner quelque chose pour cela ?

— Vous croyez ? Eh bien ! comme vous voudrez. Vous pourrez l'avertir en passant, lui dire de monter.

Ce fut ainsi qu'elle fit venir le docteur auprès d'elle, sous un prétexte, et que celui-ci se trouva en face d'une tâche réelle, dès qu'il fut là.

Elle avait écrit un billet à Frank au moment où il avait quitté la maison et, quand il rentra, assez tard dans l'après-midi, il fut accueilli par ce billet et par la conspiration du silence.

Le billet était sur la table du vestibule.

Il l'ouvrit à la hâte.

Mon chéri, disait cette mensongère épître, j'ai encore la migraine, et le docteur Jordan a été d'avis qu'il vaudrait mieux me reposer sans être dérangée. Mais je vous enverrai prévenir quand j'irai mieux.

Jusque-là, il est préférable, je crois, que je sois seule.

Mr Harrison a envoyé dire qu'il viendrait vous aider à mettre les oignons en pots, en sorte que vous aurez quelque chose à faire.

Ne vous tourmentez pas à mon sujet, car je n'ai besoin que d'un peu de repos.

Il trouvait extraordinaire de ne pas entendre à son arrivée le rapide froufrou de la robe qui suivait de si près le grincement de son passe-partout que les deux bruits se confondaient presque.

Le vestibule et la salle à manger semblaient peu accueillants sans cette figure radieuse qui lui souhaitait la bienvenue.

Il allait et venait mécontent, sur la pointe des pieds, quand, regardant par la fenêtre, il vit son voisin, Harrison, qui venait par l'allée, portant un panier de paille.

Il lui ouvrit en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Pas de bruit, Harrison, dit-il, ma femme est indisposée.

Harrison sifflota tout doucement.

— Pas...

— Non, ce n'est pas ça. Rien qu'une migraine, mais il ne faut pas la déranger. Nous l'attendons la semaine prochaine. Entrez et fumez une pipe avec moi. Vous avez été bien bon d'apporter les oignons.

— Je vais en chercher d'autres.

— Attendez un moment. Vous pourrez partir ensuite. Asseyez-vous et allumez votre pipe. Il y a quelqu'un qui va et vient là-haut. Ce doit être Jemima, avec ce pas lourd. J'espère qu'elle ne réveillera pas Maude. Je pense qu'il faut s'attendre à ces attaques en pareilles circonstances.

— Oui, c'était tout pareil pour ma femme... Non, merci. Je viens de prendre du thé. Vous avez l'air ennuyé, Crosse. Ne prenez pas les choses d'une façon si pénible.

— Je ne peux pas chasser de mon esprit l'idée de la semaine prochaine. Si quelque chose tourne mal... Eh bien ! voyons, qu'est-ce que je ferai ? Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût avoir les nerfs aussi tendus. Et c'est une vraie sainte, Harrison, une sainte si absolument exempte d'égoïsme ! Vous ne vous figureriez jamais ce qu'elle a tenté de faire.

— Quoi donc ?

— Elle savait ce que cela serait pour moi, ce que cela sera en effet pour moi, de rester ici impuissant, pendant qu'elle passera par cette crise horrible. Elle a deviné, par je ne sais quelle prescience extraordinaire, ce que j'éprouverais. Et elle a bel et bien tâché de me tromper sur la date... tâché de m'éloigner de la maison sous un prétexte ou sous un autre jusqu'à ce que ce soit fini. Elle a comploté ça, elle l'a fait si adroitement qu'elle aurait réussi, si quelque chose ne m'avait pas mis sur mes gardes. Elle y mettait un peu trop d'insistance, une insistance qui n'était pas naturelle, et j'ai vu clair dans son jeu. Mais songez donc : quelle absence totale d'égoïsme ! Tenir compte de moi en un moment pareil, et affronter son épreuve toute seule, sans aucune aide, rien que pour me la rendre plus légère ! Elle voulait m'envoyer à Norwich, à cette partie de golf.

— Elle a dû vous croire bien innocent. Crosse, pour supposer que vous vous laisseriez berner si aisément.

— Oui, c'était une tentative désespérée que de vouloir me tromper sur un point comme celui-là, ou bien de se figurer que mon instinct ne me dirait rien, alors qu'elle avait besoin de moi. Cela ne vous ennuie pas que je vous parle de ça, Harrison ?

— Mon brave, c'est justement ce dont vous avez besoin. Vous avez gardé tout ça trop renfermé. Votre santé n'y résistera pas. Après tout, ce n'est pas si sérieux que ça. On s'exagère beaucoup le danger.

— Vous croyez ?

— J'ai passé par là deux fois. Vous irez à la Cité un beau matin, et à votre retour tout sera fini.

— Oh ! certes non, ce ne sera pas fini. J'ai pris mes dispositions au bureau, et dès la première heure où elle sera

indisposée, je ne bougerai pas de la maison. Quoi qu'elle puisse dire, je sais fort bien que de me sentir ici, cela lui donnera de la force et du courage.

— Vous pouvez ne pas savoir quand cela viendra.

Frank eut un rire incrédule.

— C'est ce que nous verrons, dit-il. Et d'après ce que vous avez éprouvé, Harrison, ce n'est pas si grave que ça, après tout ?

— Oh ! non, c'est bientôt passé.

— Bientôt ! Qu'entendez-vous par « bientôt ».

— Jordan est resté six heures la première fois.

— Grands dieux ! six heures.

Frank essuya son front.

— Elles ont dû paraître six années.

— Oui, elles ont paru assez longues. Je suis resté tout le temps à jardiner. Voilà le tuyau. Occupez-vous tout le temps à quelque chose. Ça vous aide merveilleusement à aller jusqu'au bout.

— C'est un bon conseil, Harrison. Quelle odeur singulière il y a dans l'air ! Ne sentez-vous pas un arôme léger, douceâtre, alcoolique !... Bon, c'est peut-être dans mon imagination... Je puis le dire, j'ai eu, tous ces jours-ci, une tension nerveuse !... Mais c'est une fameuse idée que vous me donnez là, de s'occuper à quelque chose. Je passerai ces heures à travailler comme un enragé. Enlevons tout ce qu'il y a dans le jardin de derrière et replantons-le dans le jardin de devant.

Harrison se mit à rire.

— Je vais vous proposer quelque chose de moins héroïque, dit-il. Vous pourriez conserver tous ces oignons et les mettre en pots. À propos, je vais chercher les autres. Ne vous inquiétez pas de la porte, je la laisserai ouverte, car il ne me faut que cinq minutes.

— Je vais mettre ceux-ci dans la serre, dit Frank.

Il prit le panier d'oignons et les rangea sur l'étagère de bois de la petite serre adossée au mur de derrière de la maison.

Lorsqu'il revint, il y avait quelque part un petit chat qui miaulait.

C'était un son faible, mais persistant, qui revenait par poussées successives.

Il prit le râteau et fouilla avec le manche parmi les massifs de lauriers au-dessous de la fenêtre de leur chambre à coucher.

Cet animal réveillerait peut-être Maude. Donc il fallait le déloger. Cela en valait la peine.

Il ne put l'apercevoir, mais, quand il eut bien fourragé dans les massifs et crié « pffut ! » plusieurs fois, le gémissement cessa et Frank emporta son panier vide dans la salle à manger.

Là il ralluma sa pipe et attendit le retour d'Harrison.

Voilà que cet importun petit chat recommençait. Il l'entendait miauler quelque part, à distance.

Cela ne faisait pas grand bruit dans le jardin et peut-être valait-il mieux ne pas s'en occuper.

Il éprouva une forte envie de monter sur la pointe des pieds, pour voir si Maude se remuait.

Après tout, puisque Jemima ou quelque autre pouvait aller et venir en grosses bottines là-haut, il n'avait pas à craindre d'être gênant. Mais elle avait dit qu'elle sonnerait ou ferait prévenir quand elle pourrait le voir ; peut-être valait-il mieux qu'il attendît.

Il mit la tête à la fenêtre, et cria à plusieurs reprises « pffut ! » dans la direction des massifs de lauriers.

Puis il s'assit dans le fauteuil, le dos tourné à la porte.

Des pas lourds résonnèrent dans le vestibule, et il vit vaguement du coin de l'œil qu'il y avait sur le seuil quelqu'un qui portait un objet.

Il se dit qu'Harrison aurait bien pu faire moins de bruit pour rapporter les oignons.

Aussi lui fit-il un accueil assez froid, et il dit, sans se retourner :

— Mettez-les dans le hangar.

— Pourquoi, le hangar ?

— C'est là que nous les tenons. Mais vous pouvez aussi bien les mettre sous la commode, ou dans le seau à charbon, où vous voudrez pourvu que vous ne fassiez pas de bruit.

— Voyons, sûrement, Crosse...

Alors Frank bondit de son fauteuil.

— Le diable m'emporte si un infernal petit chat n'est pas quelque part dans la chambre.

Et, se retournant, il se trouva face à face avec la rude et bonne figure du vieux docteur Jordan.

Celui-ci portait sur le pli de son bras quelque chose de rond et de petit qui était enveloppé dans un châle brun.

Par-devant, le châle entrebâillé laissait passer un poing à peu près de la grosseur d'un calot, dont le pouce était replié sous les petits doigts et tout le membre décrivait des cercles comme si son possesseur annonçait joyeusement son heureuse arrivée.

— Me voici, bonnes gens, hurra ! hurra ! hurra ! criait la menotte.

Puis la fente du châle s'élargissant, Frank aperçut derrière l'énergique poing une grande bouche ouverte, un petit bouton de nez, et deux yeux, si fortement fermés qu'on eût dit que leur possesseur avait juré qu'aucune circonstance ne le déciderait à accorder la moindre attention au monde nouveau dans lequel il avait été introduit.

Frank lâcha sa pipe et resta à considérer l'apparition d'un air ébahi.

— Qu'est-ce ?... Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le bébé.

— Le bébé ? Le bébé de qui ?

— Le vôtre, naturellement.

— Mon bébé ? Où... Où l'avez-vous pris ?

Le docteur Jordan éclata de rire.

— Vous avez l'air d'un homme qu'on vient de réveiller, dit-il. Voyons, Crosse, votre femme a été dans les douleurs tout le jour, mais elle va mieux maintenant, et voici votre fils et héritier. Jamais je n'ai vu un petit garçon aussi beau pour son âge : il pèse près de sept livres.

Frank était, au fond, d'une nature fort orgueilleuse. Il ne s'abandonnait guère. Peut-être, s'il avait été seul, à ce moment-là, pendant que la grande vague de joie submergeait son âme, balayant de sa crête toutes les craintes, tous les pressentiments, serait-il tombé à genoux pour prier. Mais la prière part du cœur et non des genoux, et toute l'énergie de sa nature se concentra en ces actions de grâces muettes envers ce grand Destin qui poursuit sa route sans souci des remerciements ou des reproches. Le docteur vit devant lui un jeune homme pâle, maître de lui-même, et le trouva singulièrement difficile à émouvoir.

— Eh bien ? dit-il avec impatience.

— Va-t-elle bien ?

— Oui, ne voulez-vous pas prendre votre fils ?

— Pourrait-elle me voir ?

— Je suppose qu'une visite de quelques minutes ne lui ferait pas de mal.

Le docteur Jordan raconta par la suite que Frank monta en trois pas les quinze marches.

La garde-malade, qui le rencontra sur le palier, se rappelle ce jour-là comme un jour où elle faillit laisser la vie.

Maude était étendue sur son lit, la face aussi pâle que l'oreiller qui l'encadrait.

Elle avait les lèvres exsangues, mais souriantes.

— Frank !

— Ma bonne chère petite !

— Vous ne saviez pas, n'est-ce pas, Frank ? Dites-moi que vous n'avez jamais su.

Et, à cette question anxieuse, le sot orgueil grâce auquel les émotions de l'homme énergique restent ensevelies comme si elles étaient le trait le moins honorable de son caractère, s'évanouit à l'instant, et Frank reposa sa tête sur l'oreiller à côté de la tête pâle, et étendit son bras sur la femme qu'il aimait, et sanglota comme il n'avait jamais sangloté depuis son enfance.

Il lui mouilla la joue de ses larmes.

Il ne vit le docteur que quand celui-ci s'approcha de lui et le toucha à l'épaule.

— Je crois que vous feriez mieux de descendre, maintenant.

— Désolé d'avoir été si sot, docteur, dit Frank en rougissant, l'air embarrassé, comme un vrai Anglais qu'il était. C'est plus fort que moi.

— Monsieur, répondit le docteur, je vous dois des excuses, car je ne vous ai pas rendu justice. En attendant, il faut qu'on prenne soin de votre fils, et il n'y a guère de place pour trois hommes dans votre chambre à coucher.

Frank descendit donc dans la chambre d'en bas où la nuit se faisait.

Il alluma machinalement sa pipe et resta assis les coudes sur les genoux, les yeux grands ouverts sur l'obscurité constante, où une seule et brillante étoile clignotait dans un ciel violet.

Il sentait autour de lui le doux silence du crépuscule.

Un oiseau attardé lançait des appels au-dehors parmi les massifs de lauriers.

En haut, il entendait le bruit étouffé des pas, un murmure de voix, et au milieu de tout cela ces cris grêles, collants, *sa voix*, la voix de cet homme tout neuf qui avait devant lui toutes les alternatives du bien et du mal, et qui était venu habiter avec eux.

Et, en entendant ces cris, il sentait une douce mélancolie se mêler à sa joie, car il avait l'intuition que désormais tout allait changer définitivement, que, si suaves que fussent les harmonies de la vie qui l'attendait, à dater de cette heure, elles se combindraient peut-être pour former le son le plus subtil, le plus charmant, mais qu'elles n'en seraient pas moins un trio, et non plus le cher duo d'autrefois.

CHAPITRE XXII

Le trio

(Extrait d'une lettre de Mrs Frank Crosse à l'auteur)

Il est bien singulier que vous puissiez dire avec autant d'assurance que notre bébé est superbe et qu'ensuite vous ajoutiez qu'à certains points de vue, il diffère des autres bébés.

C'est bien vrai, mais ni Frank et ni moi ne pouvons nous imaginer comment vous savez cela.

Nous trouvons tous deux qu'il faut que vous soyez bien habile pour vous en être aperçu.

Quand vous nous écrirez, veuillez nous dire ce qui vous a fait faire cette découverte.

Je tiens à vous dire quelque chose du bébé, puisque vous avez la bonté de nous le demander, mais Frank dit que ce n'est pas la peine de commencer, parce que nous n'avons qu'une main de papier à la maison.

Aussi je serai brève, tout à fait brève ; ce n'est pas faute d'avoir quelque chose à dire – vous ne pouvez vous figurer combien il est gentil – mais parce qu'il peut se réveiller d'un instant à l'autre.

Quand cela arrive, je n'ai plus qu'une main pour écrire, parce que je tiens de l'autre un éventail de plumes, et dès lors il est bien difficile de dire ce qu'on veut dire.

En tout cas, vous savez que je n'ai pas l'habitude de collectionner et d'écrire mes idées ; ainsi donc, pardonnez-moi si vous trouvez ma lettre stupide.

Frank s'en serait tiré magnifiquement. Mais le petit a tant de façons charmantes, et tout à fait remarquables, que je me suis crue capable d'en écrire quelques-unes pour vous.

Ce sera peut-être plus facile si j'imagine de passer en revue une de ses journées : elles se ressemblent réellement !

Personne ne pourra jamais dire qu'il est irrégulier dans ses habitudes. D'abord, le matin, je vais à sa couchette voir s'il est réveillé, et pourtant je sais fort bien qu'il ne peut pas l'être, car il nous le fait toujours savoir, le chéri. Mais j'y vais tout de même, et j'y trouve tout tranquille. Rien ne se voit du bébé, excepté un petit nez retroussé.

Ce nez ressemble exactement à celui de Frank, excepté qu'il a une courbe en sens contraire.

Puis, quand je me penche sur la couchette, c'est un petit soupir, un bruit si doux, si rassurant !

Puis il se produit, sous l'édredon, comme un tremblement de terre.

Alors se montre un petit poing bien serré, qui s'agite en l'air.

Il a une façon si charmante, si gaie, d'agiter le poing.

Un œil s'ouvre à moitié, comme pour regarder tout autour et s'assurer qu'il n'y a pas de danger à ouvrir l'autre, et il lance un

long plaintif gémississement quand il s'aperçoit que sa bouteille n'est pas à l'endroit où il l'a laissée en s'endormant.

Un instant après, il rit dans mes bras, tout à fait heureux, et il joue avec la dentelle qui forme le tour du cou de ma robe d'intérieur incarnat.

Lorsqu'il sait que son bon bain chaud l'attend, il devient tout à fait jovial, il rit, il rit tout seul.

Quelque chose de terriblement drôle a dû lui arriver avant son entrée dans ce monde, car rien de ce qui est survenu depuis lors ne saurait expliquer l'intensité de l'expression d'amusement qu'on voit souvent dans ses yeux.

Quand il rit, Frank trouve qu'il ressemble à un de ces joyeux vieux frères édentés, à la tête tondue de près, si potelés, de bonne humeur.

Il s'intéresse vivement à tout ce que je trouve dans la pièce, suit des yeux la bonne qui va et vient, regarde par la fenêtre et examine d'un air très connaisseur ma coiffure et ma toilette.

Il aime à voir une chevelure en désordre. Un nœud de cravate de couleur vive, une broche attirent son regard et le font sourire.

Son sourire ! quelle chose merveilleuse !

Quand il reste immobile, contemplant de ses grands yeux bleus sérieux, toute sa figure s'éclaire soudain, ses lèvres se relèvent aux coins, de l'air le plus irrésistible, et ses joues sont toutes en fossettes.

Il semble si doux, si innocent et en même temps si riant, si coquin, que sa sotte de mère se met à lui rire et à pleurer sur lui au même moment.

Puis c'est son bain, et il montre alors un manque de confiance affligeant.

Il aime cette opération, mais il est convaincu que c'est seulement grâce à ses propres efforts qu'il arrive à ne pas se noyer. Aussi serre-t-il désespérément ses petits poings, en agitant de tous côtés tout le temps ses jambes, en surveillant d'un air soupçonneux tous les mouvements de sa mère et de sa nourrice.

Il aime à sentir qu'on l'habille.

Il commence par sourire, puis tout à coup il se rappelle qu'il n'a pas déjeuné.

Aussitôt le sourire s'efface, la petite figure rougit, exprime la colère, se couvre de rides menues, et il se met à geindre lamentablement, le pauvre chéri !

Si le biberon ne se présente pas tout de suite, il pousse des hurlements, il bat l'air de ses poings, jusqu'à ce qu'il l'ait.

Parfois, il me fait penser à son père.

Il est toujours à la poursuite de son biberon, il me prendra le doigt, un bout de ma robe, n'importe quoi, pour le porter à sa bouche ; puis, s'apercevant que ce n'est pas ce qu'il lui faut, il le rejette avec colère.

Lorsqu'enfin il tient son biberon, il redevient aussitôt l'être le plus heureux du monde entier, et il suce à longs traits, tout en poussant de gentils petits grognements.

Puis notre atome, bien lavé, bien nourri, est disposé à regarder autour de lui et à considérer les choses.

Je suis sûre qu'il a l'intelligence de son père, car il collectionne toutes sortes d'impressions, d'observations, pour

s'en servir plus tard, car il remarque tout.

Je me figurais autrefois que les bébés étaient stupides, indifférents ; les autres bébés le sont peut-être, mais lui, il n'est jamais indifférent.

Parfois il est content et amusé, parfois de mauvaise humeur, parfois sérieusement intéressé, mais il a toujours l'œil au guet, il s'assimile les choses.

Quand j'entre dans sa chambre, il dirige toujours son regard vers ma tête, et si j'ai mon chapeau de jardin avec des fleurs, il est si enchanté ! Il préfère de beaucoup ce chiffon à la soie.

De toutes les choses qui m'ont frappée, quand je l'ai vu, et ce qui me frappe de plus en plus, ç'a été de savoir comment on a pu arriver à l'idée du péché originel.

Les gens qui y croient n'ont jamais, sans doute, regardé dans les yeux d'un bébé.

J'aime à le faire et, parfois, je crois y retrouver quelques vagues indices de souvenirs. On dirait qu'il a encore une faible réminiscence d'une autre vie et qu'il pourrait me dire quelque chose, s'il était en état de parler.

Un jour, comme j'étais assise près de sa couchette...

Oh ! mon Dieu, j'entends Sa Majesté qui m'appelle. Je regrette... Adieu !

Bien à vous, Maude Crosse.

P.-S. Je n'ai pas le temps de me relire. En tout cas, si j'ai oublié de le dire, je puis affirmer que c'est vraiment un bébé remarquable.

1 Voir sur Pepys, *La Cour galante de Charles II*, par Alber Savine.

2 Gros mots.

Table des matières

CHAPITRE PREMIER L'ouverture à propos de la date
CHAPITRE II Suite de l'ouverture sur une clé mineure
CHAPITRE III L'ouverture finit
CHAPITRE IV Les deux soli
CHAPITRE V Dans le Valhalla britannique
CHAPITRE VI Deux soli et un duo
CHAPITRE VII Pour cacher leur jeu
CHAPITRE VIII Le retour à la maison
CHAPITRE IX Plans de conduite
CHAPITRE X Aveux
CHAPITRE XI Au sujet de Mrs Beeton
CHAPITRE XII Mr Samuel Pepys
CHAPITRE XIII Une visite à Mr Samuel Pepys
CHAPITRE XIV Un ennui
CHAPITRE XV Sauvetage
CHAPITRE XVI La société Browning
CHAPITRE XVII Un placement
CHAPITRE XVIII Un nuage chargé de foudre
CHAPITRE XIX Danger
CHAPITRE XX Au numéro cinq de Cheyne Row
CHAPITRE XXI La dernière note du duo
CHAPITRE XXII Le trio (Extrait d'une lettre de Mrs Frank Crosse à l'auteur).